God
840·8
marloem
101973

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

LES INCAS,

101073

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

Vol XI Marm

M. DCCC. XII.

00101973

AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

CET hommage de la reconnoiſſance ne ſera point ſouillé par l'adulation. C'eſt à la Suède, heureuſe de vous avoir remis le dépôt de ſa liberté, à la Suède, où règne à préſent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des lois, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'eſt à ce

peuple trop long-temps diviſé par des intérêts étrangers, & tout à coup éclairé ſur les ſiens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives ſa force & ſa vertu, c'eſt à lui, SIRE, à vous louer.

J'ESPÈRE bien conſigner dans les Faſtes de vos auguſtes Alliés cette grande & première époque du règne de VOTRE MAJESTÉ, cette révolution ſi évidemment néceſſaire au bonheur de vos États, SIRE, puiſqu'elle s'eſt faite ſans violence d'un côté, & ſans réſiſtance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suède, ne ſera publié que lorſque je ne vivrai plus, & que la tombe, inacceſſible à

l'eſpérance & à la crainte, garantira ma ſincérité.

Aujourd'hui, Sire, c'eſt de ma propre gloire que je m'occupe, en ſuppliant Votre Majesté de permettre que cet Ouvrage paroiſſe au jour ſous ſes auſpices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

Que dis-je? Eſt-ce à moi, Sire, eſt-ce à ma vaine gloire que je dois penſer dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévaſtée par le fanatiſme, eſt le tableau que je préſente aux yeux de Votre Majesté; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre hu-

main le glaive des perſécuteurs ; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais commis en ſon nom : puis-je ne pas m'oublier moi-même ?

C'EST l'humanité, SIRE, outragée & foulée aux pieds par ſon plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui ſous la protection d'un Roi ſenſible & juſte, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous reſſemblent. Les attentats du fanatiſme ne ſont pas de ceux qu'il ſuffit de déférer à la rigueur des Lois : car les Lois ne ſont plus quand le fanatiſme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les ſiens portent un ca-

ractère qui en impoſe à l'autorité, à la force, à l'opinion : un ſaint reſpect les garantit trop ſouvent de la peine, & toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuſe terreur ; & ſi quelquefois ils ſont punis, ils n'en ſont que plus révérés. Le fanatiſme ſe regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge ſur la terre. Au trône il oppoſe l'autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout ſe tait devant lui ; l'horreur qu'il inſpire eſt muette. Tyran des ames & des eſprits, il y étouffe le ſentiment & la lumière

naturelle; il en chaſſe la honte, la pitié, le remords; plus d'opprobre, plus de ſupplice capable de l'intimider: tout eſt pour lui gloire & triomphe. Que lui oppoſer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout ſe confond devant celui qui ne diſtingue parmi les hommes que ſes eſclaves & ſes victimes. C'eſt ſur-tout aux Rois qu'il s'adreſſe, ſoit pour en faire ſes Miniſtres, ſoit pour en faire des exemples plus éclatans de ſes fureurs: car ils ne ſont ſacrés pour lui, qu'autant qu'il eſt ſacré pour eux. Auſſi les a-t-on vus cent fois le ſervir en le déteſtant, & de peur d'attirer ſa rage ſur eux-mêmes, lui laiſſer dévorer ſa proie, & lui livrer des mil-

lions d'hommes pour l'aſſouvir & l'appaiſer. Quel ennemi, SIRE, pour les Souverains, pour les pères des Nations, qu'un monſtre qui, juſques dans leurs bras, déchire leurs enfans, ſans qu'ils oſent les lui arracher! C'eſt donc aux Rois à ſe liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès ſa naiſſance, ou plutôt avant ſa naiſſance, avec la ſuperſtition qui en eſt le germe & l'aliment.

VOUS êtes né, SIRE, pour donner de grands exemples à vos pareils; mais peut-être ne ſerez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à ſoutenir, d'une protection éclatante, les Ecrivains qui prémuniſſent les générations futures

contre les ſéductions & les fureurs du fanatiſme, & qui jettent dans les eſprits cette lumière vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainſi que la Nature, a fait l'abrégé de ſes lois & l'eſſence de ſa morale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MARMONTEL.

PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette ſincérité, ſi digne de leur caractère.

Jamais l'Hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Caſas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célèbre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à

(*a*) *La découverte des Indes Occidentales*, publiée en Eſpagne en 1542, traduite en françois, & imprimée à Paris en 1687.

des agneaux (*a*), & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions preſſés d'une longue faim. Tout ce qu'il dit dans ſon Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conſeil de Caſtille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accuſoit. Jamais on n'a blâmé ſon zèle; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On ſait que la volonté d'Iſabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut conſtamment de ménager les Indiens: c'eſt ce qu'atteſtent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (*b*).

(*a*) Chriſtophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. « Je jure, diſoit-il à Ferdinand dans une de ſes lettres, je jure à Votre Majeſté qu'il n'y a pas au monde un peuple plus doux ».

(*b*) « Ce que je vous pardonne le moins, diſoit

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonſtances, auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la Zone tempérée, tranſplantés entre les tropiques, ne

---

Iſabelle à Chriſtophe Colomb, c'eſt d'avoir ôté, malgré mes défenſes, la liberté à un grand nombre d'Indiens ».

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens ſeroient ſéparés des Eſpagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais ſans rigueur; qu'on en formeroit pluſieurs villages; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à ſon profit, en payant un tribut équitablement impoſé.

Dans une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes, qui ſe tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau-Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. « Votre Majeſté, dit Las-Caſas à Charles-Quint, ordonna encore la même choſe l'an 1523 ». Même déciſion en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conſeil.

peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre, par la force, de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte: par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif; & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens: l'égalité le bleſſe; il domine, il commande, il veut recevoir ſans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit

preſſé de s'enrichir ; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : « Si vous ne pouvez pas vous-mêmes tirer du ſein d'une terre ſauvage les productions, les métaux, les richeſſes qu'elle renferme, abandonnez-la ; ſoyez pauvres, & ne ſoyez pas inhumains ». Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leur oiſiveté ſuperbe, des eſclaves & des tréſors. Les Portugais avoient déjà trouvé l'affreuſe reſſource des Nègres ; les Eſpagnols ne l'avoient pas : les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, ſans déſirs, preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur impoſoit ; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force ; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion ; il fallut donc les aſ-

ſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Les Caſtillans qui paſsèrent dans l'Inde avec Chriſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (*a*). La misère, l'avidité, la diſſolution, la débauche, un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractère de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline & ſans mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut

(*a*) On y joignit les malfaiteurs.

à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les peuples qui ſe livroient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (*a*) avoient reçu les Caſtillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empreſſés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un reſpect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Caſtillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Eſpagne la nouvelle de ſes ſuccès. Il partit (*b*), & laiſſa dans l'île, au milieu des Indiens, une troupe de ſcélérats qui

(*a*) L'île Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

(*b*) Il eut peur qu'un de ſes Lieutenans, appelé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec ſon navire, n'allât le premier en Eſpagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, & par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort: elle étoit juste; il auroit dû la pardonner: il la vengea par une perfidie. Il tendit un piége au Cacique (*a*) qui avoit délivré l'île de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'île se souleva; mais une multitude d'hommes nus, sans discipline & sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés: le plus grand nombre des Insulaires fut

(*a*) Le Cacique s'appeloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

égorgé, le reſte prit la fuite, ou ſubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Eſpagnols à faire pourſuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaſſe (*a*).

Les Indiens, aſſujettis, gémirent quelque temps ſous les dures lois

(*a*) « Ils leur ſautoient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pièces après les avoir terraſſés ». (*Las-Caſas.*) Croiroit-on que les Hiſtoriens ont pris plaiſir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appelé *Béçerillo*, « lequel, pour ſa férocité & ſa ſagacité ſingulière à diſtinguer un Indien d'avec un Eſpagnol, avoit la même portion qu'un ſoldat, non-ſeulement en vivres, mais en or, en eſclaves, &c. » ? Les autres chiens n'avoient que la demi-paye ; mais ils ſe nourriſſoient de la chair des Indiens qu'ils égorgoient, ou que l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Caſas, des Eſpagnols aſſez inhumains pour donner à manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenoient ces enfans par les deux jambes, & les mettoient en quartiers ».

que les vainqueurs leur impoſoient. Enfin excédés, rebutés, ils ſe ſauvèrent ſur les montagnes. Les Eſpagnols les pourſuivirent, & en tuèrent un grand nombre; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit: plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable. Colomb voulut la modérer; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe: les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb, (*a*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir

(*a*) François de Bovadilla.

voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit les fruits. Ce fut là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'île alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappela ; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du

ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes. J'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*a*) fut plus adroit, & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds, que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi : *comme s'ils euſſent été obligés de de-*

(*a*) Nicolas Ovando.

viner,

viner, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piége. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs ; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laiſſaſſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques ſeroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes,

pour s'assurer l'impunité, de surprendre des ordres vagues, qui servent au besoin de sauve-garde au crime, comme l'ayant autorisé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahison, du seul peuple de l'île qui pouvoit se défendre (*a*), tout le reste fut opprimé (*b*); & dans les mines de Cibao il en périt un si grand nombre, que l'île fut bientôt changée en solitude. Ce fut là comme le modèle de la conduite des Espagnols dans tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un usage, & de l'usage un droit de tout exterminer.

(*a*) Le peuple de Xaragua.

(*b*) « Ceux qu'Ovando avoit mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les réduisirent à de si cruelles extrémités, que ces malheureux s'enfonçoient de rage leurs flèches dans le corps, les retiroient, les mordoient, les brisoient,

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités communes. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloignement les lois ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la na-

& en jetoient les débris aux Chrétiens, dont ils croyoient s'être vengés par cette inſulte ». (Herrera.)

ture des hommes, même les plus pervers, c'eſt ce que je vais rappeler. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en l'écrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conſeil des Indes.

« Les Eſpagnols, montés ſur de beaux chevaux, armés de lances & d'épées, n'avoient que du mépris pour des ennemis ſi mal équipés; ils en faiſoient impunément d'horribles boucheries; ils ouvroient le ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur fruit avec elles; ils faiſoient entre eux des gageures, à qui fendroit un homme avec le plus d'a-

dreſſe d'un ſeul coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de meilleure grâce de deſſus les épaules; ils arrachoient les enfans des bras de leur mère, & leur briſoient la tête en les lançant contre des rochers..... Pour faire mourir les principaux d'entre ces Nations, ils élevoient un échafaud de perches. Après les y avoir étendus, ils allumoient ſous l'échafaud un petit feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendoient l'ame avec d'horribles hurlemens, pleins de rage & de déſeſpoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illuſtres de ces Inſulaires qu'on brûloit de la ſorte; mais comme les cris effroyables qu'ils jetoient dans les tourmens étoient incommodes à un Capitaine Eſpagnol, & l'empêchoient de dormir, il commanda qu'on les étranglât prompte-

ment. Un Officier dont je connois le nom, & dont on connoît les parens à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour les empêcher de crier, & pour avoir le plaiſir de les faire griller à ſon aiſe, juſqu'à ce qu'ils euſſent rendu l'ame dans ce tourment. J'ai été témoin oculaire de toutes ces cruautés, & d'une infinité d'autres que je paſſe ſous ſilence ».

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eſt qu'un recueil de récits tout ſemblables; & quand on a lu ce qui s'eſt paſſé dans l'île Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les îles du Golfe; ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique, & dans le Péreu.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs dont la nature eſt épouvantée?

Le fanatiſme : il en eſt ſeul capable ; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haîne & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (*a*). Il ré-

(*a*) On ſait que François Ier. demandoit à

ſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée; donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi chrétienne les habitans de toutes les îles & terre-ferme qui ſeroient de ce côté-là. La bulle (*a*) eſt de l'année 1493, la première du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſ-

voir l'article du teſtament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau-Monde.

(*a*) *Decretum & indultum Alexandri Sexti, ſuper expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos* Indos *vocant.*

pagne en Amérique une formule pour les ſommer de ſe rendre (*a*). Dans cette formule, approuvée & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appelé Pierre; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, parce qu'il eſt père & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces îles & terre-ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette dona-

(*a*) Le premier qui employa cette formule fut Alfonſe Ojeda, en 1510. « Elle a ſervi, dit Herrera, dans toutes les autres occaſions où les Caſtillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelques pays ».

tion avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. « Si vous faites de même, ajoutoit l'Eſpagnol qui parloit dans cette formule, vous vous en trouverez bien, comme preſque tous les habitans des autres îles s'en ſont bien trouvés.... Mais, au contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi par malice vous apportez du retardement à le faire, je vous déclare & vous aſſure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous ferai la guerre à toute outrance; que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces; que je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'Egliſe & du Roi. Je prendrai vos femmes & vos enfans, je les rendrai eſclaves, je les vendrai, ou les emploierai ſuivant la volonté du

Roi ; j'enleverai vos biens & vous ferai *tous les maux imaginables* ; comme à des ſujets rebelles & déſobéiſſans ; & je proteſte que *les maſſacres & tous les maux qui en réſulteront*, ne viendront que de votre faute, non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui m'ont accompagné ».

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens ; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débattue devant les Rois d'Eſpagne, le Conſeil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on,

que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*a*).

(*a*) Dans la fameuſe conférence de Barthelemi de Las-Caſas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque oſa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la ſervitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des poſſeſſions dans l'Inde, fit un Livre où il ſoutenoit que les guerres des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde étoient non-ſeulement permiſes, mais néceſſaires pour y établir la Foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las-Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus; mais qu'il falloit les y engager par la perſuaſion & par de bons exemples; & il propoſoit pour modèles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui oppoſa le *Compelle intrare*, & le Deutéronome, où il eſt dit: « Quand vous vous préſenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix aux habitans, & s'ils l'acceptent,

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénère en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*a*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit

---

& qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au nombre de vos tributaires; mais s'ils prennent les armes pour ſe défendre, vous les paſſerez tous au fil de l'épée, ſans épargner les femmes ni les enfans ».

(*a*) On en vit un exemple lorſque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens où l'on avoit diſtribué les Indiens, ſeroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens, fut ſans effet; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes Commiſſaires.

nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité, & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpèce de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*a*). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent

(*a*) Les cruautés que les ſauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, où reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime ? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie ? Le brigandage, ſans mélange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature, dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hommes-tigres paſſent les bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faiſant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ſes Saints ! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, diſoient-ils de Jéſus-

Chriſt & des douze Apôtres! Etoit-ce impiété, ou fanatiſme? Il n'y a point de milieu; & l'on ſait bien que les Eſpagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raiſon d'attribuer au fanatiſme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait ſans lui; & à qui ſe refuſeroit encore à l'évidence, je demanderois ſi les Eſpagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens?, s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jéſus-Chriſt?

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion: c'eſt là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché &

nourri dans ſon ſein. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité, que le fanatiſme eſt aux abois, que les autels qu'il embraſſoit, ne ſont plus pour lui un aſile, regarderont mon Ouvrage comme tardif & ſuperflu : faſſe le ciel qu'ils aient raiſon ! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré ; mais je répète ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes, pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de contribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtruc-

teur; d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcène, d'après l'Hiſtoire, des fourbes & des fanatiques; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modèle de ceux que je révère: c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zèle pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien: c'eſt en eux que j'ai mis ce zèle abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſa-

voue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'Empire du Mexique étoit détruit; celui du Pérou fleuriſſoit encore; mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du roi ſon père réprimoit ſon reſſentiment; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (*a*).

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, paſſoit ſur l'équateur, & ſe

(*a*) A l'équinoxe de ſeptembre. On appeloit cette fête *Citua Raïmi*. Voy. *Garcillaſſo*, *liv.* 2 *chap.* 22.

reposoit, disoit-on, sur les colonnes de ses temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable & si douce influence; aucun Peuple aussi ne lui rend un hommage plus solennel.

Le Roi, les Incas, & le Peuple, sur le vestibule du temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (*a*), & qu'ils révèrent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent, la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'ac-

(*a*) *Chasca*, chevelue.

croît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumière à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand s'élève; & la cîme du Cayambur (*a*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, et que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore; & le Pontife (*b*), au milieu des Incas & du chœur des Vierges sacrées, entonne l'hymne solennelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répètent, & qui, de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusques par de là le Potose.

(*a*) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*b*) Le Sacerdoce résidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frère du Roi. On l'appeloit *Villuma* ou *Villaoma*, diseur d'oracles.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers! toi qui, du haut des cieux, ne ceſſes de verſer au ſein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur, & la vie, & la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *ſeul.*

O Roi, dont le trône ſublime brille d'un éclat immortel, avec quelle impoſante majeſté tu domines dans le vaſte empire des airs! Quand tu parois dans ta ſplendeur, & que tu agites ſur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que ſont-ils devenus, ces feux qui parſemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu ſoutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils reſteroient enſevelis dans l'abîme de ta lumière; ils ſeroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuſes les épouſes

qui forment ta céleſte cour (*a*)! que ton réveil eſt beau ! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta préſence! les compagnes de ton ſommeil ſoulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent [illegible] obſcurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la Nature, lorſque tu l'éclairas pour la première fois! Elle s'en ſouvient; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un père adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE *ſeul.*

Ame de l'univers! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée; la terre, qu'un ſtérile amas de ſable et de limon;

(*a*) Il nous reſte une hymne péruvienne, adreſſée à une fille céleſte, qui, dans la Mythologie du pays, faiſoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractère de la poéſie des Péruviens, « Belle fille, ton malin frère vient de caſſer ta petite urne, où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, & d'où ils ſe ſont échappés. Pour toi, tu ne verſes ſur nous que la neige & les douces pluies. C'eſt le ſoin que t'a confié celui qui régit l'univers ».

l'air, qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive et féconde; l'air devint fluide & subtil, les ondes souples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit : ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance : le feu se glisse au sein de l'onde; l'onde, divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, ô Soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible & suprême (*a*), fais passer nos

(*a*) Ce Dieu inconnu s'appeloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens, ses adorateurs, ne lui offroient point de sacrifices.

vœux jusqu'à lui : il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, père de Manco, père de nos Rois, ô Soleil! protège ton Peuple, & fais prospérer tes enfans!

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cusco, avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons de l'année (*a*); mais elles rappeloient à l'homme des objets plus intéressans, la Naissance, le Mariage, la Paternité, & la Mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la Naissance; et les cérémonies de cette fête

(*a*) Quoique les saisons ne soient pas distinctes dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices & les deux équinoxes: ce qui répond à nos quatre saisons.

consacroient l'autorité des lois, l'état des citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

D'abord il se forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui présentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le Monarque leur donne le salut paternel. « Enfans, dit-il, votre père commun, le fils du Soleil, vous salue. Puisse le don de la vie vous être cher jusqu'à la fin ! puissiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naissance ! Croissez, pour m'aider à vous faire tout le bien qui dépend de moi, & à vous épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature ».

Alors les dépositaires des lois en déploient le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille couleurs (*a*) ; des nœuds en sont les caractères ; & ils suffisent à exprimer des lois simples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture ; le Prince & les Sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

(*a*) Ces cordons s'appeloient *Quippos*, & ceux qui les gardoient *Quippocamaïs*, chargés des *Quippos*.

La première de ces lois leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnoissance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prières, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété se confond avec la joie: tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au Monarque: elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumière; d'étendre, comme lui, son heureuse influence, & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son Empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon Roi; d'être accessible & populaire, afin que, sous son règne, l'homme injuste ne dise pas: *que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité.

Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse [illegible] à la famille des Incas: elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zèle, à user avec modestie des privilèges de leur rang, à fuir l'orgueil & la mollesse; car l'homme oisif pèse à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troisième imposoit aux Peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance filiale envers celui de ses enfans qui régnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du sang & de l'hymen, & qui, sur des peines sévères, assuroit la foi conjugale (*a*) & l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

(*a*) L'Inca lui seul, afin d'étendre & de perpétuer la branche aînée de la famille du Soleil, pouvoit épouser plusieurs femmes.

La loi du partage des terres prescrivoit aussi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit son apanage; & plus elle croissoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'est à ces biens que se bornoient les richesses d'un Peuple heureux. Il possédoit en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservoit pour décorer ses temples & les palais de ses Rois. L'homme, en naissant, doté par la Patrie (*a*), vivoit riche de son travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avoit pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléoient (*b*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du sacerdoce; il n'en restoit dans les mains pures des saints Ministres des autels que ce qu'en exigeoient les besoins

(*a*) A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du père; à chaque fille, une moitié.

(*b*) La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit distribuée au peuple. Le coton se distribuoit de-même dans les pays où il falloit être plus légèrement vêtu.

de la vie : non que la loi leur en fixât l'usage; mais leur piété modeste & simple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faste & dans la molleſſe ; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail et l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon père, et l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le Peuple (*a*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe: les pères qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfans, ne languiſſoient pas ſans ſecours; la jeuneſſe de leur tribu étoit pour eux une famille : la loi les conſoloit du malheur de vieillir. Quand le ſoldat étoit ſous les armes, on cultivoit pour lui ſon champ ; ſes enfans jouiſſoient du droit des orphelins, ſa femme de celui des veuves; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les ſoins d'un père & d'un époux.

(*a*) Le peuple occupé à ces travaux ſe nourriſſoit à ſes dépens.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin, & de l'infirme; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux: le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solennels, il rempliſſoit l'air de ſes chants (*a*).

La tâche des travaux publics étoit diſtribuée avec une équité qui la rendoit légère. Aucun n'en étoit diſpenſé; tous y apportoient le même zèle. Les temples & les forteresſes, les ponts d'oſier qui traverſoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire juſqu'à ſes frontières, étoient des monumens, non pas de ſervitude, mais d'obéiſſance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faiſoit d'effrayans amas pour la guerre: c'étoient des haches, des maſſues, des lances, des flèches, des arcs, de frêles boucliers: vaine défenſe, hélas! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

(*a*) Le refrein de ces chants étoit *Hailli*, triomphe.

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en lois : ces lois puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (*a*) comme celles d'Athènes; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les pères, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des pères ne retomboit ſur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçoit ſans honte & ſans reproche; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractère de la Théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez

(*a*) Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étoient diſpenſés du travail; les enfans mêmes, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton & à égréner le maïs.

un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple & doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public distribué à tous, attaché par reconnoissance au gouvernement juste & sage qui faisoit sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les lois comme inutiles : elles étoient préservatives, & presque jamais vengeresses.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple si modéré, si doux, pouvoit-il exister une loi si cruelle ? Le fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est le ministre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour sacrilège, & appaiser un Dieu jaloux, non-seulement il avoit voulu que l'infidèle Prêtresse fût ensevelie vivante (*a*), & le

(*a*) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome & à Cusco, pour punir la même foiblesse dans les Vierges de Vesta & dans celles du Soleil.

séducteur dévoué au supplice le plus honteux; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels: pères, mères, frères & sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes; le lieu même de la naissance des deux impies devoit être à jamais désert. Aussi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime & dit quelle en seroit la peine, il frissonna, glacé d'horreur; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête, & ses regards, attachés à la terre, n'osèrent de long-temps se tourner vers le ciel.

Après la lecture des lois, le Monarque levant les mains: « O Soleil, dit-il, ô mon père! si je violois tes lois saintes, cesse de m'éclairer; commande au Ministre de ta colère, au terrible *Illapa* (*a*), de me réduire en poudre, & à l'oubli de m'effacer de la mémoire des mortels. Mais, si je suis fidèle à ce dépôt sacré, fais que mon peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur de te venger moi-même; car le plus triste des devoirs d'un Monarque, c'est de punir.

(*a*) Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre, & la foudre. On les appeloit les exécuteurs de la justice du Soleil.

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promesse de vivre & de mourir fidèles au culte & aux lois du Soleil.

Les surveillans s'avancent à leur tour : leur titre (*a*) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés : ce sont les envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractère aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les Provinces les dépositaires des lois, voir si le Peuple n'est point foulé, & au foible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse, & leur dit : « Tuteurs du Peuple, c'est à vous que son bonheur est confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du Peuple. Punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture & la vigilance ; punis-moi, si je leur pardonne la foiblesse ou l'iniquité ».

(*a*) *Cucui-rirac*, ceux qui ont l'œil à tout.

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccède : c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliére, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (*a*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtère eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les lois forment les liens.

(*a*) Le cotonnier.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe; elle s'abrège encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon père étincelle de mille feux: « Source intariſſable de tous les biens; ô Soleil, dit-il, ô mon père! il n'eſt pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits eſt inutile à ton bonheur comme à ta gloire: tu n'as beſoin, pour ranimer ton incorruptible lumière, ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de nos ſacrifices. Les moiſſons abondantes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépares les ſucs des herbes & des fleurs, ne ſont des tréſors que pour nous: les répandre, c'eſt t'imiter: c'eſt le vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui les reçoivent en ton nom; c'eſt dans leur ſein, comme ſur un autel, que nous devons en dépoſer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un ſigne ſolennel de reconnoiſſance & d'amour; pour moi, c'eſt un engagement; pour

les malheureux, c'eſt un titre, & le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits ».

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres, & des Vierges ſacrées, va dans le temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé. »

Sur le veſtibule du temple, ſe préſentèrent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges nouvellement choiſies, que leurs parens venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards des profanes: la nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de ſi beau. Les trois Incas, leurs pères, les menoient par la main; & leurs mères, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, ſigne & gage ſacré de la chaſte pudeur dont leur ſageſſe avoit pris ſoin.

Le Roi, les ſaluant d'un air religieux, les introduit dans le temple; le Grand-Prêtre les ſuit, & le temple eſt fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même inſtant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe;

& que d'attraits il expoſe à l'éclat du jour! Le Monarque ſe crut ravi dans la Cour du Soleil ſon père; il crut voir les femmes céleſtes, avec qui ce Dieu bienfaiſant ſe délaſſe du ſoin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles avoient la ſérénité du bonheur peinte ſur le viſage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux ſentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laiſſoit voir la mélancolie & la triſteſſe dans ſes yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne), avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, ſaiſit les mains de ſon père, & les baiſant avec ardeur, ne laiſſa échapper d'abord qu'un timide & profond ſoupir; mais bientôt, relevant ſes beaux yeux ſur ſa mère, elle ſe jette dans ſes bras, elle inonde ſon ſein de larmes, & s'écrie douloureuſement: « Ah! ma mère! » Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émotion & dans les regrets de leur fille, que l'attendriſſement de ſes derniers adieux, & le combat d'un cœur qui ſe détache de tout ce qu'il

a de plus cher ; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. « O le plus tendre & le meilleur des pères ! ô mère mille fois plus chère que la vie ! il faut vous quitter pour jamais » ! Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets : le Prêtre y fut trompé comme elle ; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écoutèrent sans trouble & presque sans émotion ; elle seule, par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses mêmes de sa bouche pâlir, se faner, & s'éteindre ; & ses lèvres tremblèrent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le Pontife. On soutint sa foiblesse, on appaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux ; & Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asile des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert ; et les Incas, Miniſtres des autels, commencèrent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mère déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfans ſur l'autel du lion, du tigre, ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons, & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel ; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolennel que le Soleil donne à ſon Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple eſt environné, le Roi, les Incas, les Caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le Peuple eſt aſſis. La première eſt celle des veuves, des orphelins, & des vieillards ; l'Inca l'honore de ſa préſence, comme père des malheureux (*a*). Tito Zoraï, ſon fils ainé, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté

(*a*) L'un de ſes titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſième luſtre : il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la vertu (*a*). Son père, qui en fait ſes délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever ſous ſes yeux : jeune encore lui-même, il eſpère laiſſer un ſage ſur le trône. Hélas! ſon eſpérance eſt vaine ; les pleurs de ſon vertueux fils n'arroſeront point ſon tombeau.

CHAPITRE IV.

Au feſtin ſuccèdent les jeux. C'eſt là que les jeunes Incas, deſtinés à donner l'exemple du courage & de la conſtance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au ſon des conques, par la flèche & le javelot ; & le vainqueur, dès qu'il eſt proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui diſant : « Mon fils, tu me rappelles ma jeuneſſe, & tu honores mes vieux ans ».

(*a*) C'étoit l'âge de ſeize ans.

Vient

Vient enſuite la lutte ; & c'eſt là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reſſort & d'énergie à la nature : c'eſt là qu'on voit des combattans agiles & robuſtes s'élancer, ſe ſaiſir, ſe preſſer tour à tour, plier, ſe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre ; s'échapper, pour reprendre haleine, revoler au combat, ſe ſerrer de nouveau des nœux de leurs bras vigoureux ; tour à tour immobiles, tour à tour chancelans, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie, des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare ; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges conſolantes : car ils ſavent que la louange eſt, dans les ames généreuſes, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adverſaire avoit fait plier le genoux, étoit le fils même du Roi & ſon ſucceſſeur à l'Empire, le ſenſible & fier Zoraï. Aucun des prix

n'a honoré ſes mains; il en verſe des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en aperçoit, & lui dit, pour le conſoler: « Prince, le Soleil notre père eſt juſte; il donne la force & l'adreſſe à ceux qui doivent obéir, l'intelligence & la ſageſſe à celui qui doit commander ». Le Monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laiſſe mon fils s'affliger & rougir de ſe trouver plus foible & moins adroit que ſes rivaux. Le crois-tu fait pour languir ſur le trône & pour vieillir dans le repos » ?

Le jeune Prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon père, qui, le ſerrant tendrement dans ſes bras, lui dit: « Mon fils, la plus juſte & la plus impérieuſe des lois, c'eſt l'exemple. Vous ne ſerez jamais ſervi avec plus de zèle & d'ardeur que lorſque, pour vous obéir, on n'aura qu'à vous imiter ».

Après qu'on eut laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre que le

vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barrière au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le ſignal eſt donné, ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les pères & les mères animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe; ils rempliſſent tous leur carrière, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelque avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria le Prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une ſeconde fois ». Auſſitôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enlève le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la flèche, & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent & les pro-

clament dignes du nom d'*Incas* (*a*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs mères & leurs sœurs viennent, d'un air tendre & modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (*b*) qui fait les sandales du Peuple, une natte de laine plus légère & plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont de là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le Roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un Dieu & la tendre bonté d'un père. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit ; il laisse échapper quelques larmes : le front du jeune Prince en est arrosé : il les

(*a*) Auparavant on les appeloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilasso.

(*b*) D'un arbre appelé *Manguey*. Ce détail est pris de l'Histoire.

ſent, il en eſt ſaiſi, & de ſes mains il preſſe les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie ſont la ſeule diſtinction que l'héritier du trône obtient ſur ſes émules. L'Inca leur donne de ſa main la marque la plus glorieuſe de nobleſſe & de dignité : il leur perce l'oreille, & y ſuſpend un anneau d'or, faveur réſervée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit ſa naiſſance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adreſſant aux nouveaux Incas : « Le plus ſage des Rois, leur dit-il, Manco, votre aïeul & le mien, fut auſſi le plus vigilant, le plus courageux des mortels. Quand le Soleil, ſon père, l'envoya fonder cet Empire, il lui dit : « Prends-moi pour exemple : je me lève, & ce n'eſt pas pour moi ; je répands ma lumière, & ce n'eſt pas pour moi ; je remplis ma vaſte carrière, je la marque par mes bienfaits ; l'univers en jouit, & je ne me réſerve que la douceur de l'en voir jouir : va, ſois heureux, ſi tu peux l'être ; mais ſonge à faire des heureux ». Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à votre père que vous ſoyez heureux ſans fatigue & ſans trouble, il vous

rappellera vers lui. Juſques-là, ſachez que la vie eſt une courſe laborieuſe, que vos vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce monde où vous paſſez. Le lâche s'endort ſur la route; il faut que la mort, par pitié, lui vienne abréger ſon travail. L'homme courageux ſupporte le ſien, & d'un pas sûr & libre il arrive au terme, où la mort, la mère du repos, l'attend ».

« O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu vois cet aſtre qui va finir ſon cours : que de biens, depuis ſon aurore, n'a-t-il pas faits à la nature! Ce qui lui reſſemble le plus ſur la terre, c'eſt un bon Roi ».

A ces mots, il ſe lève, & marche, accompagné de ſa famille & de ſon Peuple, pour aller avec le Pontife, ſur le veſtibule du temple, obſerver l'aſpect du Soleil à ſon couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & les Incas ſe tiennent rangés en ſilence au-delà du parvis. Le Roi ſeul monte les degrés du veſtibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les ſecrets du ſombre avenir (*a*).

Le Ciel étoit ſerein, l'air calme & ſans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du ſein de la mer Pacifique, s'élève au-deſſus de Palmar (*b*) un nuage pareil à des vagues ſanglantes; préſage épouvantable dans ce jour ſolennel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il eſpère qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont ſe diſſiper. Elles redoublent, elles s'entaſſent comme les ſommets des montagnes, & en s'élevant, elles ſemblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaſte barrière qu'elles

(*a*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il ſavoit de ſcience divine. (*Garcil.*)

(*b*) Promontoire ſous l'équateur.

oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, &, des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais ſoudain l'abîme eſt comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent ſur lui. Submergé, renaiſſant, il épuiſe les traits de ſa défaillante lumière, & laſſé du combat, il reſte enſeveli comme dans une mer de ſang.

Un ſigne encore plus terrible ſe manifeſte dans le ciel: c'eſt un de ces aſtres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'Aſtronomie eût démêlé leur route dans l'immenſité de l'eſpace. Une comète, ſemblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante crinière ſe hériſſe autour de ſa tête, paroît venir de l'orient & voler après le Soleil. Ce n'eſt dans le céleſte azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit diſtinguer tous les traits de ce monſtre prodigieux: il lui voit reſpirer la flamme; il lui voit ſecouer ſes aîles embrâſées; il voit ſa brûlante prunelle ſuivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais diſſimulant la terreur dont ce

prodige le pénètre : « Prince, dit-il au Roi, ſuivez-moi dans le temple » ; & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en ſilence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du Dieu que je ſers, ſi l'avenir étoit inévitable, ce Dieu bienfaiſant nous épargneroit la douleur de le prévoir ; & ſans nous affliger d'avance du preſſentiment de nos maux, il laiſſeroit à l'eſprit humain ſon aveuglement ſalutaire, & au temps ſon obſcurité. Puiſqu'il daigne nous éclairer, ce n'eſt pas inutilement ; & les malheurs qu'il nous annonce peuvent encore ſe détourner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous menacent. Ils ſont affreux, s'il en faut croire les ſignes que je viens d'obſerver dans le ciel. Ces ſignes ne s'accordent pas : l'un me dit que c'eſt du couchant que doit venir une guerre ſanglante ; l'autre m'annonce un ennemi terrible ; qui fond ſur nous de l'orient : mais l'un & l'autre eſt un avis de ce Dieu qui veille ſur nous. Prince, armez-vous donc de conſtance. Etre innocent & courageux, ne pas mériter ſon malheur, & le ſouffrir ; voilà la tâche que la nature impoſe

à l'homme : le reſte eſt au-deſſus de nous ».

Le Prêtre conſterné n'en dit pas davantage ; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein. « Notre Dieu, lui dit-il, ſera toujours le même ; il veille au ſort de ſon Empire, & il protège ſes enfans ».

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. « Qu'ils paroiſſent, répond l'Inca : jamais les malheureux ne trouveront mon cœur inacceſſible, ni mon palais fermé pour eux ».

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage ; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur : en

intéreſſant, elle étonne; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fière & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit: « Jeune étranger, apprenez-moi qui vous êtes, d'où vous venez, & quel coup du ſort vous fait chercher un aſile en ces lieux ».

« Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le nom du Mexicain), tu vois en nous les déplorables reſtes d'un Empire au moins auſſi vaſte, auſſi floriſſant que le tien. Cet empire eſt détruit. Le ſort ne nous laiſſoit que la fuite ou que l'eſclavage; nous avons préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus errans ſur les montagnes. Las de vivre dans les forêts & parmi les bêtes féroces, nous avons pris la réſolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, & moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immenſe. Les maux que nous avons ſoufferts nous auroient accablés; le bruit de tes vertus a ſoutenu notre eſpérance. On te dit juſte & bienfaiſant; nous venons éprouver ſi la renommée

en impoſe. Après toi, notre unique reſſource, celle qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à des lâches, c'eſt le courage de mourir».

« Etrangers, reprit le Monarque, vous n'aurez pas en vain mis votre confiance en moi. Venez dans mon palais vous repoſer & réparer vos forces. Je ſuis impatient d'entendre le récit de votre infortune, mais je déſire encore plus de vous la faire oublier».

Le Cacique & ſes compagnons, conduits au palais de l'Inca, y ſont ſervis avec reſpect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence: car l'oſtentation de la proſpérité eſt une inſulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante & ſimple, des aſiles pour le ſommeil, où règne un tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible Cour, les fait aſſeoir autour de ſon trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

« Le ſouvenir en eſt cruel, dit le Cacique Mexicain, avec un triſte & profond ſoupir; mais je te dois l'effort d'en retracer la déſolante image. Ecoute-moi, généreux Prince, & puiſſe l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée »! A ces mots, le ſilence règne dans l'aſſemblée des Incas; & le Cacique reprend ainſi.

CHAPITRE VI.

ENFANS du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes, il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidèle. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit Roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis; ſa foibleſſe & ſon impru-

dence le livrèrent aux mains d'un ennemi perfide, & causèrent tous ses malheurs.

Vingt Caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis sous ses lois. Trop puissant & trop absolu, il abusa de sa fortune, ou plutôt, ses flatteurs, dont il avoit fait ses Ministres, en abusèrent en son nom; & de ses Provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté, d'autres, plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, &, pour se déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (*a*), une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupède & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides devançoient les vents;

(*a*) Le golfe du Mexique.

que ſes regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ſes deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ſes regards avoit épargné, & que la pointe de nos flèches s'émouſſoit ſur la dure écaille dont tout ſon corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme univerſel retentit juſqu'à Mexico (c'étoit le ſiége de l'Empire). Montezume en parut troublé; mais la même foibleſſe qui lui faiſoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il ſut que ces brigands avides ſe laiſſoient appaiſer par de riches offrandes; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conſeils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade; deux cents Indiens nous ſuivoient, chargés de riches préſens; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortège.

Nous arrivons au camp des Eſpagnols (car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nom-

ment); & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des Nations! Oui, je l'avoue, à notre honte, ils n'étoient que cinq cents, ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah! le perfide! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue & lui parle ainſi: « Le Monarque du Mexique, le puiſſant Montezume, nous envoie te ſaluer, & ſavoir de toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice & bienfaiſant, voilà des parfums & de l'or. Si tu es un Dieu méchant & ſanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un homme, voilà des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton uſage, & des plumes pour te parer ».

« Non, nous ne ſommes point des Dieux, nous répondit Cortès (car tel étoit ſon nom); mais, par une faveur du ciel, qui diſpenſe à ſon gré la force, l'intelligence, & le courage, nous avons ſur les Indiens des avantages & des droits que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois vos préſens, je retiens

vos captifs, pour m'obéir & me ſervir, non pour être offerts en victimes; car mon Dieu eſt un Dieu de paix, qui ne ſe nourrit point de ſang. Vous voyez l'autel que nos mains lui ont élevé; ſoyez témoins du culte que nous allons lui rendre. Pour la première fois il deſcend ſur ces bords ».

L'autel étoit ſimple & ruſtique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de ſon ombre, un vaſe d'or en faiſoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du ſang, mais qui n'eſt que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du ſacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? ſoit par la force de l'exemple, ſoit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'aſcendant invincible que leur Dieu prenoit ſur nos Dieux, le reſpect de ces étrangers, proſternés devant leur autel, nous frappa, nous ſaiſit de crainte.

Après le ſacrifice, on nous fit avancer ſous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'aſſurance & d'autorité d'un

maître absolu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, puisqu'il a créé l'Univers, qu'il le gouverne, & le soutient, vient de descendre sur ces bords; & il commande à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur culte, & pour vous enseigner le sien. Renversez vos autels sanglans, rasez vos temples abominables, & cessez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il abhorre; ou voyez en nous ses vengeurs ».

Pilpatoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entière, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix ce monde se prosterneroit; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense; que celui dont la volonté seule étoit toute-puissante, n'avoit pas besoin de secours; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages, & plus heureux que nous, ve-

roient, par la ſeule puiſſance de l'exemple & de la raiſon, nous détromper & nous inſtruire, nous croirions qu'en effet un Dieu ſe ſervoit de leur entremiſe ; mais que la menace & la violence étoient les armes du menſonge, indignes de la vérité.

Cortès étonné répliqua que les deſſeins de ſon Dieu étoient impénétrables ; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous aſſura cependant qu'il n'employeroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doûtoit pas, diſoit-il, que Montezume & tous les Sages de ſes Conſeils & de ſa Cour ne reconnuſſent aiſément combien monſtrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arroſoit de ſang humain ; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ſes Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ſes faux Dieux, avoit beſoin qu'on le forçât, par une heureuſe violence, à laiſſer tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on ſervit un feſtin. Cortès nous admit à ſa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous préſentoit ;

car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée; & nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet usage impie est en horreur parmi nous, & ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne vaincroient notre répugnance pour la chair & le sang humain... ». Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent?

Au sortir du festin, nous eûmes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! on voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancèrent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils savent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donnent sur nous la fougue, la vîtesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, & qui combattent sous lui.

Mais cet avantage étonnant l'est moins que celui de leurs armes: puisses-tu, grand

Roi, ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés! & auquel ils préfèrent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous. Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Enfin, ce qui acheva de nous confondre, ce fut l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens, pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin, cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort, nous la bravons comme eux; nous ne ſavons pas la donner..... A ces mots, le jeune Cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes: Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſens

futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé, jusqu'à présent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choisi pour renverser vos idoles, & pour lui élever des temples sur les débris de leurs autels; mais vous voyez encore en moi le Ministre d'un Roi puissant, d'un Roi qui, vers les bords d'où le soleil se lève, règne sur des Etats plus vastes, plus riches, & plus florissans que l'Empire de Montezume. Il veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites à Montezume que je viens à sa Cour pour lui offrir cette alliance, & que Charles d'Autriche, Monarque d'Orient, ne doute pas qu'on ne lui rende, dans la personne de son Ministre, tout ce qu'on doit à la majesté & à l'amitié d'un grand Roi ».

Pilpatoé lui répondit encore, que si son Maître étoit si riche & si puissant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher si loin des alliés & des amis; que Montezume seroit sans doute honoré de cette ambassade; mais qu'il falloit du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses Etats.

« Exposez-lui, nous dit Cortès, que,

pour le voir, j'ai traverſé les mers; que l'honneur de mon Roi exige qu'il m'entende; que, ſans lui faire injure, il ne peut refuſer de me recevoir dans ſa Cour; & que je ſerois trop indigne de ce titre d'Ambaſſadeur, dont je ſuis revêtu, ſi je m'en retournois chargé de ſes mépris, ſans en avoir tiré vengeance ».

CHAPITRE VII.

LA réponſe de Montezume ne ſe fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux préſens, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſens, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haîne des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*a*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vaſſaux de l'Empire, dont il avoit formé ſa Cour.

(*a*) *Zampoala.*

« Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle magnificence Montezume répond à l'amitié d'un Roi qui veut bien rechercher la ſienne. Mais les mœurs, les uſages, les lois de ſon Empire ne lui permettent rien de plus; & à moins de vous déclarer ſes ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage ».

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques ſes alliés avec un air riant & fier, ſembla vouloir les raſſurer; & puis, compoſant ſon viſage: « Rendez-vous, nous dit-il, demain au port où mes vaiſſeaux m'attendent; vous y apprendrez ma réſolution ».

A l'inſtant, quelques-uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs deſtinés à être immolés à nos Dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes ſtupides & féroces. Vous offenſez le ciel en croyant l'honorer ». A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre

&

& les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple étoit assemblé ; les Prêtres, indignés, crioient au sacrilège, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés ; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un soulèvement ; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des siens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple ; & là, saisissant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer : « Bas les armes ! dit-il au Peuple, d'une voix forte & menaçante, ou je frappe, & je vais commander à l'instant qu'on égorge tout sans pitié ».

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits ; & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux ? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. « Eh bien, dit-il, est-ce ainsi que vos Dieux vous défendent, vous & leur temple ? Qui les re-

tient ? qui les enchaîne ? Je ne ſuis qu'un mortel ; que ne m'écraſent-ils, puiſque j'oſe les inſulter ? Allez, vos Dieux ſont impuiſſans ; ils ne ſont rien que les fantômes du délire & de la frayeur. Des Dieux avides de carnage, & nourris de chair & de ſang ! pouvez-vous bien y croire ? Et ſi vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des êtres ? Abjurez ce culte exécrable, & renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles monſtrueuſes que vous nous allez voir briſer ».

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immobile ; & nos Dieux, renverſés, roulés dans la pouſſière, ſe laiſsèrent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une ſérénité tranquille : « Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. C'eſt à ces ſimulacres vains que vous avez ſacrifié des millions de vos ſemblables. Ouvrez les yeux, & frémiſſez ». Enſuite il fit venir

les jeunes Indiens arrachés de la main des Prêtres. « Mes enfans, leur dit-il, vivez; donnez la vie à d'autres hommes; rendez-la douce, tranquille, heureuſe à ceux dont vous l'avez reçue; & gardez-en le ſacrifice pour le moment où votre Prince, votre patrie, & vos amis vous le demanderont dans les combats ».

« Vous voyez, reprit-il, en nous adreſſant la parole, que j'ai quelque raiſon de vouloir pénétrer juſqu'à la Cour de Montezume. A demain. Rendez-vous au port; vous jugerez s'il eſt prudent qu'il perſiſte dans ſes refus ».

Inca, tu ne peux concevoir la révolution ſoudaine qui ſe fit dans tous les eſprits, quand le Peuple fut aſſuré de la ruine de ſes Dieux. Imagine-toi des eſclaves flétris, courbés dès leur naiſſance ſous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout à coup délivrés de cette longue ſervitude, reſpirent, ſoulagés d'un fardeau accablant; tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reſte de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes Dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vînt à ſe réveiller. Mais, quand il les

vit mutilés & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les Dieux que ſa bouche imploroit.

« Sans doute, dit l'Inca; & il n'eſt pas dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre choſe qu'un être juſte & bienfaiſant, tel que vous l'annonçoient, que l'adoroient eux-mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion que vous ». Ce ſont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

(*a*) Barthelemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le Nouveau-Monde : « Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens ſe moquent du Dieu que nous adorons, & perſiſtent opiniâtrement dans leur incrédulité : ils croient que le Dieu des Chrétiens eſt le plus méchant des Dieux; parce que les Chrétiens qui le ſervent & qui l'adorent, ſont les plus méchans & les plus corrompus de tous les hommes ».

(*Découverte des Indes occid., pag.* 180.)

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre: tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille; ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des Caciques & ſur l'ame des Peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du ſien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes ſur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenſes, dont la ſtructure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs ſont un aſſemblage de bois ſolides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs aîles ſont des tiſſus d'écorce, ſuſpendus à des tiges d'arbres auſſi élevés que nos cèdres; ces tiſſus, flottans dans les airs,

ſe laiſſent enfler par les vents. Ainſi c'eſt aux vents qu'obéit cette forteresſe mouvante; une ſeule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui ſert à diriger ſon cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante induſtrie, Cortès arrive, accompagné des ſiens. A l'inſtant ſes Soldats ſe jettent ſur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fauſſe joie eſt tout à coup ſuivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vaſtes édifices: bois, métaux, voiles & cordages, on enlève tout; & Cortès, donnant l'exemple à ſa troupe, s'élance, la flamme à la main, embraſe l'un de ſes canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les conſume, Cortès, avec une tranquillité inſultante, nous regarde, & nous parle ainſi: « Tant que j'aurois eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montezume auroit pu douter ſi je perſiſterois dans ma réſolution: Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu; & qu'il ſe prépare à me recevoir en ami, ou en ennemi ». Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya conſternés.

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes Miniſtres & ſes Prêtres pour nous entendre. La préſence des Prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidèle & ſimple, & quelques figures tracées nous aidèrent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide, qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont ſur nous, je l'avoue, un aſcendant qui m'épouvante. Tout ce que vous m'en racontez, me ſemble tenir du prodige; & j'y vois quelque choſe au-deſſus de l'humain ».

« Ils ſont plus éclairés ſans doute, & plus induſtrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais toutes leurs lumières ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le ſommeil, la douleur, tous les beſoins, tous les maux de

la vie ſont faits pour eux comme pour nous. Leur ame s'écoule avec leur ſang par la piqûre d'une flèche, comme celle d'un Indien: c'eſt ce que je voulois ſavoir; le reſte eſt de peu d'importance ».

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il ſembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife ſe lève, & d'un air impoſant: « Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous étonnez pas de la foibleſſe de nos Dieux & de la décadence où tombe leur Empire. Nous avons évoqué le puiſſant Dieu du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous eſt apparu ſur le faîte du temple, dans les ténèbres de la nuit, au milieu des nuages que ſillonnoit la foudre. Sa tête énorme touchoit au ciel; ſes bras, qui s'étendoient du midi juſqu'au nord, ſembloient envelopper la terre; ſa bouche étoit remplie du venin de la peſte, qu'elle menaçoit d'exhaler; dans ſes yeux ſombres & cavés pétilloit le feu dévorant de la famine & de la rage; il tenoit d'une main les trois dards de la guerre, de l'autre il ſecouoit les chaînes de la captivité. Sa voix,

pareille au bruit des vents & des tempêtes, nous a fait entendre ces mots: On me dédaigne; on ne fait plus couler ſur mes autels que le ſang de quelques victimes, que l'on néglige d'engraiſſer. Qu'eſt devenu le temps où vingt mille captifs étoient égorgés dans mon temple? Ses voûtes ne retentiſſoient que de gémiſſemens & de cris douloureux, qui rempliſſoient mon cœur de joie; mes autels nageoient dans le ſang; mon parvis regorgeoit d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je ſuis Telcalépulca, & que tous les fléaux du ciel ſont les miniſtres de ma colère? Qu'il laiſſe tous les autres Dieux languir, tomber de défaillance; leur indulgence les expoſe au mépris; en le ſouffrant ils l'encouragent; mais c'eſt le comble de l'imprudence de négliger le Dieu du mal ».

Épouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs, on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce Dieu; que dans ſon temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte; & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolennel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémiſſant, « Quoi! dans un jour, mille victimes »!

Que veux-tu ? lui dit le Cacique. Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'eſt-là le ſecret qu'ils nous cachent; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang.

Quoi qu'il en ſoit, notre foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*a*), & ſecondé par les vaincus, il paroît avec une armée.

Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner. Miſérable reſſource! C'étoit leur

(*a*) Le peuple de Thaſcala.

montrer sa foiblesse, accroître leur orgueil, & irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présens qu'il mépriſoit; que l'or n'effaçoit point les taches que faisoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne se lavoit que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aisément; celle par où venoit Cortès traversoit la ville où régnoit mon père, & pour disputer ce passage, mon père ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux.... O combien je frémis! combien je déteſtai l'ordre absolu qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foiblesse! Il vient lui-même, désarmé, au devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de présens,

les invite à loger dans le palais du Roi ſon père (*a*); & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable!) dans ce palais changé en forteresſe, qu'ils occupoient lui & les ſiens.

Ah! c'eſt ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'inſolence & de l'outrage. Au milieu de ſa ville, au milieu de ſon Peuple, & dans le palais de ſon père, Montezume lui-même eſt retenu captif, en otage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir ſon ame, ils l'enchaînent comme un eſclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que ſon orgueil & ſon courage avoient abandonné, tendit les mains, & ſans ſe plaindre reçut ces liens flétriſſans. Il porta la baſſeſſe juſqu'à ſe réjouir lorſqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de ſa foibleſſe, il voulut la cacher à ſon Peuple, à ſa Cour, à ſes Miniſtres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-

(*a*) Le palais d'Axayaca.

uns des soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*b*), & de la gauche la flèche encore sanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupière, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé; je le vis périr dans les flammes. Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant, c'est son frère: il alloit se brûler avec lui; je le retins, & je lui dis: « Que fais-tu, Naïrco? tu nous abandonnes! tu veux mourir; & tu n'es pas vengé »!

Montezume dévora tout, les affronts &

(*a*) Descalante, & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

(*b*) Ce Castillan s'appeloit Arguello.

les violences; il ſe loua de la bonté, de la nobleſſe de Cortès; il feignit d'être heureux & libre au milieu de ſes gardes qui le faiſoient trembler, & qu'il appeloit ſes amis. Le malheureux invitoit ſon Peuple à venir leur donner des fêtes, & ſa Cour à les honorer. Le bien de ſon Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguiſoit ſa ſervitude, les avis ſecrets de ſes Dieux, il mit tout en uſage pour nous en impoſer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'eſclave. Il prévenoit leur volonté, pour ſe diſpenſer de la ſuivre, & s'impoſoit les plus dures lois, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ſes maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foibleſſe & de dépendance l'apparence de la juſtice & de la magnanimité; & il ſe conſoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les ſeuls qu'il défendit avec une noble conſtance; tout le reſte, l'honneur, la liberté, les biens de ſon Peuple

& de ſa Couronne, tout fut abandonné à ſes inſolens oppreſſeurs.

Il eſpéroit qu'à la fin, comblés de ſes préſens, adoucis par ſes complaiſances, raſſaſiés de notre honte & de leur gloire, ils conſentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le ciel ſembla vouloir les y contraindre; car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laiſſer dans nos murs qu'un très-petit nombre des ſiens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre ſuffit pour le retenir parmi eux. On le preſſa de conſentir à ſa délivrance; il en fut offenſé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que ſa conduite étoit volontaire; & plus ſage qu'on ne penſoit; qu'il lui en avoit aſſez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, ajouta-t-il, qu'après s'être aſſurés de la nouvelle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords ».

Montezume étoit ſi frappé de cette illuſion, que toute la ſcélérateſſe du crime dont tu vas

frémir, puis à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'uſage, dans ces ſolennités, de rendre hommage aux Dieux par des danſes publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y diſtinguoit par ſa magnificence; & Montezume, ſur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appeloit ſes hôtes, fuſſent préſens à ce ſpectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions ſans armes comme ſans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paiſibles. La ſoif du ſang qui les dévore, s'irrite ſourdement au fond de leurs entrailles: ils approchent ſans bruit, diſſimulant leur rage; mais leurs regards avides la décèlent; & tout à coup, s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans, témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fièvre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumèrent en eux cette ar-

deur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Eperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*a*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive; & fondant ſur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourans, que le ſont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat; on ne l'écouta plus: l'emportement du Peuple & ſa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon père le ſupplier de prendre ſa défenſe, & de l'aider à délivrer ſon Roi. O mon père, ſi la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu ſauver ta Patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conſeil. A la tête du Peuple,

(*a*) Ce ſignal étoit le nom de ſaint Jacques.

il forcé l'ennemi à ſe retirer dans l'enceinte du palais qui lui ſert d'aſile, le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*a*) qui venoit lui diſputer ſa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti oppoſé au ſien (*b*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un ſilence profond l'étonne à ſon entrée dans nos murs. Il pénètre avec défiance juſqu'aux portes de ſon palais, & s'y enferme avec ſes compagnons.

Mon père les ſuivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, ſi le ciel nous ſeconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur ». En effet, dès le jour ſuivant, tout le peuple fut ſous les

(*a*) Narvaëz.

(*b*) La conduite de Cortès, dans cette occaſion, eſt regardée comme le plus beau trait de ſa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

armes, & mon père ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappelé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vide affreux dans nos rangs. Ce vide étoit rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejailliſſoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts: c'étoit le courage effréné de la haîne, de la vengeance & du désespoir réunis. On travailloit obstinément à briser les murs & les portes; on se faisoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles: le trouble, l'effroi, l'épouvante régnoient au-dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le Soleil, en nous dérobant sa lumière, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des flèches enflammées embrasèrent les toits de ce palais funeste; l'horreur

de l'incendie en écarta le ſommeil; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort; la ville entière devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon père appliquoit tous ſes ſoins à éviter, dans le combat, ce déſordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laiſſer après nous de larges foſſés

à franchir. C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on ſût profiter.

« O mes enfans, nous diſoit-il, gardez-vous de cette ardeur aveugle qui vous ôte la liberté d'agir enſemble & de concert. La foule eſt toujours foible; & dans les flots preſſés d'un Peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la valeur. Obſervez dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai preſcrit, je vous réponds de la victoire: elle coûtera cher; mais ce n'eſt pas ici le moment de nous ménager. Il ſeroit indigne de nous de fuir, dans les combats, la mort qui nous attend ſous nos toits, dans les bras de nos enfans & de nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien ſervi votre Patrie & votre Roi, vous ne les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terraſſés ».

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupèdes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans con-

fusion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long & si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon père, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*a*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste. « Encore deux combats comme celui-ci, nous disoit-il, & le Mexique est délivré ».

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. « Ils ne sont pas immortels », disoit-il en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

(*a*) Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la première enceinte; Cortès alors désespéré força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le Peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête silence. Le monarque éleva la voix: il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il étoit libre & au milieu de ses amis. « Du reste, ils consentent, dit-il, à se retirer dès demain, pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas les armes, & que, pour signe de la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux, je vous le commande. Obéissez à votre Roi ».

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon père la détermina.

« Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezume, sors de ta prison, & viens régner sur nous. Jusques-là nous n'écoutons point un monarque opprimé, qu'on force à

ſe trahir lui-même. Non, Peuple, ce n'eſt pas votre Roi qui vous parle; c'eſt un captif que l'on menace, & qui ſubit la loi de la néceſſité. Sa bouche demande la paix; ſon cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, ſans écouter ce que lui dictent ſes tyrans.

A ces mots, l'aſſaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expoſe à nos coups. Mon père, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... Il n'eſt plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante, & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlemens, & baigne ſon Roi de ſes larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon père eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe achève de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon père, aux aſſauts meurtriers, préféra

les

les lenteurs d'un ſiége. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante, & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon père, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; &, à la tête de ſes Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots, on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des Soldats de Cortès & mille de ſes alliés tombèrent ſous nos coups; un pont volant ſauva le reſte; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés; on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainſi, l'or une fois fut utile à notre défenſe.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de ſang, mon père avoit reçu deux bleſſures mortelles. A ſon heure dernière il m'appela, & il me dit : « Mon fils, tu vois le fruit d'un mauvais règne. Ces brigands reviendront plus forts, ſecondés de ces mêmes Peuples que Montezume a fait gémir. Hélas ! je prévois, en mourant, la ruine de ma patrie, moins malheureux de ne pas lui ſurvivre, & d'avoir fait, juſqu'au dernier ſoupir, ce que j'ai pu pour la ſauver. Défends-la comme moi, défends-la même ſans eſpérance ; & ſois le dernier à combattre ſur ſes débris ». A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras ; & de ſes lèvres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le Héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée ; & les Incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

CHAPITRE X.

POUR ſuccéder à mon vertueux père, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba ſur le jeune Guatimozin, ſon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il ſe montra bien digne de ce choix; mais le ſort trahit ſon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caſtillans (*a*) ſa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante ſe répandit dans toutes les villes voiſines. Les unes ſe rangèrent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui; d'autres ſe trouvèrent déſertes; & leurs habitans éperdus, ou ſe ſauvèrent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, ſur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (*b*) ſemblable à celle

(*a*) Il avoit reçu d'Eſpagne de nouveaux ſecours.
(*b*) Compoſée de treize brigantins.

qui ſur nos bords avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'aſſaillir de toute part; briſés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faiſoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis pour ſuppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient ſur nos frêles canots. Son ardeur, ſon intelligence ſe ſignalèrent encore plus à la défenſe de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & ſans ceſſe préſent, il étoit l'ame de ſon Peuple. Le feu de ſon courage enflammoit tous les cœurs. Les obſtacles qu'il oppoſa aux approches des Caſtillans, laſsèrent enfin leur conſtance. Effrayés des périls & des fatigues d'un long ſiége, ils nous proposèrent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y conſentoit lui-même; la famine qui nous preſſoit, y diſpoſoit tous les eſprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſèrent. Ils avoient abatru l'ame de Montezume, ils flattèrent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de périls les avoit d'abord conſternés,

une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*a*); il changea leur féroce orgueil en un zèle ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (*b*).

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi ayant pénétré dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisoient devant lui ses foudroyantes armes; &, par trois routes opposées, parvint enfin jusqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots, il s'interrompit par un frémissement de rage.

(*a*) Les Otomies.

(*b*) Cortès se vit à la tête de deux cent mille hommes: ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

« O ſouvenir affreux »! s'écria-t-il; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumière.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte. Je combattois près de mon Roi, j'avois quitté le palais de mes pères; & dans ce palais aſſiégé j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumière du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidèle ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour & du déſeſpoir; il l'inſpiroit à ſes ſoldats: chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs flèches ne partoit en vain; le veſtibule du palais étoit inondé de ſang, la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voiſins, que l'ennemi avoit embraſés, l'incendie atteint celui-ci. Les aſſiégés y ſont enveloppés d'un noir tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux

lambris de cèdre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma ſœur occupe ſeul mon ami: il la cherche au milieu de l'embrâſement; & dans ce palais ſolitaire, dont ſes ſoldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, ſa chère Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embraſſer, avant de périr dans les feux. « O chère moitié de mon ame! lui dit-il en la ſaiſiſſant & en la ſerrant dans ſes bras, il faut mourir, ou être eſclaves. Choiſis: nous n'avons qu'un inſtant. — Il faut mourir, lui répondit ma ſœur ». Auſſi-tôt il tire une flèche de ſon carquois, pour ſe percer le cœur. « Arrête! lui dit-elle, arrête! commence par moi: je me défie de ma main, & je veux mourir de la tienne ».

A ces mots, tombant dans ſes bras, & approchant ſa bouche de celle de ſon amant, pour y laiſſer ſon dernier ſoupir, elle lui découvre ſon ſein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût déſarmé le Dieu du mal. Il détourne les ſiens, & relève le bras ſur elle; ſon bras tremblant retombe

ſans frapper. Trois fois ſon amante l'implore, & trois fois ſa main ſe refuſe à percer ce cœur dont il eſt adoré. Ce combat lui donna le temps de changer de réſolution. « Non, non, dit-il, je ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flammes qui nous environnent, & devant nous l'eſclavage & la honte, ſi nous ne ſavons pas mourir? — Je vois auſſi, lui répond-il, la liberté, la gloire, ſi nous pouvons nous échapper ». Alors appelant ſes ſoldats : « Amis, leur dit-il, ſuivez-moi; je vais vous ouvrir un paſſage ». Il fait environner ma ſœur, commande que les portes du palais ſoient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémiſſoit lui-même. Un énorme rocher, qui ſe détache & roule du haut des monts au ſein des mers, chaſſe les vagues mugiſſantes, & s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés : tel, en ſortant du palais de mon père, ſe préſenta le formidable Télaſco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant ſur lui, alloient l'accabler ſous le nombre. Il les repouſſe encore; une lourde

massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures, & le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend & combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue & le bouclier; bientôt il chancelle, il succombe..... Il respiroit encore. Il fut pris vivant; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t-elle eu la force & le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur peut-être.... Ah! loin de moi cette épouvantable pensée; elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons : puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en

proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asile que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver: il fut pris.... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix s'ouvre enfin un passage; il s'écrie: O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce »! s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jusqu'à la moelle des os, Cortès, d'un œil tranquille, observoit les progrès de la dou-

leur, & il disoit au Roi: « Si tu es las de souffrir, déclare où tu as caché tes trésors ».

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran; & il lui dit: « Homme féroce & sanguinaire, connois-tu pour moi de supplice égal à celui de te voir »? Il ne lui échappa ni plainte, ni prière, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidèle ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur; & prêt à succomber, il tournoit vers son Maître des regards plaintifs & touchans. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses »? Ces paroles étouffèrent le soupir au fond de son cœur (*a*).

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au

(*a*) Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

milieu des peuples qu'ils ont déſarmés, dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & ſuppliant; qui leur préſentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empreſſent à les ſervir, à les loger dans leurs cabanes; qui ſupportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos, ſans ſe plaindre, ſous le faix dont ils les accablent, ſous les coups dont ils les meurtriſſent; qui ſe laiſſent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la ſervitude: c'eſt là que s'eſt montrée la cruauté des Caſtillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'eſclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font ſouffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le ſupplice de leur Roi, par le ſaccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs: ils oppoſoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres: leurs careſſes, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils poſſédoient, une obéiſſance muette, une aveugle ſoumiſſion, le dernier & le plus pénible de tous les ſacri-

fices que l'homme puiſſe faire à l'homme, celui de ſa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs eſclaves ſurchargés, dans une longue & pénible route, oſent gémir ſous le fardeau, un châtiment ſoudain leur impoſe ſilence; & s'ils ſuccombent ſous l'excès du travail & de la misère, un bras impitoyable achève de leur arracher le dernier ſoupir. « Cruels! diſent ces innocens, que vous avons-nous fait? Notre vie n'eſt employée qu'à vous ſervir, pourquoi nous l'arracher? Epargnez du moins nos enfans & nos femmes ». Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'eſt leur cri de rage; on ne peut les en aſſouvir. Un Peuple en vain ſe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeſte. Ce n'eſt jamais aſſez; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteſte qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des ſupplices inouis. Ingénieuſe à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoiſſoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'eſt ſa froideur tranquille. La nature eſt muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entière, au milieu d'un hameau dont les toits embrâſés fondent ſur les femmes enceintes, ſur les foibles vieillards, ſur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent conſume de foibles innocens, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, ſe réjouir & inſulter aux victimes de leur fûrie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, ſans mourir de douleur, ajouta le Cacique en verſant des ruiſſeaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots qui l'étouffoient: ſi nous ſupportons nos malheurs, ſi nous vivons, ſi nous fuyons notre déplorable patrie, c'eſt pour lui chercher des vengeurs.

« Ah! vous en méritez ſans doute, lui dit l'Inca en l'embraſſant. Je ſens vos maux, je les partage. Si je ne puis les réparer, j'eſpère au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, illuſtres malheureux, & que ma Cour ſoit

votre asile. Hélas! si j'en crois des présages qui commencent à s'avérer, le temps approche où j'aurai besoin de votre expérience & de votre courage. — Ah! s'écrient les Caciques, la vie est l'unique bien que le destin nous laisse: généreux Prince, elle est à toi, & tu peux en être prodigue; sans toi, le désespoir en eût déjà tranché le cours ».

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, sous les lois des fils du Soleil; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme un incendie: la ruine & la solitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévasté; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux Solitaire, cet ami courageux, & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des Rois (*a*); une

(*a*) Ferdinand & Charles-Quint.

pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des lois : ces lois, ſans force, ne purent de ſi loin réprimer la licence ; la cupidité ſecoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & ſous des Rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclavage, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle ſageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts, & les précipices, ſes ſoldats, ſes chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les pourſuivre, & celle de les égorger. Ainſi fut ouvert le paſſage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

(*a*) Rivière ſur laquelle Barthelemi Colomb, frère de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

Là, de nouveaux bords se découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vâste à courir. Balboa (*a*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau-Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misère, à la souffrance; qui sût manquer de tout & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne

(*a*) Vasco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Bèru*, *Peru*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la rivière*: de là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

put dompter, n'étoit pas ſa ſeule vertu. Ennemi du luxe & du faſte, ſimple & grand, noble & populaire, ſévère quand il le falloit, indulgent lorſqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la diſcipline & le poids de l'autorité, prodigue de ſa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un ſoldat; libéral, généreux, ſenſible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ſes pareils: l'ambition de s'illuſtrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immenſe conquête, étoient plus dignes de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang; cet or ne l'éblouit jamais, il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*a*), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du Vice-Roi de l'iſthme (*b*), il en obtint le droit d'aller chercher, par delà l'équateur, des régions nou-

(*a*) La première condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*b*) Dom Pèdre Arias Davila.

velles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoient de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'île Eſpagnole (*a*), à cette île fameuſe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le ſiége de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fière jeuneſſe demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanimé & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop ſenſible, avoit gagné, par ſa candeur, l'eſtime & l'amitié du vertueux Las-Caſas. Il voulut, avant de partir, l'embraſſer & lui dire adieu.

« Eh quoi ! lui dit le ſolitaire, l'avarice des Caſtillans n'eſt donc pas encore aſſouvie ; & vous allez chercher pour eux de nouveaux bords à ravager ! — Le ciel m'eſt témoin, répondit Alonzo, que c'eſt la gloire qui me conduit. — La gloire ! ah ! reprit l'homme juſte, en eſt-il pour les aſſaſſins ? en eſt-il à tomber ſur un troupeau timide d'hommes nus, foibles, déſarmés, à les égorger ſans

(*a*) Saint-Domingue.

péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire eſt celle du vautour, lorſqu'il déchire la colombe. Non, mon ami, je vous le dis, la honte & la douleur dans l'ame, rien ne peut effacer l'opprobre dont ſe couvrent les Caſtillans. Ils trahiſſent leur Dieu, leur Prince, leur patrie; & leur avarice inſenſée ſe trompe, en croyant s'aſſouvir. Hélas! s'ils avoient bien voulu ménager leur conquête, l'Inde ſeroit heureuſe, l'Eſpagne ſeroit opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils font de la victoire, ils auront épuiſé l'Eſpagne & ruiné l'Inde ſans fruit.

« Eh bien, voici, lui dit Alonzo, le moment de les éclairer. Je ne connois Pizarre que par ſa renommée; mais on me l'a peint généreux. Il eſt digne peut-être, ô mon ami, d'entendre de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le ſuivre dans ſa conquête? Venez. Vos conſeils, votre zèle vous rendront reſpectable & cher à mes compagnons comme à moi ».

Aux inſtances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il ſent réveiller dans ſon cœur ſon activité bienfaiſante; & l'eſpoir d'être utile aux hommes ranime ſon ardeur. Mais la ré-

flexion, la triſte prévoyance, le découragent de nouveau. « Molina, dit-il au jeune homme, vous connoiſſez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du mal aux Indiens; je parlerois pour eux ſans ménagement & ſans crainte; & vous-même peut-être, expoſé à la haîne de ceux que j'aurois offenſés, vous vous plaindriez de mon zèle. — Venez, lui dit Alonzo; & ne penſons qu'au bien que votre préſence peut faire. Qui ſait les crimes & les maux que vous épargnerez au monde? Et quel reproche ne vous feriez-vous pas de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour ſauver des millions d'hommes, & de ne l'avoir pas voulu? — C'en eſt aſſez, lui dit Las-Caſas. Je ne vous laiſſerai pas croire que j'aye renoncé par foibleſſe à l'eſpérance d'être utile à ces infortunés. Je vous ſuivrai. Faſſe le ciel que Pizarre daigne m'entendre »!

Ils partent enſemble; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*a*); & pour le remonter, on s'élance

(*a*) Aujourd'hui *le Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les gouttes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein; & quelquefois ils lèvent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un père qui voit déchirer ſes enfans. « Ceſſez, cruels, dit-il, ceſſez de tourmenter ces malheureux, qui ſe conſument en efforts pour votre ſervice. Voulez-vous les voir expirer? Ils ſont hommes; ils ſont vos frères; ils ſont enfans du même

Dieu que vous ». Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : « Mon ami, lui dit-il, reſpirez un moment, je vais ramer à votre place ».

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſsèrent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de père qu'il avoit ſi bien mérité !

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « Eh bien, mon père, vous repentez-vous à préſent de nous avoir ſuivis? Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Crucès, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promène ſur des vallons que la Nature ſe plaît à parer de ſes mains ;

où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux; l'homme opprimé, souffrant & misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, & remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'élève, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abîme des eaux. De là se découvrent à la fois (*a*), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir seulement reconnu ces pays immenses, quelle

(*a*) On préfère ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

sera

ſera la renommée de ceux qui les auront ſoumis (a) » ?

Il deſcend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Caſtillans qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'iſthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre ſon fils unique à la pourſuite des Sauvages. « Soyez les bien venus, dit-il aux jeunes Caſtillans; & prenez part à la déſolation d'un père, dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré, ce fils, mon unique eſpérance. Ah! tout leur ſang peut-il jamais raſſaſier ma fureur? Pourſuivez, maſſacrez cette race impie & funeſte. S'il en échappe un ſeul, je ne me croirai point vengé ».

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut ſur ſon vaiſſeau, avec cet air plein de franchiſe & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à

(a) Le voyage de Magellan, en 1521 & 1522, l'entrepriſe de Pizarre en 1524.

leur zèle, il leur préſenta ſes amis. « Voilà, dit-il, le généreux Almagre & le pieux Fernand de Luques (a), qui conſacrent, à mon exemple, leur fortune à cette entrepriſe; Almagre, aſſez connu par ſa valeur, & Fernand par les dignités qu'il remplit dans le Sacerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, zélé Miniſtre des autels: c'eſt lui qui ſera parmi nous l'interprète du ciel, l'organe de la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Nations idolâtres. Ce guerrier eſt Salcédo, noble & vaillant jeune homme: c'eſt à ſes mains que l'étendart de la Caſtille eſt confié, & c'eſt lui qui nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous voyez dans Ruïz un ſavant Pilote, à qui cette mer eſt connue, & qui le premier a tenté d'en parcourir les écueils, ſous l'intrépide Balboa ». Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oriſtan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les Caſtil-

(a) Auguſtin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou*, l. 1.)

lans qu'il lui amène, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe, & le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme, tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel! Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il eſt ſenſible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Eſt-ce encore là, demande-t-il, un meſſager de la Foi, que son zèle engage à nous ſuivre »?

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre eſt ſaiſi de reſpect, & ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Eſt-ce vous, lui dit-il, vénérable & pieux mortel, eſt-ce vous qui venez bénir & encourager nos travaux? Quel préſage pour moi de la faveur du ciel, & du ſuccès de mon entrepriſe »!

« Vaillant & généreux Pizarre, lui ré-

pondit le Solitaire, le ſeul témoignage aſſuré de la faveur du ciel eſt dans le cœur de l'homme juſte. Méritez-la par vos vertus; & n'enviez point aux méchans, des ſuccès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, ſenſible, & bienfaiſant, ſera pure, & d'autant plus belle, que vous aurez peu de rivaux. »

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſtères fut célébré ſur la poupe par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin.... O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilège, pour rendre les autels garans de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſoulève un ſourcil épais,

dont ſon œil morne eſt ombragé ; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles : « Venez, Pizarre, & vous, Almagre, venez, dit-il, ſceller du ſang d'un Dieu notre illuſtre & ſainte alliance ». Alors rompant l'hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblans : « Ainſi, dit-il, ſoit partagée la dépouille des Indiens. Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthélemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil ; & là on entendit Pizarré expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes meſures & ſes reſſources. Fernand de Luques, chargé du ſoin de pourvoir aux beſoins de la flotte, devoit reſter à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit ſans ceſſe, du port de l'iſthme aux bords où l'on alloit deſcendre, & y meneroit les ſecours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obſtacles, ſembloit les

(*a*) Ce trait-là eſt hiſtorique. *Pigliarono l'hoſtia conſacrata del ſantiſſimo ſacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni, l.* 3.)

101973

avoir applanis: tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler; on lui prête silence; & la tristesse dans les yeux: « J'entends, dit-il, qu'on se propose de distribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les îles; les îles ne sont plus que d'effrayantes solitudes. Des millions d'infortunés ont péri sous le joug. Suivrez-vous ces exemples, & ferez-vous périr de même les Peuples de ces bords »?

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménageroit. « Il n'en est qu'un moyen, continua le Solitaire; c'est de ne laisser à personne le pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient sujets, mais sujets libres. Le même Roi, la même loi, &, comme je l'espère, le même Dieu que nous; mais jamais d'autre dépendance: voilà leur droit, que je réclame au nom de la Nature, à la face du ciel ».

« Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, vos vœux & les miens sont d'accord. Faire

adorer mon Dieu, faire obéir à mon Roi, imposer à ces Peuples un tribut modéré, établir entre eux & l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que, sans user de contrainte & de violence, je puisse l'obtenir!» — Je vous en suis garant, reprit vivement Las-Casas. Mais, Pizarre, promettez-moi que si ces Peuples sont dociles, s'ils souscrivent à des lois justes, s'ils ne demandent qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous; que leurs jours, leurs biens, leur repos seront protégés par vos armes; que l'honnêteté, la pudeur, la timide & foible innocence auront en vous un défenseur, un vengeur. — Je vous le promets. — Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les condamne à des travaux, qu'on exige d'eux, par la crainte, la menace, & les châtimens, au-delà du tribut imposé par vous-même. — Telle est ma résolution. — Eh bien, jurez-le donc au Dieu que vous avez reçu, & que tous vos amis le jurent».

A ce discours, un bruit confus se répandit dans l'assemblée; & Fernand de Luques pre-

nant la parole: « Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blaſphèment, qui brûlent devant les idoles un encens qui n'eſt dû qu'à lui! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils oſent défendre leurs temples, & s'ils refuſent d'adorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre que Canaan appartenoit aux Hébreux: le droit du glaive qu'ils avoient ſur l'idolâtre Amalécite (a), nous l'avons ſur des Infidèles, plus aveuglés, plus abrutis dans leurs déteſtables erreurs. Ils ſe plaignent qu'on leur impoſe un trop rigoureux eſclavage; mais eux-mêmes, ſont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs? Sur des autels rougis de ſang, ils leur déchirent les entrailles; ils ſe partagent, par lambeaux, leurs membres encore palpitans; ils les dévorent, les barbares; ils en ſont les vivans tombeaux. Et c'eſt pour cette race impie qu'on parle avec tant de chaleur! Si les châtimens les effrayent, qu'ils ceſſent de nous dérober cet or ſtérile dans leurs mains,

(a) Cette comparaiſon a été faite par le Miſſionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

& qui nous a déjà coûté tant de périls & de fatigues. Quoi! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, & cherché ce malheureux monde à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit de vos travaux, vous en retourner les mains vides, & ne rapporter en Eſpagne que la honte & la pauvreté? L'or eſt un don de la Nature; inutile à ces Peuples, il nous eſt néceſſaire: c'eſt donc à nous qu'il appartient; & leur malice, opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendroit ſeule aſſez coupables pour juſtifier nos rigueurs. Quant à leur eſclavage, il eſt la pénitence des crimes dont les a ſouillés un culte impie & ſanguinaire. Ce ne ſont pas les creux des mines, où ils ſont enfermés vivans, que l'on doit redouter pour eux. Ils méritent d'autres ténèbres que celles de ces noirs cachots; & pourvu qu'ils y meurent réſignés & contrits, ils béniront un jour les mains qui les auront chargés de chaînes ».

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit: « Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu repoſoit tout à l'heure, ont-elles proféré ce

que je viens d'entendre? Eſt-ce du haut du bois arroſé de ſon ſang, où, s'immolant pour tous les hommes, ſa bouche expirante imploroit la grace de ſes ennemis, eſt-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage? Vous, Chrétien, vous parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait aucun mal! S'il vous en avoit fait, votre Religion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, & ce peuple aux Amalécites! Laiſſez, laiſſez-là ces exemples, dont on n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans ſes conſeils, a jamais dérogé aux ſaintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la ſolennité que ſa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de ſon cœur; & ce décret n'a pu s'étendre au-delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé: l'ordre accompli, la loi qu'il avoit ſuſpendue, a repris ſon cours éternel. Dieu parloit aux Iſraélites; mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes: *Aimez-moi, aimez vos ſemblables*: voilà ſa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, & vos chaînes, & vos bûchers?

« Les Indiens, ſans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables; mais, fuſſent-ils plus inhumains, eſt ce à vous de les imiter? Leur malheur, hélas! eſt de croire à des Dieux ſanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyoient ſur leurs autels l'agneau ſans tache, ils ſeroient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans le ſein des mêmes erreurs, l'exemple de ſes pères, les lois de ſon pays n'auroient pas tenu ſa raiſon captive ſous le même joug? Plaignez donc, ſans les condamner, ces eſclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant dites-moi s'ils ſont par-tout les mêmes, & quel mal avoient fait les Peuples de l'Eſpagnole & de Cuba? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces Peuples. Toute leur vie étoit une paiſible enfance; ils n'avoient pas même des flèches pour bleſſer les oiſeaux de l'air. Les en a-t on plus épargnés? C'eſt-là que j'ai vu des brigands, ſans motifs, ſans remords, maſſacrer les enfans, égorger les vieillards, ſe ſaiſir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit.... O Religion ſainte, voilà donc tes miniſtres! O Dieu de

la nature, voilà donc tes vengeurs! Enfermer un Peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misère, de fatigue, & d'épuiſement, pour accumuler vos richeſſes, & pour engendrer ſur la terre tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oiſiveté; ô Fernand, c'eſt la pénitence que vous impoſez à ces Peuples! Ecartez ce maſque hypocrite, qui vous gêne ſans nous tromper. Vous ſervez un Dieu; mais ce Dieu, c'eſt l'impitoyable avarice. C'eſt elle qui, par votre bouche, outrage ici l'humanité, & veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inſpire, & des maux qu'elle fait ».

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelans, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du Nouveau-Monde, portoit dans ſon cœur tous les vices; mais il les couvoit ſourdement; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

« Barthelemi, dit-il, ne conſultons ici que les intérêts de Dieu même : car l'homme n'eſt rien devant lui. Ces Peuples ſont ſes ennemis, & ſes ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie ; vous ne le déſavouerez pas. Comment donc celui qui demain ſera l'objet de ſa colère, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour ? Qu'ils ſe faſſent Chrétiens ; la charité nous lie. Mais juſques-là Dieu les exclut du nombre de ſes enfans. C'eſt à ce titre d'ennemis des Gentils & des Infidèles, & de Conquérans pour la Foi, que ce Monde nous appartient. Le Souverain Pontife en a fait le partage, & l'a fait du plein pouvoir de celui de qui tout dépend (*a*). Mais quelles que ſoient les richeſſes que profanent les Indiens, quelque abus même qu'ils en faſſent, le droit d'en dépouiller les temples & les autels de leurs idoles, pour en faire un plus digne uſage, n'eſt pas ce qui doit nous toucher. Oublions

(*a*) Les termes de la bulle : *De noſtrâ merâ liberalitate, & ex certâ ſcientiâ, ac de apoſtolicæ poteſtatis plenitudine...., Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſsâ.... donamus, concedimus & aſſignamus.*

ces fragiles biens ; ne pensons qu'au salut des ames. Il s'agit de gagner, ou de laisser périr celles de tous ces malheureux. Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de l'abîme ? Pour les sauver, à Dieu ne plaise que je veuille que l'on préfère les moyens les plus violens. Dans les îles peut-être on a été trop loin ; on n'a pas assez modéré la première fervеur du zèle ; & s'il est un moyen plus doux de captiver les Indiens, qu'un esclavage salutaire, comme vous je demande qu'on daigne l'essayer. Mais si l'on se voit obligé de faire à des esprits rebelles une heureuse nécessité de subir le joug de la Foi, vaut-il mieux les abandonner, que d'employer à les réduire une utile & sainte rigueur ? C'est ce que je ne puis penser. Attendons que les circonstances nous éclairent & nous décident, sans renoncer au droit divin de commander & de contraindre, mais avec la ferme assurance de ne jamais en abuser. Voilà, je crois, ce que le zèle, d'accord avec l'humanité, conseille à des héros chrétiens ».

L'assemblée étoit satisfaite du parti modéré que proposoit Valverde. Mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dan-

gereux. « De toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus funeſte au monde eſt celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui n'ont pas ſa croyance, autant d'ennemis de ſon Dieu : car elle étouffe dans les cœurs tout ſentiment d'humanité ; &. Valverde a raiſon : comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances & de la haîne de ſon Dieu ? De-là ce barbare mépris qu'on a conçu pour les Sauvages, & ſouvent cette joie atroce qu'on reſſent à les opprimer. Ah! loin de nous cette penſée, que Dieu, tant que l'homme reſpire, puiſſe le haïr un moment. Ces Indiens ſont comme vous l'ouvrage de ſes mains ; il aime ſon ouvrage, il les a faits pour être heureux. Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut en les créant ; & infini dans ſa puiſſance comme dans ſa bonté, il a mille moyens qui nous ſont inconnus, d'attirer à lui ſes enfans.

« Le lien fraternel n'eſt donc jamais rompu : la charité, l'égalité, le droit naturel & ſacré de la liberté, tout ſubſiſte ; & d'accord avec la nature, la Foi, d'un bout du monde à l'autre, ne préſente aux yeux du Chrétien que des frères & des amis. Mais, dites-vous,

ſi l'eſclavage eſt le ſeul moyen d'engager, de retenir les Indiens ſous le joug de la Foi!... Juſte ciel! l'eſclavage, la honte & le ſcandale de la Religion, eſt le ſeul moyen de l'étendre! Ah! c'eſt lui qui la déshonore, qui la rend odieuſe, & qui la détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la détruire. Il fut cruel chez tous les Peuples; il eſt atroce parmi nous. Vous le ſavez, vous avez vu le fils arraché à ſon père, la femme à ſon époux, la mère à ſes enfans; vous avez vu jeter dans le fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hommes enchaînés, y croupir entaſſés, conſumés par la faim; vous avez vu ceux qui ſortoient de cet exécrable tombeau, pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-tôt condamnés aux travaux les plus accablans. Et c'eſt-là, dit-on, le moyen de gagner les eſprits! En a-t-on tenté d'autre? a-t-on daigné les éclairer? a-t-on pris ſoin de les inſtruire? veut-on même qu'ils ſoient inſtruits? On veut qu'ils vivent & qu'ils meurent comme des animaux ſtupides. Pour les perſuader il eût fallu vivre avec eux, ſouffrir leur indocilité, l'apprivoiſer par la douceur, l'attirer par la confiance, & la vaincre par les bienfaits. C'eſt l'exemple qui prouve; & le

plus digne apôtre de la Religion, c'eſt la vertu. Soyez bons, ſoyez juſtes; vous ſerez écoutés. Je connois bien ce Nouveau-Monde! Interrogez ceux dont le zèle portoit le flambeau de la Foi dans ces régions déſolées, où l'on a commis tant de maux. Demandez-leur quel doux empire a ſur l'ame des Indiens la raiſon, l'équité, la vertu bienfaiſante, la conſolante vérité. Demandez-leur s'il fut jamais de Peuple moins jaloux de ſes opinions, plus empreſſé d'ouvrir les yeux à la lumière, plus facile à perſuader? Mais au moment qu'on leur prêchoit un Dieu clément & débonnaire, ils voyoient arriver des raviſſeurs perfides & d'infâmes déprédateurs, qui, au nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les enchaînoient, leur faiſoient ſouffrir mille outrages. Pouvoient-ils ne pas accuſer de fourberie & d'impoſture ceux qui leur annonçoient la douceur de ſa loi? Ce que je dis-là, je l'ai vu, je l'ai vu: ce n'eſt pas devant moi qu'il faut calomnier ces Peuples.

« Mais fuſſent-ils opiniâtres & obſtinés dans leurs erreurs, eſt-ce pour vous une raiſon de les réduire au rang des bêtes? On eſpère adoucir pour eux les rigueurs de la

ſervitude! On l'a promis cent fois; a-t-on pu s'y réſoudre? J'ai vu Ferdinand s'attendrir; j'ai vu Ximenès s'indigner; j'ai vu Charles frémir des inhumanités dont je leur faiſois la peinture. Ils y ont voulu remédier; & avec toute leur puiſſance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la tyrannie s'eſt ſaiſi de ſa proie, il faut qu'il la dévore, & rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point de milieu: il faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom de Chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des eſclaves. Cet aviliſſement honteux, où le plus fort tient le plus foible, eſt outrageant pour la nature, révoltant pour l'humanité, mais abominable ſur-tout aux yeux de la Religion. *Mon frère, tu es mon eſclave*, eſt une abſurdité dans la bouche d'un homme, un parjure & un blaſphême dans la bouche d'un Chrétien.

» Et de quel titre s'autoriſe la fureur d'opprimer? *Conquérans pour la Foi!* La Foi ne nous demande que des cœurs librement ſoumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages? Le Dieu que nous ſervons eſt-il affamé d'or? *Un Pontife a partagé l'Inde!* Mais l'Inde eſt-elle

à lui? mais avoit-il lui-même le droit qu'on s'arroge en ſon nom? Il a pu confier ce Monde à qui prendroit ſoin de l'inſtruire; mais non pas le livrer en proie à qui voudroit le ravager. Le titre de ſa conceſſion eſt fait pour un Peuple d'Apôtres, non pour un Peuple de brigands.

» L'Inde n'eſt donc à vous que par droit de conquête; & le droit de conquête, tyrannique en lui-même, ne peut être légitimé que par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'eſt la clémence, la bonté qui le juſtifient; & l'uſage de la victoire va vous donner la renommée, ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits. Ah! croyez-moi, n'attendez pas le moment de l'ivreſſe & de l'emportement, pour mettre un frein à la victoire. Ce jour eſt, pour vous, conſacré à des réſolutions ſaintes. Tous ces guerriers, diſpoſés comme vous à écouter la voix de la nature, ſuivront votre exemple à l'envi. Ils ſont jeunes, ſenſibles, & la corruption ne les a point gagnés encore: j'en ai fait l'épreuve récente; je crois même les voir touchés des malheurs que je vous ai peints. Je vous conjure, au nom de la Religion, au nom de

la Patrie & de l'humanité, de faire avec eux le ſerment d'épargner les Peuples ſoumis, de reſpecter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'eſt un lien ſacré dont vous aurez beſoin peut-être, pour vous épargner de grands crimes; c'eſt du moins un gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur père, vous demande à genoux, & les larmes aux yeux ». A ces mots il ſe proſterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe à cet acte déshonorant. Tant de précaution marque pour nous trop peu d'eſtime. L'homme fidèle à ſon devoir ſe répond aſſez de lui-même, & n'a pas beſoin qu'on le gêne par les entraves du ſerment ».

« Pour garantir vos intérêts, reprit modeſtement Las-Caſas, le ſerment le plus redoutable vient d'être exigé par vous-même; & pour le ſalut de ces Peuples, le ſerment vous paroît inutile & injurieux » !

Fernand ſe ſentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il ſe répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accuſa de trahir ſon Roi, ſa Patrie, & ſon Dieu lui-même, lui donna les noms odieux de dé-

lateur, de partisan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiser, & puis, s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zèle méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquise; que ses conseils & ses maximes lui seroient à jamais présens; qu'il les suivroit autant qu'il lui seroit possible; mais qu'il croyoit que sa parole étoit un gage suffisant.

Le Solitaire consterné se retire avec Alonzo. « Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zèle est inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette épreuve m'éclaire; n'en demandez pas davantage. Je crois connoître assez Pizarre: il seroit juste & modéré, si chacun consentoit à l'être: mais il veut réussir; & son ambition fera céder aux circonstances sa droiture & son équité. Je ne vous propose point de renoncer à le suivre; ce seroit affoiblir le nombre & le parti des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déjà importune, & seroit bientôt odieuse, je n'ai plus désormais qu'à regagner ma solitude. Adieu: Si vous voyez tourner cette conquête en brigan-

dage, prenez conſeil de votre cœur, il vous conduira toujours bien ».

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit paſſé, fut ſur-tout indigné de voir qu'on ſe délivroit de Las-Caſas; & lui-même il l'auroit ſuivi, ſi ſon honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. « Mon ami, lui dit-il, je reſte, je vous obéis à mon tour: mais j'obſerverai la conduite & les intentions de Pizarre; j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis; & ſi j'ai le malheur d'être avec des brigands, ſoyez bien aſſuré que je n'y ſerai pas long-temps ».

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené juſques au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne, & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & ſeul avec ſes Sauvages, il leur parloit, il jouiſſoit de leurs careſſes naïves, il tâchoit de les conſoler.

L'un d'eux lui dit: « Notre bon père, tu nous aimes & tu nous plains. Nous ſavons

tout ce que tu as fait pour soulager notre misère. Veux-tu porter la joie chez nos amis de la montagne? Ils savent que nous t'avons vu: Capana, le chef de nos frères, donneroit dix ans de sa vie pour te posséder un moment. Viens le voir. Le sentier qui mène à sa retraite est rude, étroit, entrecoupé de torrens & de précipices; mais, sur des tissus de liane, nous te porterons tour à tour ».

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de Las-Casas; & tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

« Quoi, sur l'isthme! quoi, près d'ici, des Indiens libres encore! Ah! du moins sont-ils bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne peut-il pas les découvrir »? Leur asile est sûr, lui dirent les Sauvages; nous seuls en connoissons la route; & le silence est sur nos lèvres. Nous savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve; & à travers d'épais buissons on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois.

Les Indiens pâlirent, leurs cheveux ſe dreſsèrent. C'étoit le cri du tigre; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en ſilence, ils écoutèrent; le même cri ſe fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient ſur eux, ils ſe raſſemblent, ils ſe preſſent autour de Las-Caſas. « Laiſſe-nous t'entourer, lui diſent-ils, & ne crains rien, ne crains rien; il n'en prendra qu'un, & ce ne ſera pas toi ». En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, ſaiſiſſant un Indien, l'emporte dans les bois, ſans ralentir ſa courſe (*a*). Le pieux Solitaire lève les mains au ciel, en pouſſant un cri lamentable, & tombe oppreſſé de douleur. Bientôt, reprenant ſes eſprits, & ſe retrouvant au milieu de ſes Indiens qui le rappellent à la vie: « Ah! mes amis, qu'ai je vu? leur dit-il. — Allons, mon père, prends courage, lui répondent

(*a*) On lit dans l'hiſtoire générale des voyageurs, que dans la province de Vénézuéla les tigres ſont ſi terribles, qu'il n'eſt pas rare de les voir entrer dans les caſes des Indiens, ſaiſir un homme, & l'emporter dans leur gueule auſſi facilement qu'un chat emporte une ſouris.

ces

ces malheureux; ce n'eſt rien. — Ce n'eſt rien, grand Dieu! — Non, ce n'eſt rien que les tigres, en comparaiſon des Eſpagnols. O race impie & féroce, quelle honte pour vous! s'écria Las-Caſas: vous réduiſez les Indiens à ne pas ſe plaindre des tigres »!

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui, de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance; on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. « Pauvre Peuple, s'écria-t-il avec attendriſſement, faſſe le ciel que ton aſile ſoit à jamais impénétrable »!

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons

notre père, disent ceux-ci avec transport. Le voilà, c'est lui, c'est Las-Casas ». A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégresse de ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le Cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras : « Viens, lui dit-il, mon père, viens consoler tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits : en te voyant, ils les oublient ». Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. O mes amis, leur disoit-il en les embrassant tour-à-tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait aucun bien ; quel n'eût pas été votre amour pour un Peuple qui eût mis sa gloire à vous donner des arts utiles, de sages lois, de bonnes mœurs, & un culte agréable au Dieu de l'univers ! — Ah ! mon père, dit le Cacique, nous aurions adoré ce Peuple généreux. Laissons les regrets inutiles. Le seul homme, entre ces barbares, qui ait été juste & bienfaisant, nous le possédons. Je ne veux t'occuper que de notre joie ».

Il le mena dans sa cabane ; & quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cèdre, où ses traits étoient ébauchés ! Le Cacique lui dit : « Regarde. C'est toi, mon père, oui, c'est toi-même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu, & qui t'avoit toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit par-tout, c'est elle que nous invoquons dans toutes nos entreprises ; & depuis que nous la possédons, tout nous a réussi ».

Las-Casas, qui d'abord n'avoit pu se défendre d'un mouvement de reconnoissance, se reprocha ce sentiment ; & parlant au Cacique d'un air doux & sévère : « Renversez, dit-il, cette image ; un simple mortel n'est pas digne de votre vénération ». A ces mots, il alloit saisir la statue, pour la briser. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans & sa femme. « Ah ! lui dit-il, laissez-nous cette chère ombre de toi-même. Quand tu ne seras plus, elle rappellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs ».

Tout le Peuple s'assemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Casas. Il se

montre, & l'air retentit de ce cri d'allégresse, « Le voilà l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous, l'homme juste: nos cœurs & nos biens sont à lui ».

« O Dieu de la nature! s'écria Las-Casas, se pourroit-il que des cœurs si vrais, si doux, si simples, si sensibles, ne fussent pas innocens devant toi »!

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs flèches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le festin est préparé.

Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs lois, de leurs mœurs, & de leur police. La nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire; honorer leurs parens, obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en

commun leurs champs, & s'en diſtribuer les fruits : telle étoit leur ſociété.

Eh bien, dit Las-Caſas, c'eſt la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le ſervez ſans le connoître ; & c'eſt ſa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu ! il eſt notre ennemi, dit le Cacique ; il eſt le Dieu des Eſpagnols. — Le Dieu des Eſpagnols n'eſt point votre ennemi : il eſt le Dieu de la nature entière ; & nous ſommes tous ſes enfans. — Ah ! s'il eſt vrai, dit le Cacique, nous cherchons un Dieu qui nous aime ; celui de Las-Caſas doit être juſte & bon, & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le-nous connoître ». Alors, ſe livrant à ſon zèle, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le Cacique, ſe levant avec tranſport, s'écria : « Dieu de Las-Caſas, reçois nos vœux » ! Et tout ſon Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout divin : car la piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie. « Ecoute, lui dit-il ; ton Dieu ne ſe fait-il jamais voir aux hommes ?

— Ils l'ont vu, répondit Las-Casas; il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits? — Sous les traits d'un homme. Achève. N'es-tu pas toi-même ce Dieu qui vient nous consoler? — Moi! — Si tu l'es, cesse de nous cacher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous allons t'adorer ».

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte. « Hélas! dit le Cacique, nous adorions le tigre, comme le plus terrible de tous les animaux. Mais que ton Dieu n'en soit point jaloux. C'étoit le culte de la crainte, & non pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit Las-Casas, renverser cette horrible idole ». Et les Indiens, animés du zèle qu'il leur inspiroit, couroient au temple sur ses pas.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. « Qu'eſt-ce ? demanda-t-il — Paſſons, dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer des malheureux ». Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. « Quel eſt le ſang, demanda-t-il encore, qu'on a verſé ſur cet autel? — Celui des animaux, répondit le Cacique, & quelquefois.... — Achève. — Celui des Eſpagnols. — Des Eſpagnols! — Lorſqu'ils pénètrent juſqu'au centre de ces forêts, il faut bien les tuer, ou les prendre vivans. Et que faire de ces captifs, à moins que de les immoler? S'il s'en échappoit un ſeul, notre aſile ſeroit connu, & notre perte inévitable. Tu viens d'entendre la plainte d'un malheureux jeune homme qui nous fait compaſſion. Je ne puis me réſoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il

meure; car, s'il nous échappoit, il iroit nous trahir ».

Las-Casas demande à le voir; & après avoir fait briser l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. « O mon père, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement ».

Mais dès qu'il s'aperçut que le Solitaire étoit libre; qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient: « Ah! reprit-il, que vois-je? & quel est cet empire que vous exercez parmi eux? Êtes-vous un ange du ciel, descendu pour ma délivrance? Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur qu'elle abandonnoit ».

« Je suis Espagnol comme vous, lui dit le Solitaire; mais, n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma patrie, je suis libre & chéri parmi les Indiens. — Hélas! & moi,

lui dit Gonſalve (c'étoit le nom du jeune homme), qu'ai-je fait, que je n'aye dû faire, & dont j'aye pu me diſpenſer? Je ſuis le fils de Davila, du Gouverneur de l'iſthme: il m'avoit envoyé à la pourſuite des Sauvages. Mes compagnons & moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon; les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés ſous le nombre; les plus heureux des miens ont péri dans le combat, le reſte a été pris, & ſur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés. Moi ſeul ils m'épargnent encore: ſoit que ma jeuneſſe ait touché ces inhumains, & que mes larmes leur inſpirent quelque pitié; ſoit que leur cruauté m'ait voulu réſerver pour un nouveau ſacrifice; ils me laiſſent languir dans ce triſte abandon, & dans l'attente de la mort, plus cruelle que la mort même. Hélas! pardonnez à mon âge un excès de foibleſſe, dont je rougis en l'avouant. La vie m'eſt chère; il m'eſt affreux de la quitter à ſon aurore. Elle devoit avoir tant de charmes pour moi! Il m'eût été ſi doux de revoir ma patrie! Et quand je penſe que ces beaux jours, ces jours délicieux que j'y devois paſſer, ſont évanouis pour jamais,

je tombe dans le déſeſpoir. Si du moins j'étois mort au milieu des combats, & par les mains d'un ennemi digne d'honorer mon courage! Mais ici, mais ſur les autels d'un peuple ſtupide & féroce, me ſentir tout vivant déchirer les entrailles, & voir, aux pieds du tigre, allumer mon bûcher! Cette deſtinée eſt affreuſe. Ah! s'il ſe peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines; rendez-moi à mon père. Il n'a que moi, je ſuis ſon unique eſpérance; ces barbares l'en ont privé ».

« Mon ami, lui dit Las-Caſas, que vous êtes loin encore d'être changé par le malheur! Vous, fils de Davila, vous appelez barbares ces Peuples, dont lui-même il fait, depuis dix ans, le maſſacre le plus horrible! Hélas! combien de pères, privés par ſes fureurs de leur ſeule & douce eſpérance, ſe ſont vus égorgés eux-mêmes, en implorant à ſes genoux la grâce de leurs enfans! Il a verſé plus de flots de ſang que vous n'en avez de gouttes dans les veines; & le Peuple enfermé dans ces forêts profondes, n'eſt que le malheureux débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il pourſuit encore ce qui lui

en eſt échappé. Ils ſont perdus, s'il les découvre; & lui rendre ſon fils, vous l'avouerez vous-même, ce ſeroit riſquer qu'un ſecret, d'où leur ſalut dépend, ne lui fût révélé. — Ah! gardez-vous, lui dit Gonſalvè, de leur apprendre qui je ſuis. — Moi! dit Las-Caſas, les tromper! leur cacher le péril de votre délivrance! Non; ce ſeroit leur tendre un piége. Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes; on ſaura ce que je demande, ce qu'on riſque à me l'accorder. Ou mon ſilence, ou ma franchiſe; c'eſt à vous de choiſir. — Choiſir! De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette utile & grande leçon, que le droit de la force eſt un droit odieux; que ſi les Indiens l'exerçoient à leur tour, & ſe permettoient la vengeance, il n'eſt point de ſupplice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel Davila; que l'état naturel de l'homme eſt la foibleſſe; qu'à votre place, il n'en eſt point qui ne fût timide & tremblant; que l'orgueil, dans un être ſi voiſin du malheur, eſt le comble de la démence; & qu'expoſé lui-même chaque jour à devenir un objet de pitié, il eſt auſſi

insensé que méchant, lorsqu'il ose être impitoyable ».

Las-Casas, de retour auprès de Capana: « Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas soulagé, comme d'un joug triste & pénible, de ne plus adorer un être malfaisant, & de servir un Dieu clément & juste? — Il est vrai, lui dit le Cacique, que nos cœurs, flétris par la crainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme est fait pour aimer. La haîne, la vengeance, toutes les passions cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse & d'avilissement. Il se sent élever, il sent qu'il se rapproche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son ressentiment & triompher de sa colère, opposer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi; c'est un plaisir vraiment divin. — Je le conçois; dit le Cacique. — Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur & céleste. Fais venir ce jeune captif qui tremble & gémit dans tes chaînes, & dis-lui, en le délivrant: Fils du désolateur de l'isthme, fils du meurtrier de nos

pères, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila, je pardonne à ton âge & à ta foiblesse. Vis, apprends d'un sauvage à imiter ton Dieu. — Le fils de Davila! s'écria le Cacique; quoi! c'est lui que je tiens captif »! A ces mots, ses yeux irrités s'enflammèrent comme la foudre. « Oui, c'est le fils de Davila, reprit le Solitaire avec un air tranquille, c'est lui que tu peux déchirer, dévorer même si tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance sera-t-elle assouvie, tu seras triste, & tu diras: Le voilà égorgé; & son sang répandu ne rend la vie à aucun des miens: ma fureur est donc inutile: j'ai fait périr le foible, peut-être l'innocent; & je suis coupable sans fruit..... Sa vie est dans tes mains; choisis de renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance; & reprends le culte du tigre, si tu veux t'abreuver de sang ».

« J'adore le Dieu de Las-Casas, dit le Cacique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me commande de laisser impunis tous les maux qu'un barbare nous fait depuis dix ans? — Oui, la loi de mon Dieu te prescrit le pardon & l'amour de tes ennemis. — L'amour! — Ne sont-ils pas ses enfans comme toi? ne les

aime-t-il pas lui-même? Et peux-tu adorer le père, ſans aimer les enfans? Plains-les d'être coupables, & ſouhaite qu'ils ceſſent d'être méchans; mais ne ſois pas méchant comme eux, & mérite, par ta clémence, que ton Dieu en uſe envers toi ».

« Tu me confonds; mais tu me touches, dit le Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme à mon frère? J'y conſens. Qu'on l'amène ici. Je briſerai ſa chaîne, & je l'embraſſerai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre? S'il s'échappe, il divulguera le ſecret de notre aſile; & tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le Solitaire; & je ne veux, quant à préſent, qu'adoucir ſa captivité ».

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas. « Eh bien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-vous obtenu? — Qu'on vous laiſſe la vie. — Ah! mon père! Et la liberté, l'ai-je perdue pour jamais? — Je vous ai dit que le ſalut de ces malheureux Indiens tient au ſecret de leur aſile. — Je le ſais; mais répondez-leur qu'il ne ſera jamais trahi par moi. — Comment répondrois-je de vous?

dit le Solitaire. A votre âge on ne répond pas de soi-même. C'eſt à vous de gagner l'eſtime du Cacique, & d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne ſe fier à vous. — Et lui avez-vous dit qui je ſuis? demanda Gonſalve. — Oui, ſans doute. — Je ſuis perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui ».

« Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Caſas? — Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous ſoyons enfans de ce Dieu, comme toi? — Je le crois. — Nous ſommes donc frères? Pourquoi venir tremper tes mains dans notre ſang? — J'obéiſſois. — A qui? — Vous le ſavez aſſez. — Oui, je ſais que tu es né du plus méchant des hommes, & du plus cruel envers nous. Mais Las-Caſas me dit que ſon Dieu & le mien m'ordonne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, embraſſe ton ami ». Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. « Que fais-tu? lui dit le Sauvage; ne ſommes-nous pas frères? N'es-tu pas mon égal »? Il dit; & lui tendant la main, il le délivra de ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle, avoit le cœur

saisi de joie & d'attendrissement. « Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà de vrais Chrétiens » !

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disoit-il, instruit par le malheur, par vos leçons, par leur exemple; qu'ils daignent se fier à moi, & me mettre en état de détromper mon père, de le fléchir, de lui apprendre à les connoître, à les aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie; je leur devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un père. Il cédera aux larmes de son fils ».

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant

d'art & de noirceur, & Las-Caſas ne doutoit pas que Gonſalve ne fût ſincère; mais il le connoiſſoit trop foible, pour oſer compter ſur ſa foi. « Vous êtes ſans doute à préſent bien déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon Peuple; mais je prévois tout l'aſcendant d'un père; & je ne répondrai jamais qu'il ne vienne à bout de ſurprendre ou d'arracher votre ſecret. Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même au Cacique. C'eſt lui que le péril regarde, c'eſt à lui de ſe conſulter ».

« Je laiſſe, dit-il à Capana, ton captif dans l'affliction. Il ſoupire ardemment pour la liberté. Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer à ſon père; mais je ne dois pas te diſſimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut arriver que ſon père vous découvre; & alors vous auriez pour appui ce jeune homme, à qui ta clémence auroit fait un devoir ſacré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits ſur les tyrans les plus farouches. C'eſt le dernier endroit ſenſible par où leur ame s'endurcit. Après cela, décide-toi ſur le parti que tu dois prendre: j'ignore comme toi quel ſeroit le plus ſage, & tu ſais auſſi bien que moi quel ſeroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer ici nos auguſtes myſtères, d'y établir le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher des Paſteurs, & peut-être vous aſſurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſpère de vous revoir avant de deſcendre au tombeau ».

La déſolation du jeune Dàvila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jeter aux pieds du Cacique. « Ah! lui dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit tout? La nature m'a fait un cœur ſenſible comme à toi; mais eût-elle mis à la place le cœur du tigre que tu adorois, tes vertus l'auroient attendri. Tu m'as appelé ton ami, tu m'as embraſſé comme un frère; va, je ne l'oublierai jamais: je ne ſuis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie & du ſalut de tes amis, que ton aſile ſoit inconnu; il le ſera par mon ſilence. J'en atteſte mon Dieu, ce Dieu qui eſt devenu le tien ».

Oui, je te crois ſenſible & bon, dit le Cacique; mais tu es foible; & l'homme foible eſt toujours à la veille d'être méchant. Comment braverois-tu l'autorité d'un père? tu

n'as pas ſu braver la mort. — La mort m'a cauſé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en ſe levant avec fierté; mais ſi, pour éviter la mort, tu m'avois propoſé un crime, tu aurois vu lequel des deux m'auroit le plus épouvanté. Puiſque je n'ai pas ton eſtime, je ne te demande plus rien. Je renonce à la liberté; je te diſpenſe même de me laiſſer la vie ». A ces mots, il ſe retira.

Le Cacique, qui le ſuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de triſteſſe, ſentit lui-même, comme un poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, la dureté de ſon refus. Il fit appeler Las-Caſas. « Emmène avec toi ce jeune homme, lui dit-il: ſa douleur me pèſe & me fatigue; la préſence d'un malheureux eſt inſupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi? lui dit le Solitaire. — Oui, je ſais qu'un mot de ſa bouche nous perd, mon Peuple & moi, nous livre à nos tyrans; mais la pitié l'emporte ſur la crainte: je ne veux plus le voir ſouffrir ».

Si l'on a vu des enfans vertueux aux funérailles de leur père, d'un père tendre & bien aimé, c'eſt l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Caſas. Le Cacique & ſon

Peuple, le visage abattu, les yeux baissés & pleins de larmes, l'accompagnèrent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermoit sa joie. Le Cacique, ôtant son collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embrassa, & lui dit: « Sois toujours notre ami; & si jamais tu étois pressé par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes, regarde ce collier, souviens-toi de Las-Casas, & demande à ton cœur si tu dois nous trahir ».

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila: « Vous voyez, lui dit-il, si, comme on le prétend, ils sont indignes du nom d'hommes, & s'il est malaisé d'en faire des Chrétiens. L'homme n'est indocile que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, & qui lui font chérir ces deux présens du ciel, la vie & la société. Que ces vérités passent sa foible intelligence, pourvu

qu'elles touchent ſon cœur, il en ſera perſuadé; il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la nature à ſes yeux eſt un myſtère aſſurément; eh bien, voit-on qu'en jouiſſant de ſes bienfaits il lui reproche l'obſcurité de ſes moyens? Il en ſera de même de la Religion; plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera d'incrédules ».

« Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſimuler ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant pour l'homme? — *Elle n'a rien* que d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de conſolant pour l'innocence, lui répondit le Solitaire; & je n'en veux pas davantage pour la faire adorer par-tout. De bonnes lois gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les méchans; & l'on aime de bonnes lois, parce qu'il dépend de chacun d'en recueillir les fruits & d'être heureux par elles. On aimera de même une religion qui, comme ces lois ſalutaires, eſt favorable aux gens de bien, rigoureuſe aux méchans, & indulgente aux foibles. Mais en la profeſſant dans cette pureté, on ne peut opprimer perſonne; on ne s'abreuve point de ſang; on eſt obligé d'être humain, juſte, patient,

ſecourable, & ſur-tout déſintéreſſé ; de joindre l'exemple au précepte, d'inſtruire par ſes bonnes œuvres, & de prouver par ſes vertus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent ſe forcer à ces ménagemens ; le droit du glaive eſt plus commode ; & avec d'odieux prétextes, dont les paſſions s'autoriſent, on ſe permet la violence, la rapine, & le brigandage juſqu'aux excès les plus crians »..... Le Solitaire, à ces mots, s'aperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. Pardonne, lui dit-il, jeune homme. Je t'afflige. C'eſt le ciel qui te l'a donné, ce père rigoureux. Tout injuſte qu'il eſt, ne ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite pas ».

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent ; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent tendrement. « Adieu. Tu vas revoir ton père, dit le Solitaire au jeune homme ; ſouviens-toi du Cacique, daigne penſer à moi. Je n'entendrai point tes paroles ; mais Dieu ſera préſent ; & ton cœur lui a juré d'être fidèle aux Indiens ».

Gonſalve retourne à Panama ; & Las-Caſas

deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pèdre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les tranſports de la joie. « Le ciel, lui dit-il, ô mon fils, le ciel te rend aux vœux d'un père. Mais tous ces braves Caſtillans qui t'accompagnoient, que ſont-ils devenus ? — Ils ſont morts, répondit Gonſalve. Les Indiens pourſuivis nous ont enfin réſiſté; & nous avons ſuccombé ſous le nombre. Ils me tenoient captif; ils ont ſu qui j'étois; & leur Chef m'a laiſſé la vie, & m'a rendu la liberté. O mon père! ſi vous m'aimez, qu'un procédé ſi généreux vous touche & vous déſarme »... Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent

encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait qui ſeul auroit dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont fait pour toi les Sauvages. Dis-moi où tu les as laiſſés, & où s'eſt paſſé le combat ».

« Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes traces dans ces déſerts, lui répondit Gonſalve, & je me ſuis laiſſé conduire, ſans ſavoir moi-même où j'allois, d'où je venois .... ».

« J'entends, reprit le père en obſervant ſon trouble: ils t'ont fait promettre ſans doute de ne pas m'indiquer leur marche & leur retraite; & tu te crois lié par tes ſermens »?

« Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le jeune homme: & je leur dois aſſez pour ne pas les trahir ».

Des nœuds plus ſacrés vous engagent à votre Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à moi-même, inſiſta le tyran. Vous avez vu tomber ſous les coups des Sauvages la moitié des miens; voulez-vous qu'ils en exterminent le reſte? En vous laiſſant la vie, ont-ils briſé leurs arcs? ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les perfides? Obéiſſez à votre père,

& demain ſoyez prêt à nous ſervir de guide; car je veux marcher ſur leurs pas ».

Gonſalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper ſon père, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce miniſtère odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un air pénétré, vous ferez mourir votre père. Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ſes larmes paternelles; & vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. — Ah! répondit le jeune homme, qu'il me demande ma vie, & non pas une trahiſon. — Si c'étoit une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit le perfide, qui vous preſſerois d'obéir? Le ſort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre père, vous les perdez; & c'eſt ſur eux que ſa colère tombera. Il eſt mortellement bleſſé de votre réſiſtance. Mon fils

me mépriſe & me hait, dit-il : plus attaché à ce Peuple barbare qu'à ſon Prince, qu'à moi, & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne connoît plus qu'un devoir, celui de la rebellion; il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſſance, & il me croit moins généreux qu'un miſérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. Touché de leur humanité, & plus ſenſible encore à votre confiance, je ſais que votre père ſe fût laiſſé fléchir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime & l'amour de ſon fils, peut-il leur pardonner jamais » ?

« Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon cœur, reprit Gonſalve : mon reſpect, mon amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent & de juſte, il eſt bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi ? & pourquoi s'obſtiner à me rendre ingrat & perfide ? S'il veut pourſuivre encore ce peuple malheureux, ce n'eſt pas à moi d'éclairer ſes recherches impitoyables; & s'il conſent à l'épargner, il n'a pas beſoin de ſavoir en quels lieux il reſpire en paix. Pour prix du ſalut de ſon fils, les Sauvages ne lui demandent que de vivre

éloignés de lui, & inconnus, s'il eſt poſſible. L'oubli ſera pour eux le plus grand de tous les bienfaits ».

« Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand, que répandus dans les forêts, on ne peut les inſtruire; qu'ils vivent ſans culte & ſans lois? — Ils ſont Chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur ſimplicité, un Dieu qu'ils ſervent mieux que nous. — Ils ſont Chrétiens! Ah! s'il eſt vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe envers eux d'indulgence & de ménagement? Repoſez-vous ſur moi du ſoin du ſalut de nos frères. Je les protégerai, je les porterai dans mon ſein. — Eh bien, protégez-les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne demandent rien de plus ».

« Ah! Gonſalve, vous voulez donc être chargé d'un parricide! Ils ſortiront de leurs forêts, ils nous dreſſeront des embûches; votre père, que ſa valeur expoſe, y tombera: ce ſera vous qui l'aurez livré en leurs mains. La flèche empoiſonnée qui percera ſon cœur, ce ſera vous qui l'aurez lancée ».

A ces mots, Gonſalve frémit. Mais, ſe rappelant Las-Caſas: « M'auroit-il conſeillé

un crime? dit-il en lui-même. Ah! je ſens que la nature eſt d'accord avec lui. Ceſſez de me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon cœur s'élève contre vos reproches, & me parle plus haut que vous ».

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de ſon odieuſe entremiſe, dit à Davila que ſon fils étoit tombé dans l'endurciſſement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obſtination étoit au-deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon père, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

« Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce père inflexible, après une nouvelle épreuve, va-t-en; fuis loin de moi. Je ne veux plus ſouffrir tes outrages, ni ta préſence. Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils obéiſſant, reſpectueux, fidèle, ont fait un rebelle obſtiné ».

« Ah! mon père, dit le jeune homme en tombant à ſes pieds, tout baigné de ſes larmes, eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat, perfide, & parjure, m'attire un ſi dur traitement? Qu'exigez-vous de moi? Quelle haîne obſtinée portez-vous à ces malheureux? Ah! ſi vous

aviez vu leur Roi briſer ma chaîne, m'embraſſer, m'appeler ſon ami, ſon frère, me demander avec douceur quel mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on oublie qu'ils ſont des hommes comme nous; vous-même, oui, vous-même, mon père, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'eſt affreux de vous déplaire; mais il me ſeroit, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduiſez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un fils que votre haîne accable, & qui, même en vous irritant, ſe croit digne de votre amour. — Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus de père. Délivre-moi d'un traître que je ne puis ſouffrir ».

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon père, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. « Les forêts, les cavernes qui recèlent ſans doute les lâches qu'il m'a préférés », répondit le père inflexible.

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit; mais il ſe diſoit à lui-même: « Je déſobéis à mon père, je l'afflige & l'irrite au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, &

je ne ſens dans ma douleur aucune atteinte de remords; au lieu qu'en lui obéiſſant & en pourſuivant les Sauvages, mon cœur en étoit dévoré. Il eſt donc des devoirs plus ſaints que la ſoumiſſion aux volontés d'un père! Notre première qualité, ſans doute, eſt celle d'homme; notre premier devoir eſt d'être humain ».

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piége qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui: il leur avoua ſon malheur, ſans en diſſimuler la cauſe. Eh bien, lui dirent-ils, pourquoi, ſi tu ne veux que vivre en paix & ſans reproche, ne pas retourner au vallon? Une cabane, une douce compagne, notre amitié, ton innocence ſeront tes biens. Suis-nous: le Cacique aura ſoin de te faire oublier l'injuſtice d'un mauvais père ». Il ſuivit ce conſeil funeſte. Mais lorſqu'il eut percé l'obſcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, ſon cœur ſoulagé commençoit à ſentir renaître la joie, quels furent ſon étonnement & ſa douleur, de ſe

voir tout à coup entouré d'Eſpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi ſon père, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauvèrent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de sûreté pour le Cacique & pour ſon Peuple; leur aſile étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, ramené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoin de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Iſle Eſpagnole. Il fit demander à ſon père qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le père y conſentit, ſoit pour ſe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuſeroit ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ſes regrets. Ah! dit Gonſalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon père. Il m'a ſurpris; il m'a rendu parjure & traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le reverrai plus ».

Il arrive à l'Iſle Eſpagnole; il demande où eſt Las-Caſas, il va ſe jeter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime,

avec tous les regrets d'un cœur coupable & consterné.

« Mon ami, lui dit Las-Casas après l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence; mais votre cœur est innocent. Ce doit être un supplice affreux pour un fils honnête & sensible, de voir les maux que fait son père; vous n'en serez plus le témoin. Désormais rendu à vous-même, c'est en Espagne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie, &, si elle a besoin de votre sang, le verser pour elle sans crime contre de justes ennemis. Sollicitez votre départ; & attendez ici que le Roi y consente ».

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux Solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile; & déjà loin du rivage de l'iſthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, ſa courſe étoit pénible & lente; la diſette le menaçoit; & il fallut bientôt riſquer l'abord de ces côtes ſauvages (*a*); mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village eſt attaqué, ſes voiſins accourent en foule, & ſe préſentent au combat. Le feu des armes les diſperſe; mais leur courage les raſſemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; & tous les jours ces malheureux, dans l'eſpérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Eſpagnols s'émouſſe, leurs bras ſe laſſent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par ſa valeur & ſa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit

(*a*) On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur, & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils couverts de sang & de poussière, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « C'en est fait, mon père, c'en est fait; nous sommes perdus. — Eh quoi! dit le vieillard en soulevant sa tête, sont-ils en si grand nombre, ou sont-ils immortels? Est-ce la race de ces géans (*a*) qui, du temps de nos pères, étoient descendus sur ces bords? — Non, lui répond l'un de ses fils; ils sont en petit nombre, & semblables à nous, à la réserve d'un poil épais qui leur couvre à demi la face : mais sans doute ce sont des Dieux; car les éclairs les environnent, le tonnerre part de leurs mains : nos amis écrasés nous ont couverts de leur sang; en voilà les marques fumantes ».

« Je veux demain les voir de près : portez-moi, dit le vieux Cacique, sur cette roche escarpée, d'où j'observerai le combat ».

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblèrent dans la plaine. Les Castillans les

(*a*) Voyez Garcil., liv. 9, chap. 9.

attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; ſous lui commandoit Aléon, plus ſuperbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Eſpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baiſſés, ſon viſage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le ſignal des Indiens; & à l'inſtant une nuée de flèches obſcurcit l'air ſur la tête des Caſtillans. Mais de ces flèches égarées, preſque aucune, en tombant, ne porta ſon atteinte. Pizarre ſe laiſſe approcher, & fait ſur eux un feu terrible, dont tous les coups ſont meurtriers: ceux du canon font des vides affreux dans la maſſe profonde des bataillons ſauvages. Trois fois elle en eſt ébranlée, mais la préſence du vieux Cacique ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les aîles, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon eſcadron rapide; & ces flots épais d'Indiens ſont entr'ouverts & diſſipés. Leur fuite ne préſente plus que le pitoyable ſpectacle d'un maſſacre

d'hommes épars, qui, désarmés & supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit: « Enfans du tigre & du lion, il faut avouer que ces brigands nous surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux. Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces nouveautés. L'avantage du lieu & du nombre est à vous; profitez-en. Qui vous presse d'aller vous jeter en foule au-devant de vos ennemis? Pourquoi leur disputer la plaine? Est-elle couverte de moissons? Ne voyez-vous pas la famine, avec ses dents aiguës & ses ongles tranchans, qui se traîne vers eux? Elle va les saisir, sucer tout le sang

de leurs veines, & les laiſſer étendus ſur le ſable, exténués & défaillans. Tenez-vous en défenſe, mais dans l'étroit vallon qui ſerpente entre ces collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous verrons quel uſage ils feront de ces foudres & de ces animaux qui combattent pour eux.

Le ſage conſeil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Eſpagnols, épouvantés du ſilence & de la ſolitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouvèrent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle & en petit nombre. « Vous êtes aſſurés, dit-il, d'échapper à vos ennemis; & les fatiguer, c'eſt les vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les angles de ces collines, vous les attendrez au détour. Là, je vous demande, non pas de tenir ferme devant eux, mais de lancer de près votre première flèche, & de fuir juſqu'au poſte qui vous ſuccédera; & qui les attend au détour. Je me

tiendrai au dernier défilé; & vous vous rallierez à moi ». Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de flèches; & l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit; & on rencontre une nouvelle troupe qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa crinière épaisse & flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans la plaie, il agite ses crins sanglans; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, est renversé sur la poussière. Mais, d'un

cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: « Laiſſez-moi. Sans me ſauver, vous vous perdriez vous-mêmes. Laiſſez-moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la peine de priver vos enfans de leurs pères, & vos femmes de leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai voulu.

« Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus

toujours le plus ſage des hommes». A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſsèrent en pleurant, & ſe ſauvèrent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employèrent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. «Les inſenſés, diſoit-il avec un ſourire amer & dédaigneux, ils penſent rendre la mort effrayante pour la vieilleſſe! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de vieillir»! Les Caſtillans, outrés de ſes inſultes, l'attachèrent à un poteau, & allumèrent à l'entour un feu lent, pour le conſumer.

Le vieillard, dès qu'il ſent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible: ſon viſage, où ſe peint la fierté d'une ame libre, devient auguſte & radieux; & il commence ſon chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur ſe ſaiſit de moi; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout ſouffroit, que tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, moi ſeul, ne pas ſouffrir; j'aurois voulu ne pas mourir; & comme un enfant que j'étois je me livrois à l'impatience. Je devins homme; & la douleur me dit: Luttons enſemble. Si tu es le plus fort, je céderai; mais ſi tu te laiſſes abattre, je te déchirerai, je planerai ſur toi, & je battrai des aîles, comme le vautour ſur ſa proie. S'il eſt ainſi, dis-je à mon tour, il faut lutter enſemble; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a ſoixante ans que ce combat dure, & je ſuis debout, & je n'ai pas verſé une larme. J'ai vu mes amis tomber ſous vos coups, & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écraſé à mes yeux, & mes yeux paternels ne ſe ſont point mouillés. Que me veut encore la douleur? Ne ſait-elle pas qui je ſuis?

La voilà qui, pour m'ébranler, raſſemble enfin toutes ſes forces; & moi, je l'inſulte, & je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre? La cendre des morts eſt impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez; vous ſerez ſa proie à votre tour. Vous venez pour nous dépouiller; vous vous arracherez nos miſérables dépouilles. Vos mains, trempées dans le ſang indien, ſe laveront dans votre ſang; & vos oſſemens & les nôtres, confuſément épars dans nos champs déſolés, feront la paix, repoſeront enſemble, & mêleront leur pouſſière, comme des oſſemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous abandonne; dévorez ce que la vieilleſſe n'en a pas conſumé. Voyez-vous ces oiſeaux voraces qui planent ſur nos têtes? Vous leur dérobez un repas; mais vous leur engraiſſez une autre proie. Ils vous laiſſent encore aujourd'hui vous repaître; mais demain ce ſera leur tour ».

Ainſi chantoit le vieillard; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ſes in-

ſultes. Un Eſpagnol (c'étoit Moralès) ne put ſoutenir plus long-temps les invectives du Sauvage. Il ſaiſit l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une flèche. L'Indien, qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille: « Ah! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occaſion d'apprendre à ſouffrir »! Il expira; & les Eſpagnols conſternés paſsèrent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallièrent à lui. Mais on s'aperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ſes compagnons découragés, marquoit encore de la conſtance, & cachoit, ſous un front ſerein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais ſe voyant réduits au choix de périr par la faim,

ou par les flèches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix: c'est la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asile seroit mal assuré. « Etrangers, leur dit le Cacique, la nature, qui nous a faits doux & paisibles, nous a donné des voisins féroces. Dites-nous si partout de même les bons sont en proie aux méchans. — Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force avec la bonté. — Retournez donc chez vous, lui dit tristement le Cacique; car les bons, parmi nous, sont foibles & timides, & les méchans, forts & hardis ». Pizarre l'en crut aisément, & il se retira dans une île voisine (a), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

(a) L'Isle *del Gallo*.

Mais tout avoit changé sur l'isthme. Davila n'avoit pu survivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par son fils. Il étoit mort dans les angoisses du remords & du désespoir. Son successeur (*a*) s'étoit laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui même il ne s'obstinoit dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne sais, dit-il à Tafur qui lui déclaroit l'ordre dont il étoit chargé, quel est le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler mes compagnons; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles Castillans s'attendoient, comme moi, à des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur constance. Si l'entreprise n'eût demandé que des cœurs lâches & timides, on l'auroit achevée avant nous, & sans nous.

(*a*) Pèdre de Los-rios.

C'eſt parce qu'elle eſt pénible, qu'elle nous eſt réſervée: les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons ſurmontés. On a donc fait injure à mes amis, lorſqu'on a dit au Vice-Roi de l'iſthme qu'ils vouloient ſe déshonorer. Pour moi, je n'en retiens aucun. De braves gens, tels que je les crois tous, ne demanderont qu'à me ſuivre; & les hommes ſans cœur, s'il y en a parmi nous, ne méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne au milieu de mon vaiſſeau. Vous ſerez à la proue; je ſerai à la poupe avec tous mes compagnons. Ceux qui voudront ſe ſéparer de moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la honte ».

Tafur accepta ce défi; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné: « Caſtillans, voyez qui nous abandonnons! Je ne puis m'y réſoudre; & j'aime mieux mourir avec cet homme-là, que de vivre avec des perfides. Adieu ». A ces mots, il repaſſe du

côté de Pizarre, & jure, en l'embraſſant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imitèrent; ce fut le petit nombre: mais leur malheureux chef n'en fut que plus ſenſible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déſerteurs ni plainte, ni reproche; mais lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fidèles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit; il les embraſſe; & la reconnoiſſance lui fait verſer des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire briſé s'entr'ouvre & va périr; laiſſe-moi l'un des tiens ». Tafur lui refuſa durement ſa prière. « Je puis vous ramener, dit-il; mais je ne puis rien de plus. — Ainſi, lui dit Pizarre, on met de braves gens dans la néceſſité du choix, entre leur déshonneur & leur perte inévitable! Va, notre choix n'eſt pas douteux. Laiſſe-nous ſeulement des munitions & des armes. Celui qui t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés ».

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut près de tomber dans le plus affreux déſeſpoir. Il ſe vit preſque

ſeul, ſur des mers inconnues & dans un nouvel univers, abandonné de ſa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples ſauvages, dont il falloit attendre ou la vie ou la mort. Son ame eut beſoin de toutes ſes forces pour ſoutenir la peſanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne ſilence; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappela tout le ſien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils ſuivoient des yeux les voiles de Tafur; & s'enfonçant avec eux dans l'île: « Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette foule d'hommes timides qui nous auroient mal ſecondés; la fortune me laiſſe ceux que j'aurois choiſis. Nous ſommes peu, mais tous déterminés, mais tous unis par l'amitié, la confiance, & le malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée; car dès ce moment elle vole aux bords d'où nous ſommes partis: les déſerteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hommes qui, ſeuls, délaiſſés ſur des bords

bords inconnus, chez des peuples féroces, persistent dans la résolution & l'espérance de les dompter, sont déjà bien sûrs de leur gloire. Qui nous a rassemblés? La noble ambition de rendre nos noms immortels? Ils le sont: l'événement même est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, il sera vrai du moins que nous aurons donné au monde un exemple encore inoui d'audace & d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir produit des lâches; mais félicitons-nous de l'éclat que leur honte va donner à notre valeur. Après tout, que hasardons-nous? La vie? Et cent fois, à vil prix, nous en avons été prodigues. Mais, avant de la perdre, il est pour nous encore des moyens de la signaler. Commençons par nous procurer un asile moins exposé aux surprises des Indiens. Ici nous manquerions de tout. L'île de la Gorgone est déserte & fertile; la vue en est terrible, & l'abord dangereux; l'Indien n'ose y pénétrer; hâtons-nous d'y passer; c'est-là le digne asile de treize hommes abandonnés & séparés de l'univers.

L'île de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où

les tonnerres grondent, où tombent presque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrières, parmi les foudres & les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrens; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlemens des loups & au glapiſſement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vaſtes replis embraſſent la tige des arbres; une multitude d'inſectes, qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie: telle eſt l'île de la Gorgone, & tel fut l'aſile où Pizarre vint ſe réfugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir ſéjour, & Pizarre en frémit lui-même; mais ils n'avoient point à choiſir. Son vaiſſeau n'eût pas réſiſté à une courſe plus longue. En abordant, il déguiſa donc, ſous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit ſaiſi.

Son premier soin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; & le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peuplés d'oiseaux; la mer y abonde en poissons; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que la nature nous présente, il en est d'assez savoureux pour tenir lieu de pain. L'air est humide dans les vallons; il l'est moins sur cette éminence; & des feux sans cesse allumés vont le purifier encore. Sous des toits épais de feuillages, nous serons garantis de la pluie & des vents. Quant à ces noirs orages, nous les contemplerons comme un spectacle magnifique; car les horreurs de la nature en augmentent la majesté. C'est ici qu'elle est imposante. Ce désordre a je ne sais quoi de merveilleux qui agrandit l'ame, & l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis, nous

ſortirons d'ici avec un ſentiment plus ſublime & plus fort de la nature & de nous-mêmes. Il manquoit à notre courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ces fiers élémens. Du reſte, n'imaginez pas que leur guerre ſoit ſans relâche : nous aurons des jours plus ſereins ; & pendant le ſilence des vents & des tempêtes, le ſoin de notre ſubſiſtance ſera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéreſſant ».

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes piéges, & vont au devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés

de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulèrent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance. « Donnons à nos amis le temps de pourvoir à tout, diſoit-il. Je crains moins leur lenteur que leur impatience. Le vaiſſeau que j'attends ſeroit trop tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hommes levés à la hâte & ſans choix. S'il eſt chargé de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende ».

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inſpiroit. La rigueur du climat de l'île, ſon influence inévitable ſur la ſanté de ſes amis, la ruine de ſon vaiſſeau, que la vague battoit ſans ceſſe, & qu'elle achevoit de briſer, l'incertitude & la foibleſſe du ſecours qu'il pouvoit attendre, ſon état préſent, l'avenir, pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans ſon ame un noir tourbillon de

penſées, où quelques lueurs d'eſpérance ſe laiſſoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, ſe laſſoient de ſouffrir. L'air humide qu'ils reſpiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépoſoit dans leur ſein le germe d'une langueur contagieuſe; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. « Nous ne te demandons, diſoient-ils à Pizarre, qu'un climat plus doux & plus ſain. Fais-nous reſpirer; ſauve-nous de cette maligne influence; allons chercher des hommes qu'on puiſſe fléchir ou combattre; oppoſe-nous des ennemis ſur qui du moins, en expirant, nous puiſſions venger notre mort ».

Pizarre cède à leurs inſtances; & des débris de leur navire, il leur fait conſtruire une barque, pour regagner le continent. Mais lorſqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, apercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie, & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence: on craint de ſe tromper; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger; on obſerve

s encore; & peu à peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumière naiſſante pénètre l'ombre & la diſſipe au crépuſcule du matin. Toute incertitude enfin ceſſe: on diſtingue la voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répété que des plaintes & des gémiſſemens, retentit de cris d'allégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les Matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Eizarre; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en eſt outré de douleur. « Eh quoi! dit-il, on nous envie juſques au triſte honneur de mourir ſur ces bords »! Et puis, rappelant ſon courage: « Nous y reviendrons, reprit-il; & je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même le rivage où nous deſcendrons ». Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laiſſer un monument de ſa gloire. Il écrivit ſur un rocher, au bas duquel les flots ſe briſent: *Ici treize hommes* (& ils étoient nommés), *abandonnés de la nature entière, ont éprouvé qu'il n'eſt point de maux que le courage ne ſurmonte. Que celui qui veut*

tout oſer, apprenez donc à tout

Alors, montant ſur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent juſqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux annonce un Peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche ſon amitié; & bientôt il le voit s'aſſembler en foule ſur le port. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*a*) chargés de préſens : ce ſont des grains, des fruits, & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, à la magnificence de ce Peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement

(*a*) Ces radeaux s'appeloient des *balzes*.

à deux des siens, à Candie & à Molina. A peine sont-ils descendus, qu'une foule empressée & caressante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans sa ville, les introduit dans son palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ses Indiens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses qu'ils auroient dû ensevelir.

« Quoi de plus touchant, disoit Molina, que l'innocence de ce Peuple? — Il est vrai qu'il est simple, & facile à civiliser, disoit Candie »; & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous? lui demande Alonzo. — J'examine, répond Candie, par où l'on peut les attaquer. — Les attaquer? Quoi! dans le moment même qu'ils vous comblent de biens,

qu'ils ſe livrent à vous ſans crainte [illegible]
foi de l'hoſpitalité, vous méditez le noir projet de les ſurprendre dans leurs murs! Êtes-vous aſſez lâche?.... — Et vous, reprit Candie, êtes-vous aſſez inſenſé pour croire qu'on paſſe les mers & qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, ſur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages? On feroit de belles conquêtes avec vos timides vertus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais eſt-ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces murs? — C'eſt lui-même. — J'en doute encore. — Vous m'inſultez. — Je l'eſtime trop pour vous croire ». Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le deſſin qu'il avoit tracé.

Tout à coup, ſe lançant l'un à l'autre un regard de colère, ils écartent la foule; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, perſuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudiſſoient d'abord, avec les regards de la joie & les ſignes naïfs de l'admiration, à l'adreſſe dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorſqu'ils virent le ſang couler, ils jetèrent des cris perçans de douleur & d'ef-

leur roi, se précipitant lui même entre les deux épées, s'écrie: « Arrête! arrête! C'est mon hôte, c'est mon ami, c'est le sang de ton frère que tu fais couler ». On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mène sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelque égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'apercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappela les conseils du vertueux Barthelemi; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtrière qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage; & dès lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. « Dans quel-

ques mois peut-être, disoit-il en lui-même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs couverts de moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, seront tous ravagés; les mains qui les cultivent seront chargées de chaînes; & de ces Indiens si doux & si paisibles, des milliers seront égorgés, & le reste, réduit au plus dur esclavage, périra misérablement dans les travaux des mines d'or. Peuple innocent & malheureux! non, je ne puis t'abandonner; je me sens attaché à toi, comme par un charme invincible. Je ne trahis point ma patrie en me déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonorent, & en cherchant moi-même à lui gagner ses cœurs ». Telle fut sa résolution; & il écrivit à Pizarre. « J'aime les Indiens; je reste parmi eux, parce qu'ils sont bons & justes. Adieu. Vous trouverez en moi un médiateur, un ami, si vous respectez avec eux les droits de la nature; un ennemi, si, par la force, le brigandage, & la rapine, vous violez ces droits sacrés ».

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de leurs caresses. « Racontez à Pizarre

[illegible]s avez vu, dit-il à ceux qui venoient le chercher; & que mon exemple lui apprenne que le plus sûr moyen de captiver ces Peuples, c'eſt d'être juſte & bienfaiſant ».

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laiſſer ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement ſimple & doux, il jouiſſoit du calme des paſſions; il reſpiroit l'air pur de l'innocence; il prenoit plaiſir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuſe révolution qui s'étoit faite dans ſes mœurs, lorſque, par la raiſon, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de ſuivre leur culte & leurs lois. Alonzo, à ſon tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos uſages, des progrès de nos connoiſſances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſéparer de ſes amis, & à demeurer ſur ces bords. « Ceux avec qui je ſuis venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit: Allons faire du bien aux habitans du Nou-

veau-Monde ; aussi-tôt je les ai [illegible] vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire du mal, & je les ai abandonnés ». Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre ; & il disoit tout bas : « Il en est digne, il en est plus digne que moi ». L'heure du sommeil approchoit ; le Cacique prit congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. « Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il en lui présentant son diadème & ses armes, éveille-toi ; reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé, je te la dois. J'ai ton courage & ta bonté, mais je n'ai pas tes lumières. Prends ma place, règne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca l'approuvera lui-même ». Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit, ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé.

Il rendit grâces au Cacique, & lui dit : « Tu es juſte & bon : tu dois être aimé de ton Peuple. Laiſſons-lui ſon Roi. D'autres ſoins doivent occuper ton ami ».

Bientôt après, il vit venir les plus heureuſes mères, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui préſentoient à l'envi. « Daigne agréer, lui diſoient-elles, cette jeune & douce compagne. Elle excelle à filer la laine, elle en fait les plus beaux tiſſus ; elle eſt ſenſible, elle t'aimera. Tous les matins, à ſon réveil, elle ſoupire après un époux ; & du moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que ſon cœur déſire. Tous mes enfans ont été beaux ; les ſiens le ſeront encore plus : car tu ſeras leur père ; & jamais nos campagnes n'ont rien vu de ſi beau que toi ».

Molina ſe fût livré ſans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence, & de l'amour. Mais ſe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ſes deſſeins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil ſe partageoient un vaſte Empire ; & dès-lors il avoit formé la réſolution

de ſe rendre à leur Cour. « L'Inca, Roi de Cuſco, lui diſoit le Cacique, eſt ſuperbe, inflexible; il ſe fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, ſe fait adorer de ſes Peuples. Je ſuis du nombre des Caciques que ſon père a mis ſous ſes lois ». Alonzo, pour ſe rendre à la Cour de Quito, demanda deux fidèles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. « Quoi! ſi-tôt, tu veux nous quitter! lui diſoit-il. Et dans quel lieu ſeras-tu plus aimé, plus révéré que parmi nous? — Je vais pourvoir à ton ſalut, lui répondit Alonzo, & engager l'Inca à prendre avec moi ta défenſe; car vos ennemis vont dans peu revenir ſur ces bords. Mais ne t'alarme point. Je viendrai moi-même, à la tête des Indiens, te ſecourir ». Ce zèle attendrit le Cacique; & les larmes de l'amitié accompagnèrent ſes adieux. Lui-même il choiſit les deux guides que ſon ami lui demandoit; & avec eux Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.

CHAPITRE XX.

Après une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient passer un torrent, qui se jette dans l'Emeraude; lorsqu'Alonzo vit ses deux guides, interdits & troublés, se parler l'un à l'autre avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demanda la cause. « Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel? Il va grossir, & former un affreux orage». En effet peu d'instans après, ce point nébuleux s'étendit; & le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les Sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, & attache au bord opposé un long tissu de liane (*a*), auquel Alonzo, suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement; l'autre Indien le suit; & dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les

(*a*) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espèce d'osier.

vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse & qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissans voyoient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans sa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le

eaux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, & le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux: il gravissoit dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie: car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde & ténébreuse horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes,

le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, eſt celui d'une multitude de ſerpens (*a*), dont la caverne eſt le refuge. La voûte en eſt revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il ſait que le venin de ces ſerpens eſt le plus ſubtil des poiſons; qu'il allume ſoudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & conſume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en eſt atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus ſur ſa tête, ou roulés ſur eux-mêmes, & prêts à s'élancer ſur lui. Son courage épuiſé ſuccombe; ſon ſang ſe glace de frayeur; à peine il oſe reſpirer. S'il veut ſe traîner hors de l'antre, ſous ſes mains, ſous ſes pas, il tremble de preſſer un de ces dangereux reptiles. Tranſi, friſſonnant, immobile, environné de mille morts, il paſſe la plus longue nuit dans une pénible agonie, déſirant, frémiſſant de revoir la lumière, ſe reprochant la crainte qui le tient enchaîné,

(*a*) Les ſerpens à ſonnettes.

& faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe, & les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril, l'en préserva: car les serpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être mal-faisans.

Un jour serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit par-tout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient

leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui sourire en signe de faveur & d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie, les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix, à grands cris, les appelle;

ſes yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; & les échos ſeuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, mes guides! mes amis! c'en eſt donc fait? ils ont péri ſans doute. Et moi, que vais-je devenir »? Le jeune homme, à ces mots, ſe croyant pourſuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il ſentoit le beſoin, par l'épuiſement de ſes forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ſes alimens (*a*).

Auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; ſon courage étoit épuiſé. Enfin il découvre un ſentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'eſpérance & la joie ſe raniment en lui; l'obſcurité de cette route, où des rochers, ſuſpendus ſur ſa tête, laiſſent à peine un étroit paſſage à la lumière, ne lui inſpire aucune horreur. L'inſtinct, qui ſembloit l'attirer vers

(*a*) L'oca eſt une racine ſavoureuſe; les mangles & les bananes ſont des fruits.

un lieu où il eſpéroit de trouver ſes ſemblables, précipitoit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des ſauvages l'environnent avec des cris & des tranſports qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des Peuples de Tumbès: leur ſourire même eſt cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre.. « Indiens, leur dit-il, je ſuis un Etranger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit ». Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens; les cris d'allégreſſe redoublent; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché; & on le laiſſe au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages.

d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triſte préſage de ſon ſort! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chanſons des femmes, qui ſe réjouiſſoient & qui danſoient autour de lui, ne lui déguiſoient pas ce qui alloit ſe paſſer. « Enfans, diſoient-elles, chantez: vos pères ſont tombés ſur une bonne proie. Chantez; vous ſerez du feſtin ».

Tandis qu'elles s'applaudiſſoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort ſur elle-même; il raſſembla le peu de forces que lui laiſſoit la peur dont il étoit ſaiſi, & s'adreſſant à ces femmes ſauvages: « Lorſque vos enfans, leur dit-il, ſont ſuſpendus à vos mamelles, & que leur père les careſſe & vous ſourit avec amour; combien ne ſeroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos bras, déchirer le fils & le père, comme vous m'allez déchirer? La nature vous a donné des ennemis dans les bêtes ſauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, & vous abreuver de leur ſang. Mais moi, je ſuis un homme in-

nocent & paiſible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme ſemblable à vous m'a porté dans ſes flancs, & m'a nourri de ſon lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner ſon malheureux fils. Réſiſteriez-vous à ſes pleurs, & laiſſeriez-vous égorger un fils dans les bras de ſa mère? La vie eſt pour moi peu de choſe; mais ce qui me touche bien plus, c'eſt le péril qui vous menace, & le ſoin de votre défenſe contre une puiſſance terrible qui va venir vous attaquer. Je le ſavois; j'allois, pour vous, implorer à Quito le ſecours des Incas. Pour vous, je me ſuis expoſé, dans ce pénible & long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes Indiennes, croyez que je ſuis votre ami, celui de vos enfans, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le ſang de votre frère?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degré leur cœur farouche étoit ému & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout puiſſans, lorſqu'ils ſe trouvent réunis:

c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée; les roſes de ſes lèvres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat, ſes beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languiſſans; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ſes longs cheveux, flottantes ſur l'ivoire de ſes bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante; & ſa taille, dont l'élégance, la nobleſſe, la majeſté formoient un accord raviſſant, ne laiſſoit rien imaginer au-deſſus d'un ſi beau modèle. Dans la Cour d'Eſpagne, au milieu de la plus brillante jeuneſſe, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de ſa beauté? Ces femmes y furent ſenſibles. La ſurpriſe fit place à l'attendriſſement, l'attendriſſement à l'ivreſſe. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de ſon ſang, elles les prennent dans leurs bras, les élèvent à ſa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur ſourit avec tendreſſe, & qu'il leur donne des baiſers.

Dans ce moment, les Indiens ſe raſſemblent

en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils ſavent aiguiſer, ils ſe jetoient ſur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruiſſeler le ſang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans, & tendant les mains aux Sauvages: « Arrêtez! épargnez ce malheureux jeune homme. C'eſt votre ami, c'eſt votre frère. Il vous aime; il veut vous défendre d'un ennemi cruel qui vient vous attaquer. Il alloit implorer pour vous le ſecours du Roi des montagnes. Laiſſez-le vivre; il ne vit que pour nous ». Ces cris, cet étrange langage étonnèrent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. « Non, tigres, non, s'écrièrent-elles, vous ne boirez pas ſon ſang, ou vous boirez auſſi le nôtre ». Ces hommes farouches s'arrêtent; ils ſe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. « Dans quel délire, diſoient-ils, ce captif a plongé nos femmes? Etes-vous inſenſées? & ne voyez-vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte? Eloignez-vous, & nous laiſſez dévorer en

paix notre proie. — Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de massacrer vos enfans, de les déchirer à vos yeux, & de les dévorer nous-mêmes ». A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents & rugissoient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez »; & ils dégagèrent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantemens; mais du moins apprends-nous quel ennemi nous menace? — Un Peuple cruel & terrible, leur répondit Alonzo. — Et tu allois, disent nos femmes, demander au Roi des montagnes de venir à notre secours? — Oui, c'est dans ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donnerons un qui te menera jusqu'au fleuve, au bord duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin ».

A ce festin, où des béliers sanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo frissonnoit d'horreur. Il

eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne ſentoit pas la nature ſe ſoulever, lorſqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le ſang des hommes? « Par le lion! dit le Sauvage, un inconnu, pour moi, n'eſt qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là que de juſte; & je ne fais tort qu'aux vautours ».

Après le feſtin, le Cacique invitoit Alonzo à paſſer la nuit dans ſa cabane, lorſque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: « Va-t-en. Ils ſont aſſouvis; ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent & que la faim les preſſe. Nous les connoiſſons. Fuis; tu ſerois dévoré ». Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut ſurpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ſes femmes & ſes enfans, ſur une flotte de canots. Il ordonne à ſon guide de paſſer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il deſcend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir ſur l'un de ſes canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refuſoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de ſon guide, entre ſans défiance dans le canot, & paſſe à l'autre bord.

« Tu es Eſpagnol, & tu t'annonces comme l'ami des Indiens! lui dit, en le voyant, le Chef de cette troupe de Sauvages. — Je ſuis

Eſpagnol, lui répondit Alonzo; & je donnerois tout mon ſang pour le ſalut des Indiens. C'eſt leur intérêt qui m'engage »..... Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble; la ſurpriſe, la joie, & l'attendriſſement ſuſpendent ſon réçit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. « Ah! dit-il d'une voix tremblante, eſt-ce Las-Caſas? eſt-ce lui qu'on révère ici comme un Dieu »? Et il embraſſe la ſtatue. « C'eſt lui-même, dit le Cacique. Eſt-il connu de toi? — S'il eſt connu de moi? lui, dont les ſoins, l'exemple, & les leçons ont formé ma jeuneſſe! Ah! vous êtes tous mes amis, puiſque ſes vertus vous ſont chères, & que vous en gardez le ſouvenir ». A ces mots, il ſe jette dans les bras du Cacique. « D'où venez-vous? ajouta-t-il; où l'avez-vous laiſſé? & quel prodige nous raſſemble »? Deux frères, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

« Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de Las-Caſas que je rencontre ſur ces bords ». Auſſitôt le Peuple s'empreſſe à témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. « Tu es l'ami de Las-Caſas! viens, que nous te ſervions », lui diſent les femmes Indiennes; & d'un air ſimple & careſſant elles l'invitent à ſe repoſer. Cependant l'une va puiſer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le criſtal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa tête les ondes de ſes longs cheveux; l'autre, en eſſuyant la pouſſière dont ſon viſage eſt couvert, s'arrête & l'admire en ſilence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juſte dans le vallon qui leur ſervoit d'aſile. « Hélas! ajouta le Sauvage, le croiras-tu? Cet Eſpagnol que nous avions ſauvé, à la prière de Las-Caſas, c'eſt lui qui nous a perdus. — Lui? — Lui-même. — Le malheureux vous a trahis! — Oh non: ce jeune homme étoit bon. Mais ſon père étoit un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenoit parmi nous; & notre aſile découvert, il a fallu l'abandonner. Las d'être pour-

ſuivis, nous cherchons un refuge dans le royaume des Incas. C'eſt à Quito que nous allons; & pour éviter les montagnes, nous avons pris ce long détour. — C'eſt auſſi à Quito que j'ai deſſein d'aller, dit Molina »; & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit réſolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeler à leur ſecours. « Ah! lui dit le Cacique, je reconnois en toi le digne ami de l'homme juſte; il me ſemble voir dans tes yeux une étincelle de ſon ame. Sois notre guide; préſente-nous à l'Inca comme tes amis, & réponds-lui de notre zèle ».

La Colonie s'embarque, on remonte le fleuve; & lorſqu'affoibli vers ſa ſource, il ne porte plus les canots, on ſuit le ſentier qui pénètre à travers l'épaiſſeur des bois. Les racines, les fruits ſauvages, les oiſeaux bleſſés dans leur vol par les flèches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courſe, ou pris dans des liens tendus & cachés ſous leurs pas, ſervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens

& les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ſtérilité ſuccède à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois ſi touffus, où la terre, trop vigoureuſe, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des ſables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en ſont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils ſont arrivés ſur la croupe de la montagne, il ſemble qu'un rideau ſe lève, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des ſaiſons; jamais l'hiver n'a dépouillé ſes rians côteaux; jamais l'été n'a brûlé ſes campagnes. Le laboureur y choiſit le temps de la culture & de la moiſſon. Un ſillon y ſépare le printemps de l'automne. La naiſſance & la maturité s'y touchent; l'arbre, ſur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, ſignes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un ſpectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hoſ-

pitalité. L'Inca, dès qu'il lui eût annoncé, ordonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amène devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe Cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du Cacique, ſaluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſemens & par les cris des Mexicains. « Ciel! dirent-ils, un de nos oppreſſeurs! Oui, pourſuivit Orozimbo, je reconnois les traits, les vêtemens de ces barbares. Inca, cet homme eſt Caſtillan. Laiſſe-moi venger ma patrie ». En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main ſur la flèche. Cacique, lui dit-il, modérez cet emportement. Innocent ou coupable, tout homme ſuppliant mérite au moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amène, ce que tu veux de moi. Garde ſur-tout d'en impoſer; & ſi tu es Caſtillan, ne ſois point étonné de l'horreur que ta vue inſpire à la famille de Montezume ».

« Ah! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur

reſſentiment eſt trop juſte; & ce ſeroit peu de mon ſang pour tout celui qu'on a verſé. Oui, je ſuis Caſtillan; je ſuis l'un des barbares qui ont porté la flamme & le fer ſur ce malheureux continent; mais je déteſte leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je ſuis l'ami des Indiens. J'ai traverſé des déſerts pour venir juſqu'à toi, & pour t'avertir des malheurs dont ta patrie eſt menacée. Inca, ſi, comme on nous l'aſſure, la juſtice règne avec toi, ſi l'humanité bienfaiſante eſt l'ame de tes lois & la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guerrier, les conſeils d'un homme inſtruit des dangers que tu cours. Mais ſi je trouve, dans ces climats, la nature outragée par des lois tyranniques, par un culte impie & ſanglant, je t'abandonne, & je vais vivre dans le fond des déſerts, au milieu des bêtes farouches, moins cruelles que les humains. Quant au Peuple que je t'amène, je ne connois de lui que ſa vénération pour un Caſtillan, mon ami, & le plus vertueux des hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce reſpectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue; & dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple vertueux

lui-même, puiſqu'il adore la vertu. C'eſt par ſes ſecours généreux que je ſuis venu juſqu'à toi. Je te réponds qu'il eſt ſenſible, intéreſſant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit ſon pays qu'on ravage; & voilà ſon Cacique, homme généreux, ſimple & juſte, dont tu te feras un ami, ſi tu ſens le prix d'un grand cœur ».

La franchiſe & la grandeur d'ame ont un caractère ſi fier & ſi impoſant par lui-même, qu'en ſe montrant, elles écartent la défiance & les ſoupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guerrier & l'ami, le courage de l'un, les conſeils de l'autre, tout ſera bien reçu de moi. Ton eſtime pour ce Cacique & pour ſon Peuple me répond de leur foi; & je n'en veux point d'autre gage ».

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous les beſoins de ſes nouveaux ſujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagèrent la confiance & la faveur du Monarque avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour ſur l'iſthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés & rebutés par ſes malheurs. Il vit bien que, pour impoſer ſilence à l'envie, & pour inſpirer ſon courage à des eſprits intimidés, ſa voix ſeule ſeroit trop foible; il prit la réſolution de ſe rendre lui même à la Cour d'Eſpagne, où il ſeroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entrepriſe.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ſes Lieutenans qui s'étoit le plus ſignalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ſes exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus inſatiable de richeſſes & de gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans ſon partage étoient tombés Amazili & Télaſco, la ſœur & l'ami d'Orozimbo: amans heureux, dans leur malheur, de vivre

& de pleurer enſemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appelé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui dit-il, un grand deſſein : c'eſt à toi que je le confie. Nous n'avons encore travaillé l'un & l'autre que pour la gloire de Cortès : nos noms ſe perdent dans l'éclat du ſien. Il s'agit, pour nous, d'égaler l'honneur de ſa conquête, & peut-être de l'effacer. Au midi de ce Nouveau-Monde, eſt un Empire plus étendu, plus opulent que celui du Mexique : c'eſt le Royaume des Incas. Les neveux de Montezume ont eſpéré d'y trouver un aſile; c'eſt par eux que je veux gagner la confiance du Monarque dont ils vont implorer l'appui. Le jeune & vaillant Orozimbo eſt à leur tête; ſa ſœur & l'amant de ſa ſœur ſont au nombre de mes eſclaves : rien de plus vif &

de plus tendre que leur mutuelle amitié; & celui qui leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au rivage, avec cent Caſtillans des plus déterminés. Emmène avec toi mes captifs, Amazili & Télaſco; emploie avec eux la douceur, les ménagemens, les careſſes; aborde aux côtes du midi; envoie à la Cour des Incas donner avis à Orozimbo que la liberté de ſa ſœur & de ſon ami dépend de toi & de lui-même; qu'ils l'attendent ſur ton navire; & que la faveur des Incas, l'accès de leur pays, l'heureuſe intelligence qu'il peut établir entre nous, eſt le prix que je lui demande pour la rançon des deux eſclaves que tu es chargé de lui rendre. Tu ſens bien de quelle importance eſt l'art de ménager cette négociation, & avec quel ſoin les otages doivent être gardés juſqu'à l'événement. Je m'en repoſe ſur ta prudence; & dès demain tu peux partir ».

Il fit venir les deux amans. « Allez retrouver Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. Votre rançon eſt dans ſes mains ».

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême: elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette

étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piége. Ils trembloient, ils ſe regardoient, ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit: « Souverain de nos deſtinées, que tu es cruel, ſi tu nous trompes! Mais que ton cœur eſt généreux, ſi c'eſt lui qui nous a parlé! — Je ne vous trompe point, reprit le Caſtillan. Il n'appartient qu'à des lâches d'inſulter à la foibleſſe, & de ſe jouer du malheur; je ſais reſpecter l'un & l'autre. Je plains le ſort de cet Empire, & je vous plains encore plus, vous, de qui la fortune paſſée rend la chûte plus accablante. Oſez donc croire à mes promeſſes, que vous allez voir s'accomplir. — Ah! lui dit Télaſco, je t'ai vu porter la flamme dans le palais de mes pères; j'ai vu tes mains rougies du ſang de mes amis; enfin tu m'as chargé de chaînes, & c'eſt le comble de l'opprobre: mais quelques maux que tu m'ayes faits, ils ſeront oubliés; je te pardonne tout; &, ce qu'on ne croira jamais, je te chéris & te révère. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes pieds, je les baiſe, je les arroſe de mes pleurs».

Alvarado les embraſſa avec une apparence de ſenſibilité. « Si vous êtes reconnoiſſans de mes bienfaits, leur dit-il, le ſeul prix que j'oſe en attendre; c'eſt que vous m'en ſoyez témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui que, ſi je ſais vaincre, je ſais auſſi mériter la victoire, & ménager mes ennemis, quand la paix les a déſarmés ». Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquèrent ſur le vaiſſeau qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſques vers les îles Galapes; mais-là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin; & bientôt après un calme profond lui ſuccède. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-

(*a*) Dans un conte très-intéreſſant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la ſuite du Poème des Saiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite & connue de mes amis avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

temps encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un ſouffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois ſur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vide profond & ſans bornes, le ſilence & l'immenſité, voilà ce que préſente aux matelots ce triſte & fatal hémiſphère. Conſternés & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuſe ſérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeſte. Ce ſoleil, dont l'éclat naiſſant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans; ce liquide criſtal des eaux, qu'avec tant de plaiſir nous contemplons du rivage, lorſqu'il réfléchit la lumière & répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un ſpectacle funeſte; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne préſage que la mort.

Cependant les vivres s'épuiſent. On les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévère. La nature, qui voit tarir les ſources de la vie, en devient plus avide; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette enfin ſuccède la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abîme des eaux: car au moins ſur la terre quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écartée, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir: il voit comme un abîme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau: cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait,

ſe montre au milieu de ces ſpectres, dont il partage les tourmens; mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les ſoutient, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpend un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots:

« Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans crime, ou du moins ſans remords, des milliers de Mexicains: Dieu nous les avoit livrés, diſoit-on, comme des victimes, dont nous pouvions verſer le ſang. Un Infidèle, une bête farouche, ſont égaux devant lui; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes mains deux Sauvages; tu vois l'extrêmité où nous ſommes réduits; la faim dévore nos entrailles. Livres-nous ces infortunés qui n'ont plus, comme nous, que quelques momens à vivre, & auxquels ta Religion t'ordonne de nous préférer ».

» Si cette reſſource pouvoit vous ſauver,

leur répondit Gomès, je n'héſiterois pas; je céderois, en frémiſſant, à l'affreuſe néceſſité; mais ce n'eſt pas la peine d'outrager la nature, pour ſouffrir quelques jours de plus. Mes amis, ne nous flattons point: à moins d'un miracle évident, il faut périr. Dieu nous voit; l'heure approche; implorons le ſecours du ciel ». Cette réponſe les conſterna; & chacun, s'éloignant dans un morne ſilence, alla s'abandonner au déſeſpoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en ſilence Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la ſouffrance, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre; ſeulement ils ſe regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils ſe diſoient l'un à l'autre: « Je ne verrai plus mon frère; je ne verrai plus mon ami ».

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche, errans ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & ſuivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Caſtillans, à leurs regards avides, à leurs frémiſſemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télaſco, qui croyoit les voir comme des tigres affamés, prêts à

déchirer son amante, se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelans étoient sans cesse ouverts sur eux, & les observoient sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili. « Je succombe, lui disoit-il; mes yeux se ferment malgré moi; je ne puis plus veiller à ta défense. Les cruels saisiront peut-être l'instant de mon sommeil, pour se saisir de leur proie. Tenons-nous embrassés, ma chère Amazili; que du moins tes cris me réveillent ».

Gomès, qui lui-même observoit les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui restoient, & les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémissemens. Tout étoit consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco: « Mon ami, si nous étions seuls, je te demanderois, dit-elle, de m'épargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse d'avoir pour tombeau le sein de mon amant, & d'ajouter mes jours

aux

aux tiens! Mais ces brigands t'arracheroient mes membres palpitans; &, à ton exemple, ils croiroient pouvoir te déchirer toi même, & te dévorer après moi. C'eſt-là ce qui me fait frémir. — O toi, lui répondit Télaſco, ô toi, qui me fais encore aimer la vie, & réſiſter à tant de maux, que t'ai-je fait, pour déſirer que je te ſurvive un moment? Si je croyois que ce fût un bien de prolonger les jours de ce qu'on aime, en lui ſacrifiant les ſiens, crois-tu que j'euſſe tant tardé à me percer le ſein, à me couper les veines, & à t'abreuver de mon ſang? Il faut mourir enſemble; c'eſt l'unique douceur que notre affreux deſtin nous laiſſe. Tu es la plus foible, & ſans doute tu ſuccomberas la première; alors, s'il m'en reſte la force, je collerai mes lèvres ſur tes lèvres glacées, &, pour te ſauver des outrages de ces barbares affamés, je te traînerai ſur la poupe, je te ſerrerai dans mes bras, & nous tomberons dans les flots, où nous ſerons enſevelis ». Cette penſée adoucit leur peine; & l'abîme des eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port aſſuré.

Avec le jour enfin ſe lève un vent frais,

qui ramène l'eſpérance & la joie dans l'ame des Caſtillans. Quelle eſpérance, hélas! ce vent s'oppoſe encore à leur retour vers l'orient, & va les pouſſer plus avant ſur un océan ſans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reſte; & quelque route qu'il faille ſuivre, elle eſt pour eux comme une voie de délivrance & de ſalut.

On préſente la voile à ce vent ſi déſiré; il l'enfle: le vaiſſeau s'ébranle, & ſur la ſurface ondoyante de cette mer, ſi long-temps immobile, il trace un vaſte ſillon. L'air ne retentit point de cris: la foibleſſe des matelots ne leur permit que des ſoupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans ſur le lointain, pour découvrir, s'il eſt poſſible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cîme du mât, le matelot croit apercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux ſe dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'eſt une île; on l'oſe eſpérer, le Pilote même l'aſſure. Les cœurs flétris s'épanouiſſent; les larmes de la joie commencent à couler; & plus la diſtance s'abrège, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embrassé la terre ; là, nous oublierons tous nos maux ».

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair & du sang humain. Quelques-uns, adoucis par la foiblesse & la souffrance, libres de passions, rendus à nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme & l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares ; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avoient si cruellement & si lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient sa miséricorde ; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les esclaves Mexicains ; & les traits douloureux du

repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un d'eux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots de l'agonie : « Pardonne-moi, mon frère, lui dit-il, demande pour moi à notre Dieu qu'il me pardonne ». En achevant ces mots, il expira.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au deſſus des eaux : c'étoient les îles qui depuis ſont devenues célèbres ſous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit ſortir d'un canal qui ſépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaiſſeau. Ces barques ſont remplies de Sauvages d'une gaîté & d'une beauté raviſſante, preſque nus, déſarmés, & portant dans la main des rameaux verts, où flotte un voile blanc, en ſigne de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Caſtillans, & briſé leur orgueil farouche. L'é-

loignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les Sauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les inſulaires, ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau; & voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris: leur empreſſement & leurs careſſes expriment la compaſſion, & le déſir de ſoulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature ſervit d'aſile à ſon vaiſſeau; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces îles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui d'un rocher coule avec abon-

(*a*) On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'île Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

dance, & ſerpente dans un vallon dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agrémens de la ſimplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc, & le carquois ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur: la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à ſe repoſer; & à l'inſtant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi-nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*a*) que la nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla faire couler la vie dans les veines des Caſtillans. Un doux ſommeil ſuivit ce repas ſalutaire; & le peuple, autour des cabanes, ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

(*a*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger.*

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la flèche a blessés, qu'a séduits l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mélange: tels sont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparoient les forces des Castillans, Gomès observoit à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des Insulaires; car ils ne connoissoient de lois que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissoit jamais au désir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, auroit passé pour un délire. Le méchant, parmi eux, étoit un insensé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en

étoit pas un; ils l'appeloient *le long ſommeil.*

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards réunis formoient le conſeil de la République; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce; mais paiſible lui-même, il y étoit ſoumis à l'empire de la beauté. Le ſexe, fait pour dominer par l'aſcendant du plaiſir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ſes conquêtes, ſans captiver l'amant favoriſé, ſans jamais s'engager ſoi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige; & la beauté, ce don partout ſi rare, l'étoit ſi peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel: sûr de trouver à chaque inſtant un cœur ſenſible & mille attraits, l'amant délaiſſé n'avoit pas le temps de s'affliger de ſa diſgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit

ſolide ou fragile à leur gré. Le goût, le déſir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; ſans rougir on ceſſoit d'aimer, ſans ſe plaindre on ceſſoit de plaire: dans les cœurs la haîne cruelle ne ſuccédoit point à l'amour; tous les amans étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; chacune de leurs compagnes voyoit en eux, ſans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits ou qu'elle feroit à ſon tour. Ainſi, la qualité de mère étoit la ſeule qui fût perſonnelle & diſtincte: l'amour paternel embraſſoit toute la race naiſſante; & par-là les liens du ſang, moins étroits & plus étendus, ne faiſoient de ce Peuple entier qu'une ſeule & même famille.

Les Eſpagnols ne ceſſoient d'admirer des mœurs ſi nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hoſpitalier, leur cédant ſes cabanes, n'en avoit réſervé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans, & pour les mères. La jeuneſſe, au bord du ruiſſeau qui ſerpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour aſile que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danſes, ſe choiſir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour ceſſa

de luire, quand l'aſtre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller ſon arc argenté, cette foule d'amans, répandue ſur un beau tapis de verdure, ne fit que paſſer doucement de la joie à l'amour, & des plaiſirs au ſommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour ſuivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune inſulaire pût donner à ſon amant, étoit d'engager ſes compagnes à le choiſir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le poſſéder ſeule; & plus, en vantant ſon bonheur, elle lui procuroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle & lui revenoit glorieux.

Quelle eſpèce de culte pouvoit avoir ce Peuple? On déſiroit de s'en inſtruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces Inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit: « Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vus tirer du feu du froiſſement du

bois & du choc des cailloux; voilà celui qui le premier découvrit à nos pères ce ſecret merveilleux. Regarde ces tiſſus d'écorce, dont nous ſommes à demi-vêtus; l'art de les travailler nous eſt venu de celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets où les oiſeaux & les poiſſons s'engagent. Près de lui ſe préſente l'induſtrieux mortel qui nous a montré l'art de creuſer les canots & de fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina de tranſplanter les arbres, & il forma ce beau portique dont le hameau eſt ombragé. Enfin tous ſe ſont ſignalés par quelque bienfait rare; & nous honorons les images qui nous repréſentent leurs traits ».

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu diſpoſés à la quitter, pour traverſer les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être

encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danſes nuptiales, à ces danſes qui, ſur le ſoir, raſſembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans leſquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'oppoſa vainement aux inſtances des Indiens; il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit ſa flotte, s'il obligeoit les ſiens à réſiſter aux plaiſirs qui les appeloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de ſe refuſer à cet attrait ſi dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télaſco, depuis leur ſéjour dans cette île, rappelés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Eſpagnols, ne reſpiroient que pour s'aimer. Ils ne ſe quittoient pas; ils jouiſſoient enſemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur aſile: il ne manquoit à leur bonheur que de poſſéder Orozimbo. Ils furent auſſi conviés aux danſes de la prairie. Jamais Amazili ne voulut conſentir à s'y mêler. « S'il n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télaſco, je n'héſiterois pas. Ils laiſſent à leurs femmes la liberté du

choix; & tu ſerois bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choiſiſſoit auſſi, je ſerois préférée, je le crois; & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrois pleurer dans la cabane, & je dirois: Il eſt heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'eſt pas poſſible; & ce n'eſt pas la crainte de te voir infidèle qui m'inquiète & me retient; c'eſt l'orgueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit peut-être au choix de ton amante: ils ſont fiers, violens; ils ſeroient offenſés de voir préférer leur eſclave. Ah! leur eſclave ſera toujours le maître abſolu de mon cœur. Fais donc entendre aux inſulaires que notre choix eſt fait, que nous ſommes heureux d'être uniquement l'un à l'autre; ou, ſi quelqu'une de ces beautés te touche plus que moi, va te montrer au milieu d'elles: tous leurs vœux ſe réuniront; tu n'auras qu'à choiſir; & moi je te ſerai fidelle, &, en pleurant, je dirai au ſommeil de me laiſſer ſonger à toi ». Cette ſeule penſée faiſoit couler ſes larmes. Le Cacique les eſſuya par mille baiſers conſolans. « Qui, moi? dit-il, que je reſpire, que mon cœur palpite un inſtant pour une

autre qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce seroit une injure. J'ai voulu, je l'avoue, assister à ces danses, pour me voir préférer par toi : car tu sais que j'aime la gloire ; & il est doux d'être envié. Mais puisque tu crains d'exciter la jalousie des Castillans, je cède à tes raisons. Soyons fidellement unis, & laissons à ces malheureux, qui ne connoissent point l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance ». On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légères, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse ; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeoit le devoir de l'hos-

pitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appelons l'amour, cette passion triste, inquiète, & jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Insulaires, ils intimident leurs compagnes, ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, des bêtes féroces, & non pas des hommes. Nous les rappelons à la vie; nous partageons avec eux les dons que nous fait la nature; nous les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos plaisirs; & les voilà qui nous menacent & qui nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choisir, & se voir préférés. Qu'ils sachent que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. Nos femmes sont toutes charmantes, & c'est leur faire injure, que de vouloir gêner leur choix. Si tes compagnons veulent vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent de nous

reſſembler; qu'ils ſoient bienfaiſans & paiſibles. S'ils ſont méchans, remmène-les ».

Gomès ſentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les ſuites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivreſſe, l'égarement où les eſprits étoient plongés, rendit ſes efforts inutiles. Au mépris de la diſcipline, le déſordre alloit en croiſſant. Les ſoldats ſe diſoient entre eux, que leur retour étoit impoſſible vers le rivage américain; que le vent d'orient, qui régnoit ſur ces mers, s'oppoſeroit à leur paſſage; que, par un miracle viſible, le ciel les avoit conduits dans un aſile fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de ſoins, & au milieu de l'abondance; que réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de Chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les Inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux

douceurs du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & les jetèrent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit: « Nos armes nous ſont enlevées. Ce Peuple ſe venge: il s'eſt laſſé de vos mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il ſeroit auſſi courageux. Mieux que nous il feroit uſage de la flèche & du javelot. Il connoît les retranchemens de ſes bois & de ſes montagnes; & des îles voiſines, les Peuples ſes amis l'aideroient à nous accabler. Laiſſez-moi donc vous ménager une retraite aſſurée; &, en attendant, évitez tout ce qui peut troubler la paix ».

A ce diſcours, les Caſtillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux ſe ſentirent glacés. Alors un vieillard ſe préſente, & parle ainſi aux Caſtillans: « Il y eut, du temps de nos pères, un méchant parmi eux: il vouloit dominer; il vouloit que tout lui cédât; que tout ne fut fait que pour lui. Nos pères le ſaiſirent, quoiqu'il fût fort & vigoureux; ils lui lièrent les pieds & les mains avec la branche du ſaule, & le jetèrent dans la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous, &

nous laissez en paix. Nous voulons être heureux & libres. Vous avez cette plaine immense de l'océan à traverser; nous vous donnerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres; mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir avec eux: car tout ce qui respire l'air que nous respirons, devient libre comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée qu'à protéger la liberté».

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accusèrent les Indiens de trahison. « Nous ne vous avons point trahis, reprit le vieillard Indien. Vos armes vous donnoient sur nous trop d'avantage; & vous en avez abusé. Nous vous avons réduits, comme il est juste, à l'égalité naturelle. A présent, voulez-vous la paix? Nous l'aimons; & vous partirez de ces bords sans avoir reçu de nous la plus légère offense. Voulez-vous la guerre? Nous la détestons, mais la liberté nous est plus chère que la vie. Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos flèches & nos javelots; & nous nous détruirons, jusqu'à ce qu'il ne

reste aucun de vous pour nous faire injure, aucun de nous pour la souffrir ».

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste ; & ils supplièrent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir ; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux Peuples. Mais les devoirs de l'hospitalité n'en étoient pas moins observés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Castillans ; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télasco n'eurent pas long-temps à se consulter. « Renoncerons-nous à revoir ton frère & mon ami? dit Télasco à son amante. Non, dit-elle, je ne puis vivre sur des bords où je serois sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui ; partons ».

Rien de plus rare, sur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'at-

(*a*) Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

rendre; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. « Compagnons, leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous chaſſe. Le vent nous ſeconde; partons, & partons ſans regret: cette terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vivre. Etre oublié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher des travaux qui laiſſent de nous quelque trace. L'influence de l'homme ſur le deſtin du monde, eſt la ſeule exiſtence honorable pour lui, la ſeule au moins digne de nous ».

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abime, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès frappèrent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumière; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit, on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant: « Que vont-ils devenir? Ils étoient ſi bien parmi nous! Pourquoi ne pas y vivre en paix? Ils nous appeloient leurs amis, & nous ne demandions qu'à l'être. Mais non: ils ſont méchans; qu'ils partent. Ils nous auroient rendus méchans ».

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette île charmante. Tous les yeux y étoient attachés, tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce fortuné ſéjour.

CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles alarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port, & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. « Il n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'élever des remparts ſolides, des murs de ſable & de gazon ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. De tous les dangers de la guerre ils ne craignent que les lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils vont deſcendre; c'eſt ce port qu'il faut protéger ».

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe

chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre; & par les champs de Turnibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce Peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance & d'amour. « Eh quoi! lui dit le bon Cacique, tu ne m'as donc pas oublié? Tu as bien raiſon! Mon Peuple & moi, nous n'avons ceſſé de parler du généreux & cher Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu crois bien que j'y ai conſenti. C'en eſt une de te revoir; & les larmes de joie que tu nous vois répandre, en ſont de fidèles témoins ».

Les travaux qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour ſuivant, & ſont pouſſés avec ardeur. Ils s'avançoient; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un ſoir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte de la forteresſe, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit ſaiſi les Eſpagnols, & qui dépeuploit leurs

pays pour dévaſter un nouveau monde, il aperçut de loin le vaiſſeau de Gomès qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde, & ne doutant pas que ce ne fût le vaiſſeau de Pizarre : « Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a ſi fort preſſé leur retour? Le ciel les ſeconde, les vents ſemblent leur obéir ». Comme il diſoit ces mots, tout à coup, au milieu d'une ſérénité perfide, un tourbillon de vent s'élève ſur la mer. Les flots, qu'il roule ſur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & ſemblent bouillonner. Dans le même inſtant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la baſe touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la preſſe à l'entour, monte juſqu'au nuage, & va lui ſervir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, ſi redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Caſtillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il ſe ſouvint ſeulement que

leur

leur patrie étoit la ſienne, & ſon cœur fut ſaiſi de crainte & de compaſſion.

Gomès eut beau ſe hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner priſe au tourbillon rapide qui enveloppoit ſon vaiſſeau, le vent le ſaiſit, l'entraîna juſques ſous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba comme un déluge ſur le navire, & l'engloutit.

« Le ciel eſt juſte, s'écria Orozimbo. Qu'ainſi périſſent tous les brigands qui ont ravagé, détruit, inondé de ſang ma patrie! Cacique, lui dit Molina, réſervez votre haîne & vos malédictions pour les heureux coupables. Le malheur a le droit ſacré de purifier ſes victimes; & celui que le ciel punit, devient comme innocent pour nous ». Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. « Pardon, dit-il; j'ai tant ſouffert! j'ai tant vu ſouffrir mes amis »!

Le calme renaît. La colonne & le navire avoient diſparu. Mais, peu d'inſtans après, on aperçut de loin deux malheureux, échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc dont ils s'étoient ſaiſis. Ah! s'écrie Orozimbo, ils reſpirent encore, il faut les ſe-

courir. Cacique, hâtez-vous; détachez des canots, pour les ſauver, s'il eſt poſſible. Je vais au devant d'eux ». Il dit, & ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami, qui, prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtillans, & plus exercés à la nage. « On vient à nous, courage, ma chère Amazili, diſoit Télaſco: ſoutiens-toi; nous touchons au ſalut. — Ah! je ſuccombe, diſoit-elle; ma foibleſſe eſt extrême; mes défaillantes mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un moment encore, c'en eſt fait, tu ne me verras plus ».

Cependant leur libérateur, monté ſur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il ſe penche, il tend les bras: « Venez, dit-il, ô qui que vous ſoyez, vous êtes nos amis, puiſque vous êtes malheureux ». Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort préſente empêcha de le reconnoître. Amazili ſaiſit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans

ſes bras, l'enlève, & reconnoît ſa ſœur, une ſœur adorée. Il jette un cri. « Ciel! eſt-ce toi? ma ſœur! ma chère Amazili! Ah! laiſſe-moi, dit-elle, d'une voix expirante, & ſauve Télaſco ». A ce nom, Orozimbo, la laiſſant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où ſon ami ſurnage encore; il le ſaiſit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enlève ſon ami.

Télaſco, qui l'a reconnu, ſuccombe à ſa joie; il l'embraſſe, & ſentant ſes genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télaſco revient le premier d'un long évanouiſſement, mais c'eſt pour partager la crainte & la douleur de ſon ami. Livide, glacée, étendue entre ſon frère & ſon amant, Amazili reſpire à peine. Orozimbo ſur ſes genoux ſoutient ſa tête languiſſante, dont les yeux ſont fermés encore, & ſur ce viſage, où ſe peint la paleur de la mort, il verſe un déluge de larmes. Télaſco cherche inutilement, à travers ſa paupière, quelques étincelles de vie. « Tu reſpires, lui diſoit-il; mais tu as perdu le ſentiment. Tu n'entends

plus ma voix! Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton cœur ſe glacer? Après tant de périls, après t'avoir ſauvée, ô moitié de mon ame! la mort, la mort cruelle te ſaiſit dans nos bras! O mon cher Orozimbo, le jour qui nous raſſemble ſera-t-il le plus malheureux de tes jours & des miens! N'as-tu revu ta ſœur que pour l'enſevelir? n'as-tu embraſſé ton ami, ne l'as-tu retiré des flots, que pour le voir, déſeſpéré, s'y précipiter pour jamais »?

Cependant le canot avoit abordé au rivage, & le Cacique & Molina ne ſavoient que penſer de cet événement. Ah! vous voyez le plus heureux des hommes, ſi je puis ranimer cette femme expirante, leur dit Orozimbo: c'eſt ma ſœur; voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher au monde. Ah! s'il eſt poſſible, aidez-moi à rendre la vie à ma ſœur ».

Lorſqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumière, elle crut, au ſortir d'un pénible ſommeil, être abuſée par un ſonge. Elle regarde autour d'elle; elle n'oſe en croire ſes yeux. « Quoi! dit-elle, eſt-ce vous? mon frère! mon ami! Parlez, raſſurez-moi. — Oui,

tu revois Télaſco. — Tous mes ſens ſont troublés; mon ame eſt égarée; je ne ſais encore où je ſuis. Télaſco! j'étois avec toi, & nous allions périr enſemble. Mais mon frère! — Il eſt dans tes bras. Notre bonheur eſt un prodige. — Hélas! je ſuis trop foible pour l'excès de ma joie. Viens, Télaſco, retiens mon ame ſur mes lèvres; je ſens qu'elle va s'échapper ». Elle achève à peine ces mots; & ſans un déluge de larmes qui ſoulagea ſon cœur, elle alloit expirer. Télaſco recueillit ces larmes. Rends le calme à tes ſens, reſpire, ô mon unique bien! lui diſoit-il, vis pour aimer, pour rendre heureux un frère, un époux qui t'adorent. — Mon ami! mon frère! c'eſt vous! rediſoit-elle mille fois en leur tendant les mains; je retrouve tout ce que j'aime! Dites-moi ſur quels bords, & quel prodige nous raſſemble. Sommes-nous chez un Peuple ami? — Vraiment ami, lui dit Alonzo; & je vous réponds de ſon zèle. Voilà ſon roi qui nous eſt dévoué; & plus loin, par delà ces hautes montagnes, règne un Monarque plus puiſſant, qui nous comble de ſes bienfaits ».

La joie & le raviſſement de ces trois Mexi-

cains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures ; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour à tour.

Cependant le rempart s'élève ; Alonzo le voit s'achever. Il inſtruit, il exerce le Cacique & ſon Peuple à la défenſe de leurs murs ; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'Inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon Palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon Peuple, il fait des heureux, & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

CHAPITRE XXVI.

LA confiance d'Ataliba autoriſoit Alonzo à chercher dans ſon ame le ſecret de cette triſteſſe dont il le voyoit conſumé. « Inca, lui dit-il, j'appréhende que le danger qui te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement ».

« Tu me ſoulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma triſteſſe. Je n'oſois t'affliger; cependant j'ai beſoin qu'un ami s'affligè avec moi. Ecoute. Il s'agit de mes droits au trône que j'occupe, & d'où l'Inca, Roi de Cuſco, s'obſtine à vouloir me chaſſer. J'aurois beſoin, auprès de lui, d'un Miniſtre éclairé, & d'un médiateur habile; & j'ai jeté les yeux ſur toi. Veux-tu l'être? — Oui, répond Alonzo, ſi ta cauſe eſt juſte. — Elle eſt juſte; & tu vas toi-même en juger. Apprends donc quel fut le génie de cet Empire dès ſa naiſſance; dans quelle vue il a été fondé; & comment, deſtiné à s'agrandir ſans ceſſe, il ne pouvoit, ſans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé ».

« Autrefois ce pays immenſe étoit habité

par des Peuples ſans lois, ſans diſcipline, & ſans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivoient de leur proie, & des fruits qu'une terre inculte ſembloit produire par pitié. Leur chaſſe étoit une guerre que l'homme faiſoit à l'homme. Les vaincus ſervoient de pâture aux vainqueurs. Ils n'attendoient pas le dernier ſoupir de celui qu'ils avoient bleſſé, pour boire le ſang de ſes veines (*a*); ils le déchiroient tout vivant. Ils faiſoient des captifs; & ils les engraiſſoient pour leurs feſtins abominables. Si ces captifs avoient des femmes, ils les laiſſoient s'unir enſemble, ou ils rendoient eux-mêmes leurs eſclaves fécondes, & ils dévoroient les enfans ».

« Quelques-uns d'entre eux, par l'inſtinct de la reconnoiſſance, adoroient, dans la nature, tout ce qui leur faiſoit du bien, les montagnes mères des fleuves, les fleuves mêmes & les fontaines qui arroſoient la terre & la fertiliſoient, les arbres qui donnoient du bois à leurs foyers, les animaux doux & timides dont la chair étoit leur pâture, la mer abondante en poiſſons, & qu'ils appeloient

(*a*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.

leur nourrice (*a*). Mais le culte de la terreur étoit celui du plus grand nombre ».

« Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce qu'il y avoit de plus hideux, de plus horrible; car il semble que l'homme se plaise à s'effrayer. Ils adoroient le tigre, le lion, le vautour, les grandes couleuvres; ils adoroient les élémens, les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternoient devant les torrens dont le bruit imprimoit la crainte, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui vomissoient sur eux des tourbillons de flamme & des rochers brûlans ».

« Après avoir imaginé des Dieux cruels & sanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein, en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcené, arracha ses enfans de la mamelle de leur mère, & les égorgea sur l'autel de ses Dieux altérés de sang. Plus la nature frémissoit, plus la Divinité devoit se réjouir. On croyoit pouvoir tout attendre des Dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit de plus cher (*b*).

(*a*) *Mama Cocha*, mère mer.

(*b*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.

» Celui dont les rayons animent la nature, vit cet égarement; & il en eut pitié. Il n'eſt pas étonnant, dit-il, que des inſenſés ſoient méchans. Au lieu de les punir de s'égarer dans les ténèbres, envoyons-leur la vérité; ils marcheront à ſa lumière. Il ne m'eſt pas plus difficile d'éclairer leur intelligence, que d'éclairer leurs yeux ».

« Il dit, & il envoye dans ces climats ſauvages deux de ſes enfans bien aimés, le ſage & vertueux Manco, & la belle Oello, ſa ſœur & ſon épouſe (*a*) ».

« Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit célèbre & révéré où ces enfans du Soleil deſcendirent (*b*). Les Sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, ſe raſſemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la ſemer, à diriger le cours des eaux, pour l'arroſer; Oello inſtruiſit les femmes à filer, à ourdir la laine, à ſe vêtir de ſes tiſſus, à vaquer aux ſoins domeſtiques, à ſervir leurs

(*a*) Garcil. liv. 1, chap. 15.

(*b*) Au bord d'un lac, à une lieue de Cuſco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

époux avec un zèle tendre, à élever leurs enfans ».

« Au don des arts, ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil leur père, ce culte inſpiré par l'amour, fondé ſur la reconnoiſſance, & qui ne coûta jamais un ſoupir à la nature, ni un murmure à la raiſon, fut la première de ces lois & l'ame de toutes les autres ».

« L'homme, étonné de voir ſi près de lui des biens qu'il ne ſoupçonnoit pas, l'abondance, la ſûreté, la paix, crut recevoir un nouvel être. Ses beſoins ſatisfaits, ſes terreurs diſſipées, le plaiſir d'adorer un Dieu propice & bienfaiſant, le devoir d'être juſte & bon à ſon exemple, la facilité d'être heureux, la bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une innocente & paiſible ſociété captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barbares, ces Peuples ſe laiſsèrent apprivoiſer ſans peine, & ranger ſous de douces lois. Cuſco fut bâti par leurs mains; cent villages l'environnèrent (a); & le vénérable Manco,

(a) Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au midi.

avant d'aller ſe repoſer auprès du Soleil ſon père, vit proſpérer, dès ſa naiſſance, l'Empire qu'il avoit fondé ».

« Son fils aîné lui ſuccéda (*a*), &, comme lui, par la douceur, la perſuaſion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux Empire ».

« Le fils aîné de celui-ci (*b*) fit reſpecter ſes armes, mais ne les employa qu'à rendre ſes voiſins dociles, ſans tremper ſes mains dans leur ſang ».

« Son ſucceſſeur (*c*) fut moins heureux: les Peuples qu'il vouloit gagner, le forcèrent de les combattre (*d*). Le premier combat fut

---

(*a*) SINCHI ROCA, deuxième Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(*b*) LOQUE YUPANGUÉ, troiſième Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au ſud, & vingt du couchant au levant.

(*c*) MAÏTA CAPAC, quatrième Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*d*) Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une rivière, les Peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

ſanglant; mais le vainqueur, par ſes vertus, le fit pardonner ſa victoire. Sa valeur apprit à le craindre; ſa clémence apprit à l'aimer ».

« Le fils aîné de ce héros (*a*) fit des conquêtes encore plus vaſtes, ſans coûter ni larmes ni ſang aux Peuples qu'il ſoumit à ſon obéiſſance. Son retour à Cuſco fut le plus beau triomphe: il y fut porté par des Rois ».

« Les Incas qui lui ſuccédèrent (*b*), furent obligés quelquefois, pour dompter des Peuples féroces, d'aſſiéger leur retraite, de les y repouſſer, & de leur laiſſer prendre conſeil de la néceſſité. Mais nos armes les attendoient,

---

(*a*) CAPAC YUPANGUÉ, cinquième Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, juſqu'à la mer; au midi, juſqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, juſqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, juſqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*b*) ROCA, ſurnommé *Pleure-ſang*, ſixième Roi.

Septième, VIRACOCHA.

Huitième, PACHACUTEC.

Neuvième, YUPANGUÉ.

Dixième, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzième, HUAÏNA CAPAC, père des deux Incas régnans.

& ne les provoquoient jamais. On avoit pour maxime de les abandonner, plutôt que de les détruire, s'ils s'obſtinoient à vivre indépendans & malheureux. La paix alloit au-devant d'eux, toujours indulgente & facile, & n'exigeant de ces rebelles que de conſentir à goûter les biens qu'elle leur préſentoit (*a*). Engager le monde à être heureux, fut le grand projet des Incas. Un culte pur, de ſages lois, des lumières, des arts utiles, étoient les fruits de la victoire; & ils les laiſſoient aux vaincus. Telle a été, pendant onze règnes, leur ambition & leur gloire; tel a été le prix de leurs travaux ».

« Cependant, plus on étendoit les limites de cet Empire, plus on avoit de peine à les garder. Dans tout l'eſpace de dix règnes, l'Empire n'avoit vu qu'une ſeule révolte. Mon père, le plus doux & le plus juſte des Rois, en vit trois, l'une vers le nord, deux

(*a*) Lorſqu'aſſiégés ſur leurs montagnes, ils manquoient de ſubſiſtances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paiſſant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs pères & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

au midi de ces montagnes. Les extrémités reculées n'étoient plus sous les yeux du Monarque. Vers l'aurore, on avoit franchi la haute barrière des Andes (*a*); on touchoit à la mer dans les régions du couchant; vers le nord & vers le midi, nous avions encore à pénétrer dans des déserts profonds & vastes; enfin le plan de nos conquêtes embrassoit tout ce continent. Il exigeoit donc un partage entre les enfans du Soleil ».

« Mon père, après avoir conquis cette vaste & riche province, a cru que le moment du partage étoit arrivé. Il avoit épousé deux femmes; l'une étoit Ocello, sa sœur; l'autre, Zulma, fille du sang des Rois (*b*). Huascar est l'aîné des enfans d'Ocello; il possède Cusco, la ville du Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je suis l'aîné des enfans de Zulma; & la province de Quito, ce fruit des exploits de mon père, est l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me laisser ».

« A-t-il pu disposer d'un bien qu'il ne

(*a*) Montagnes des Antis, depuis appelées *Cordelières*.

(*b*) Des Caciques, Rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

tenoit que de lui-même, qu'il ne devoit qu'à sa valeur? C'est ce qui cause, entre mon frère & moi, des débats qui feront sanglans, s'il me force à prendre les armes ».

« Mon frère est altier & superbe. Son froid orgueil ne fut jamais fléchir. Au mépris de la volonté & de la mémoire d'un père, il exige de moi que je descende du trône, & que je me range sous ses lois. Tu sens si je puis m'y résoudre. J'aime mon frère; il m'est affreux de voir sa haîne me poursuivre; il m'est affreux de penser que son Peuple & le mien vont être ennemis l'un de l'autre, & qu'une guerre domestique, allumée entre les Incas, va les livrer, demi-vaincus, à un oppresseur étranger. Mais ce sceptre, ce diadême, c'est de mon père que je les tiens; laisserai-je outrager mon père? Il n'est rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frère & d'ami, Huascar n'obtienne de moi. Veut-il étendre ses conquêtes par delà les bords du Mauli (*a*), ou sur le fleuve des Couleuvres (*b*)? Je le secon-

(*a*) Rivière du Chili.

(*b*) *Amarumayu*, aujourd'hui la rivière de la *Plata*.

derai. Lui reſte-t-il encore, dans les vallées de Naſca ou de Piſco, quelques rebelles à dompter? Je l'aiderai à les ſoumettre. Ses ennemis ſeront les miens. Mais pourquoi demander ma honte? pourquoi vouloir déshonorer & avilir ſon propre ſang? Les larmes que tu vois s'échapper de mes yeux, te ſont témoins de ma franchiſe. Je déſire ardemment la paix: je ſuis ſenſible, mais je ſuis violent, & je me crains ſur-tout moi-même. C'eſt à toi, cher Alonzo, à nous ſauver des maux dont la diſcorde nous menace. Va trouver mon frère à Cuſco. L'humanité réſide dans ton cœur, & la vérité ſur tes lèvres; ta candeur, ta droiture, l'aſcendant naturel de ta raiſon ſur nos eſprits, enfin ce charme ſi touchant que tu donnes à tes paroles, le fléchira peut-être, & nous épargnera d'effroyables calamités. Ne crains pas d'exprimer trop vivement l'horreur que me fait la guerre civile; mais auſſi ne crains pas d'aſſurer que jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon père, en mourant, m'a placé ſur un trône élevé, affermi par lui-même; il faut m'en arracher ſanglant ».

Alonzo ſentit l'importance & les diffi-

cultés d'une telle entremiſe ; mais il voulut bien s'en charger ; & tout fut préparé dans peu pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui répondît à la majeſté des deux Rois.

CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix ſous de favorables auſpices, fit un ſacrifice au Soleil. Les Mexicains y aſſiſtèrent, & Alonzo lui-même, ſans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admiſes dans ſon temple, ſervoient le Pontife à l'autel. C'eſt de leur main qu'il recevoit le pain du ſacrifice (*a*) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le préſentoit aux Incas.

La deſtinée de Cora voulut qu'en ce jour ſolennel ce fût elle qui dut remplir ce miniſtère ſi funeſte.

Alonzo, par une faveur ſignalée du Mo-

(*a*) Ce pain étoit fait du maïs le plus pur ; on l'appeloit *Cancu*.

narque, étoit placé auprès de lui. La Prêtreſſe avance, un voile ſur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baiſſés; mais ſes longues paupières en laiſſoient échapper des feux étincelans. Ses belles mains trembloient; ſes lèvres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo! Un regard la perdit; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grâce [illegible] & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue, & faite pour aimer! Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout à coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit; ſon cœur ſuſpendit tout à coup & redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule

dans ſes veines; & ſur ſes genoux défaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtère enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jette un regard ſuppliant ſur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu! dit-elle, ô Dieu! quel eſt donc ce délire? Quel trouble ce jeune Etranger a mis dans tous mes ſens! Je ne me connois plus ».

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'Inca, ſuivi de ſa Cour, ſe retire; les Prêtreſſes ſortent du temple, & rentrent dans l'aſile inviolable & ſaint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ſes jours dans une paiſible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une priſon triſte & funeſte. Elle ſentit tout le poids de ſa chaîne; & ſon cœur ne déſira plus qu'un déſert & la liberté, un déſert où fût Alonzo: car elle ne ceſſoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de ſe plaindre à lui, comme s'il eût été préſent. « Quoi! jamais, jamais, diſoit-elle, l'illuſion que je me fais ne ſera qu'une

illuſion! Ah! pourquoi t'ai-je vu, charme unique de ma penſée, ſi je ſuis condamnée à ne plus te revoir? Ah! du moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens voir quel ravage ta ſeule vue a cauſé dans un foible cœur; viens voir & plaindre ta victime. Où es-tu? Daignes-tu penſer à moi, à moi, qui brûle, qui me meurs du dèſir, ſans eſpoir, de te revoir encore? Hélas! quel malheur eſt le mien! Je ſens qu'un pouvoir invincible m'attire ſans ceſſe vers lui; ſans ceſſe mon ame s'élance hors de ces murs pour le chercher; dans la veille & dans le ſommeil, lui ſeul occupe mes eſprits; je donnerois ma vie pour qu'un ſeul de mes ſonges pût ſe réaliſer, ne fût-ce qu'un moment, & ce moment, on l'a retranché de ma vie! O Dieu bienfaiſant! eſt-ce toi qui te plais à tyranniſer, à déchirer un cœur ſenſible? Tu ſais ſi le mien conſentoit au ſerment que t'a fait ma bouche. Un pouvoir abſolu me l'a fait prononcer; mais la nature, par un cri qui a dû s'élever juſqu'à toi, réclamoit dans le même inſtant contre une injuſte violence. Mon cœur n'eſt point parjure; il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-même. Hé-

las! ſuis-je digne de toi? Trop foible, trop fragile, un ſeul moment, tu le vois, un ſeul regard a mis le trouble dans mon ame: éperdue, inſenſée, je ne commande plus à ma raiſon ni à mes ſens ». A ces mots, proſternée, & n'oſant plus voir la lumière du Dieu qu'elle croyoit trahir, elle ſe couvroit le viſage de ſon voile arroſé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette penſée accablante, *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faiſoient éclater ſa douleur. « O mon père! qu'avez-vous fait? que vous avois-je fait moi-même? pourquoi me ſéparer de vous? pourquoi m'enſevelir vivante? Hélas! j'avois pour vous une vénération ſi tendre! je vous aurois ſervi avec tant de zèle & d'amour! O mon père! mon père! vous m'auriez vue auprès de vous, douce conſolation de votre paiſible vieilleſſe, partager avec mon époux le devoir de vous rendre heureux, élever ſous vos yeux mes enfans.... Mes enfans! ah! jamais je ne ſerai mère; jamais ce nom cher & ſacré ne fera treſſaillir mon cœur. Ce cœur eſt mort aux ſentimens les plus tendres de la nature: ſes penchans les plus doux, ſes plaiſirs les plus purs me ſont interdits pour jamais ».

Cet éclair rapide & terrible, qui embraſe à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Eſpagnol au même inſtant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé juſqu'à l'ivreſſe, d'un ſeul regard qu'elle lui avoit lancé, il la ſuivit des yeux au fond du temple; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeler ſa raiſon; il ſe reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de ſon ame; vain reproche! efforts inutiles! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un ſeul regard de la Prêtreſſe a verſé au fond de ſon cœur le doux poiſon de l'eſpérance. Des vœux indiſſolubles, un étroit eſclavage, une garde incorruptible & vigilante, une auſtère priſon, il voit tout; & il eſpère encore. Il lui eſt impoſſible de poſſéder Cora, mais non pas d'avoir ſu lui plaire; « & ſi elle m'aimoit, diſoit-il, ſi elle ſavoit que je l'adore, ſi nos deux cœurs, d'intelligence, pouvoient du moins s'entendre, ah! ce ſeroit aſſez ».

En s'occupant d'elle ſans ceſſe, il paſſoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour inſenſé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faiſoit voir l'imprudence & la honte de ſes tranſports. Chez un Peuple religieux, oſer tenter un ſacrilège! dans la Cour d'un Roi, ſon ami, violer les droits de l'hoſpitalité! expoſer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui ſuivroient l'oubli de ſes vœux! C'étoient autant de crimes, dont un ſeul eût ſuffi pour faire frémir Alonzo. Il en repouſſoit la penſée, bien réſolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir ſa profonde mélancolie autour de l'enceinte ſacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaſte & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majeſtueuſe ajoutoit encore au reſpect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'eſt ſous ces arbres, diſoit-il, que la belle Cora reſpire. Hélas! peut-être elle y gémit; & ni la pitié ni l'amour n'oſeroient entreprendre de rompre ſes liens. Ces murs ſont élevés, la garde en eſt ſévère; mais combien ne ſeroit-il pas facile encore d'y pénétrer! C'eſt leur ſainteté qui les garde. L'amour,

cet

cet ennemi fatal du repos & de l'innocence, l'amour, tel que je le reſſens, n'eſt point connu de ce bon Peuple. L'habitude à ne déſirer que les biens qui lui ſont permis, le fait marcher paiſiblement dans l'étroit ſentier de ſes lois. Qu'elles ſont cruelles ces lois, dont la jeuneſſe, la beauté, l'amour, ſont les triſtes victimes! Qu'il ſeroit juſte & généreux de les en affranchir »! A ces mots, effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit. « Ah! diſoit-il, eſt-ce-là ce projet ſi beau, ſi magnanime qui m'avoit amené à la Cour de l'Inca! Je m'annonce comme un héros; je finis par être un perfide, un foible & lâche raviſſeur »!

Ainſi ſa vertu combattoit; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans ſon ſein, des ſables que roulent ſes flots, & des dépouilles de la terre! Le paſteur y conduit ſes troupeaux ſans alarmes; le laboureur y sème & y moiſſonne en paix. Mais malheur aux Peuples voiſins de ces montagnes ſourcilleuſes, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cîme s'élève au-deſſus des nues! Ce ſont des ſoupiraux que le feu ſouterrain s'eſt ouverts, en briſant la voûte des fournaiſes profondes où ſans ceſſe il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendres & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache: les fleurs, les fruits, & les moiſſons couvrent l'abîme ſous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre eſt pénétrée, ſont les exhalaiſons du feu qui la dévore: ſa

richeſſe, en croiſſant, préſage ſa ruine; & c'eſt au ſein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ſes heureux poſſeſſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois), & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancèlent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & ſa cime entr'ouverte

(*a*) Pichencha. Voyez la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.

vomit, avec les vents enfermés dans ſon ſein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougiſſent, s'enflamment, & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme: ſuperbe & terrible ſpectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuſer un lit vaſte & profond.

Dans les murs, hors des murs, la déſolation, l'épouvante, le vertige de la terreur ſe répandent en un inſtant. Le laboureur regarde, & reſte immobile. Il n'oſeroit entamer la terre, qu'il ſent comme une mer flottante ſous ſes pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, conſternés, embraſſent l'autel de leur Dieu. Les Vierges éperdues ſortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre ſur leur tête; & courant dans leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entière, il ne tremble

que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Egaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aîle tremblante, voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée, ou tel plutôt que la lionne, qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piége où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénètre dans cet aſile où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favoriſent: un jour lugubre & ſombre a fait place à la nuit; la nuit n'eſt éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erèbe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtreſſes du Soleil courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroient inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers

transports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il de la voix la plus douce & la plus ſenſible, un Dieu veille ſur vous, & prend ſoin de vos jours ». A cette voix, Cora s'arrête intimidée; & à l'inſtant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obſcurité, découvre aux yeux de la Prêtreſſe ſon amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement ſoudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora ſe précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Eſpagnol. Il la ſoutient, il la ranime, il tâche de la raſſurer. « O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au temple, toi pour qui ſeule je reſpire, Cora, ne crains rien: c'eſt le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi, quittons ces lieux funeſtes; laiſſe-moi te ſauver ».

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à ſon guide. Il l'emporte; il franchit ſans peine les débris du mur écroulé; & le premier aſile qui s'offre à ſa penſée, eſt le vallon de Capana, du Cacique ami de Las-Caſas.

« Où vais-je? lui diſoit Cora; la frayeur a troublé mes ſens. Je ne ſais où je ſuis; je

ne ſais même qui vous êtes. Que vais-je devenir? Ayez pitié de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo, ſous la garde d'un homme qui ne reſpire que pour vous. Je vous mène loin du danger, dans un vallon délicieux, où un Cacique, mon ami, vous recevra comme ſa fille. — Ah! cachez-moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de ma vie; il y va de bien plus! Vous ignorez la loi terrible que vous me faites violer. Me voilà hors de cet aſile où je devois vivre cachée. Je ſuis les pas d'un homme, après avoir fait vœu de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'expoſez-vous? Ah! plutôt laiſſez-moi périr ».

« Cora, lui répondit Alonzo, le premier devoir de tout ce qui reſpire, comme ſon premier ſentiment, c'eſt le ſoin de ſa propre vie; & dans un moment où la mort vous environne & vous pourſuit, il n'eſt ni vœu ni loi qui doive s'oppoſer à ce mouvement invincible. Quant tout ſera calmé, demain avant l'aurore, vous rentrerez dans ces jardins, où vos compagnes effrayées auront paſſé la nuit ſans doute, & le ſecret de votre abſence ne ſera jamais révélé ».

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt

il s'évanouit. La terre ceſſe de trembler, le volcan ceſſe de mugir. Cette pyramide de feu, qui s'élevoit du ſommet de la montagne, s'émouſſe, & paroît s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obſcurci, commencent à ſe diſſiper; un vent d'orient les chaſſe vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'aſtre de la nuit, par ſa conſolante clarté, ſemble vouloir raſſurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & ſa tendre compagne traverſoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & ſe jouer parmi les fleurs. « Reſpire, ma chère Cora, dit Alonzo, repoſe-toi; & dans le calme & le ſilence d'une nuit qui nous favoriſe, laiſſe-moi me raſſaſier du plaiſir de te voir, d'adorer tant de charmes ». Cora conſentit à s'aſſeoir. Le premier ſoin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui préſenter. Le doux ſavinte, le palta, d'un goût plus raviſſant encore, la moelle du coco, ſon jus délicieux, furent les mets de ce feſtin.

Aſſis aux genoux de Cora, Alonzo reſpiroit

à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses lèvres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi que je possède, toi, l'unique objet de mes vœux? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober aux yeux de tes surveillans inhumains? Un Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour & de mes peines. Ah! profitons de sa faveur. Nous voilà seuls, libres, cachés, & n'ayant pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres amans. Mais ces instans si précieux s'écoulent; n'en perdons plus aucun; &, si je te suis cher, dis-moi: Sois heureux. — « Sois heureux, dit-elle »; & dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir.

A leurs yeux tout s'est embelli. La sérénité de la nuit, la solitude, le silence ont pour eux un charme nouveau. « Ah! le délicieux séjour! disoit Cora. Pourquoi chercher un autre asile? Cette douce clarté, ces gazons,

ces feuillages ſemblent nous dire : Ou voulez-vous aller ? où ſerez-vous mieux qu'avec nous ? — O douce moitié de moi-même, dit Alonzo, ainſi toujours puiſſes-tu te plaire avec moi ! Paſſons ici la nuit, & demain, dès l'aube du jour, fuyons des lieux où tu es captive. Allons.... que ſais-je ? où le deſtin nous conduira : fût-ce dans un antre ſauvage, j'y vivrois heureux avec toi ; & ſans toi, je ne puis plus vivre ». Ainſi le fol amour faiſoit parler Alonzo. Cora le preſſoit dans ſes bras ; & il ſentoit tomber ſur ſon viſage les larmes qu'elle répandoit. « Mon ami, lui dit-elle, éloignons, s'il ſe peut, une prévoyance affligeante. Je ſuis avec toi, je ne veux m'occuper que de toi : qu'un bien que j'ai tant ſouhaité ne ſoit pas mêlé d'amertume ».

Cora ne ſavoit point encore le nom de ſon amant ; elle déſira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de ſa patrie ; il voulut même la flatter de la douce eſpérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abuſée, & la réflexion cruelle écarta cette illuſion. Enfin le ſommeil ſuſpendit tous les mouvemens de leurs ames ; & Cora, aux genoux d'Alonzo, repoſa juſqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiſeaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora : ſes yeux parcourent mille charmes. Il approche ſa bouche de ces lèvres de roſe, où la volupté lui ſourit ; il en reſpire l'haleine ; & ſon ame y vole, attirée par un ſouffle délicieux.

Cora s'éveille ; un treſſaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime ſon émotion. « Eſt-ce toi, dit-elle en ſe précipitant dans le ſein d'Alonzo, eſt-ce bien toi que je retrouve ? Ah ! je croyois t'avoir perdu. — Non, Cora, non ; raſſure-toi : nous ne ſerons point ſéparés. Mais hâtons-nous : voici l'aube du jour ; gagnons le détroit des montagnes ; & ſur la foi de la Nature, qui nourrit les hôtes des bois, cherche avec moi, dans leur aſile, la liberté, le premier des biens après l'amour. — Ah ! cher Alonzo, dit Cora, que ne ſuis-je ſeule, avec toi, dans ces forêts où elle règne ! que n'y ſuis-je inconnue au reſte des mortels » ! Et, en diſant ces mots, elle ſe ſerroit dans ſes bras ; elle frémiſſoit ; & ſes yeux, attachés ſur ceux de ſon amant, ſe rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la preſſe de lui avouer ce qui

l'agite. Elle s'effraye du coup qu'elle va lui porter; mais elle cède enfin. « Délices de mon ame, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur eſt déchiré; le tien va l'être; mais pardonne : un devoir ſacré, un devoir terrible m'enchaîne; il va m'arracher de tes bras; voici le moment d'un éternel adieu. — Ah! que dis-tu, cruelle? — Ecoute. En me dévouant aux autels, mes parens répondirent de ma fidélité. Le ſang d'un père, d'une mère, eſt garant des vœux que j'ai faits. Fugitive & parjure, je les livrerois au ſupplice; mon crime retomberoit ſur eux; & ils en porteroient la peine : telle eſt la rigueur de la loi. — O Dieu! — Tu frémis! — Malheureuſe! qu'as-tu fait? qu'ai-je fait moi-même? s'écria-t-il en ſe précipitant le front contre terre & en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-tu montré plutôt l'abîme où je tombois, où je t'entraînois?.... Laiſſe-moi. Ton amour, ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je ſuis... Que veux-tu? que je te remmène? Tu veux ma mort.... Te retenir! oh! non; je ne ſuis pas un monſtre. Je ne ſouffrirai pas que tu ſois parricide; je ne le ſouffrirai jamais. Va-t-en.... cruelle!... Arrête! arrête! Je me meurs ».

Cora, désolée & tremblante, étoit revenue à ses cris, étoit tombée à ses genoux. Il la regarde, il la prend dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; &, dans l'excès de sa douleur, il s'égare & s'oublie encore. « Que faisons-nous? lui dit Cora; voilà le jour. Si nous tardons, il ne sera plus temps; & mon père, & ma mère, & leurs enfans, tout va périr. Je vois le bûcher qui s'allume. — Viens donc, viens, lui dit-il, avec le regard sombre, l'air farouche du désespoir »; & tout-à-coup s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, &, marchant à grands pas, la remmène, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour, & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague: elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment; & le désir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle eſt ſans remords & ſans frayeur ſur l'avenir. Le déſordre de cette nuit, où chacun trembloit pour ſoi-même, n'a pas permis qu'on s'aperçût de ſa fuite & de ſon abſence; elle ne ſe fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte, & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance eſt d'être en proie au feu qui la conſume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant eſt plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un ſouci rongeur qui le tourmente inceſſamment.

Oh! ſous combien de formes, diverſement cruelles, l'amour tyranniſe les cœurs! Alonzo trembloit d'être père; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux momens de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

CHAPITRE XXIX.

UNE route immenſe, applanie d'une extrémité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes, & les torrens (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arſenaux diſtribués par intervalles, les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs, les fortereſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour le jeune Eſpagnol, rien ne put effacer

(*a*) La route de Quito à Cuſco, & par delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le règne de *Huaïna Capac*. Sous le même règne, l'on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'Empire du centre aux extrémités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(*b*) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur du ſud au nord.

Cora de ſa penſée. Son image, qu'en ſoupirant il écartoit toujours, lui revenoit ſans ceſſe.

Enfin l'impérieuſe voix de l'amitié ſe fit entendre. Alonzo tout à coup ſortit comme d'un long délire; & en approchant de Cuſco, les ſoins dont il étoit chargé commencèrent à l'occuper. Il ſe fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots: « Un homme né par delà les mers, & vers les bords d'où le Soleil ſe lève, un Caſtillan, reçu dans la Cour de ton frère, vient te voir, & t'apporte des paroles de paix ».

La renommée des Caſtillans étoit parvenue à Cuſco; & ce nom, devenu terrible, frappa le ſuperbe Huaſcar. Il envoya au devant d'Alonzo une partie de ſa Cour, & le reçut lui-même dans toute la ſplendeur de la majeſté des Incas, élevé ſur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs mêmes étoient revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt Caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'Incas deſcendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher, & de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'eſt un préſent du ciel, qu'un frère vertueux & tendre; c'eſt un don du ciel, non moins rare, qu'un véritable ami. Réjouis-toi: le ciel t'a donné l'un & l'autre dans le Roi de Quito. Son ame m'eſt connue, & mon cœur, qui jamais n'a ſu mentir, répond du ſien. Vous êtes tous deux menacés par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'orient. Vous avez beſoin l'un de l'autre pour réſiſter à ſes efforts. Réunis, vous pouvez le vaincre; diviſés, vous êtes perdus. L'Inca ton frère demande ton ſecours, & t'offre celui de ſes armes. Tel eſt l'objet de l'ambaſſade dont il m'honore auprès de toi ».

« J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle; mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même un de ces Etrangers nouvellement deſcendus ſur nos bords, & qui, dans les campagnes d'Acatamès, ont ſemé l'épouvante? Tu te dis Caſtillan; c'eſt, je crois, le nom qu'on leur donne; ils viennent, dit-on, comme toi, des bords de l'orient ».

« Oui, je ſuis du nombre de ceux que l'on a vus ſur ce rivage, lui dit Alonzo. Je

cherchois la gloire ſur leurs pas: je n'ai vu que le crime; & je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi, j'honore la droiture & la grandeur d'ame; & c'eſt ce qui m'attache à ce généreux Prince qui te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du même ſang, enfans du même père, aimez-vous, & vivez en paix; vous ſerez heureux & puiſſans ».

« S'il ſe ſouvient, reprit Huaſcar, de quel père nous ſommes nés, qu'il ſe rappelle auſſi quels rangs nous a marqués la naiſſance. Le Soleil n'a donné qu'un Maître à cet Empire; le règne de ſon fils doit être l'image du ſien. Il n'a point d'égal dans le ciel; & je n'en veux point ſur la terre ».

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien parler ton langage, & ſuppoſer ce que tu crois. N'aimes-tu pas aſſez les hommes, & n'eſtimes-tu pas aſſez les lois de tes aïeux, pour ſouhaiter que l'univers fût rangé ſous ces lois paiſibles » ?

« Sans doute, répondit l'Inca, je le ſouhaite, & je l'eſpère: c'eſt la volonté du Soleil; les temps la verront s'accomplir ».

« Et alors, pourſuivit Alonzo, le monde n'aura-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un

Soleil ? La ſageſſe d'un homme étendra-t-elle ſes regards auſſi loin que l'aſtre du jour étend l'éclat de ſa lumière ? Tu n'oſerois le croire ; oſe donc avouer que ta vigilance a des bornes, que ta puiſſance en doit avoir, & qu'il ſeroit injuſte de vouloir envahir ce que l'on ne peut gouverner ».

« Etranger, quelle eſt ton audace, interrompit l'Inca, de venir me marquer les limites de ma puiſſance » ?

« Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt la nature qui les a marquées ; je ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par ta foibleſſe, quand tu veux être un Dieu par ton ambition ».

« Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit l'Inca ; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect qui m'eſt dû ».

« Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils parlent aux Rois ſans les flatter, & les reſpectent ſans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir à tes pieds ; mais commence par être juſte, & par honorer la mémoire d'un père qui fut Roi lui-même. C'eſt de ſa main que ton frère a reçu le ſceptre que tu lui diſputes ; & en déſavouant le don qu'il lui a

fait, tu l'insultes dans son tombeau, & tu foules aux pieds sa cendre ».

L'Inca frémit; mais son orgueil l'emporta sur sa piété. « Mon père, dit-il, a vieilli; & dans cet état de défaillance, l'homme est crédule & facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une femme ambitieuse; & pour le fils de l'étrangère, il a déshérité celui que les sages lois de Manco lui avoient donné pour successeur ».

« Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il avoit reçu: il n'a disposé que de sa conquête ».

« Si, comme lui, chacun de nos Rois, dit le Prince, eût dissipé ce qu'il avoit acquis, où seroit leur empire? L'unité de pouvoir en fait la grandeur & la force; & mon père, qui, sans partage, l'avoit reçu de ses aïeux, devoit le laisser sans partage. On l'a surpris; & sans cesser d'honorer ses vertus, de révérer sa cendre, je puis désavouer un moment de foiblesse, qui lui fit oublier mes droits ».

« Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord de ces climats, un Empire aussi vaste, plus puissant que le tien, vient d'être ravagé, détruit, inondé du sang de ses Peuples, pour avoir été divisé. Ses Princes, à peine

échappés au glaive du vainqueur, ſe ſont réfugiés dans la Cour de l'Inca ton frère; & leur malheur atteſte ce que je te prédis. Un ennemi terrible va vous trouver tous deux affoiblis, défaits l'un par l'autre. Ah! ſonge à ſauver ton Empire; & quand la foudre eſt ſur ta tête & l'abîme à tes pieds, tremble, malheureux Prince, tremble toi-même, au lieu de menacer ».

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage; l'Inca lui-même en fut ému. Mais diſſimulant ſa frayeur ſous les dehors de la fierté: « C'eſt, dit-il, à l'uſurpateur à prévenir les maux dont il ſeroit la cauſe, & à ſe ranger ſous mes lois ».

« Ne l'eſpère pas, dit Alonzo, conſterné de ſa réſiſtance. Ataliba, couronné par un père expirant, ne croira jamais avoir uſurpé ce qu'il a reçu de ſon père. Il regarde ſa volonté comme une inviolable loi. Il faut, pour le chaſſer du trône, l'en arracher ſanglant: je te répète ſes paroles. C'eſt à toi de voir ſi tu veux te baigner dans le ſang d'un frère, d'un frère vertueux, qui t'aime, qui fait ſa gloire & ſon bonheur d'être ton allié, ton ami le plus tendre; qui te conjure, au nom

d'un père, de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits; qui te conjure, au nom de ſon Peuple & du tien, de ne pas le forcer à une guerre impie. Diſpoſe de lui, de ſes armes: il ne craint point la guerre; il a ſous ſes drapeaux un Peuple fidèle & vaillant; il a vingt Rois autour de lui, tous auſſi dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'eſt de verſer le ſang de ſes amis, de ſa famille, de ces Peuples, qui, ſujets de vos pères, nés ſous les mêmes lois, ſont ſes enfans comme les tiens. Conſulte, comme lui, ton cœur: il doit être bon, magnanime, ſenſible au moins à la pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes droits & les ſiens; de pareils débats n'ont jamais été vidés que par les armes. Il s'agit de ſavoir lequel des deux perd le plus à céder. Il y va, pour lui, d'un royaume; pour toi, d'une province inutile à ta gloire, à ta puiſſance, à ta grandeur. Il défend, avec ſa couronne, l'honneur de ſon père & le ſien; & à ces intérêts qu'oppoſes-tu? l'orgueil de ne point ſouffrir de partage! Vois ſi cela mérite d'allumer entre vous les feux d'une guerre civile, au moment qu'un péril commun vous preſſe de vous réunir ».

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchiſe courageuſe, la noble fermeté d'Alonzo laiſsèrent dans tous les eſprits l'étonnement & le reſpect; l'Inca lui-même en fut ſaiſi.

Je ne ſais, diſoit-il, mais cette race d'hommes a quelque choſe d'impoſant & de ſupérieur à nous. Je veux gagner la bienveillance & l'eſtime de celui-ci. Qu'on lui rende tous les honneurs qui ſont dus à ſon miniſtère & à la dignité dont il eſt revêtu ».

Il l'admit à ſa table; & prenant avec lui le ton de l'amitié: « Caſtillan, lui dit-il, je veux bien accéder, autant que je le puis ſans honte, à la paix que tu me propoſes. Qu'Ataliba garde ſon apanage; qu'il règne à Quito, j'y conſens, mais tributaire de l'Empire, & obligé de rendre hommage à l'aîné des fils du Soleil ».

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter ſans l'en inſtruire; &, en attendant ſa réponſe, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, la floriſſante ville du Soleil.

CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, disoit-il, sans l'art des mécaniques, la main de l'homme a opéré tous ces prodiges! Elle a roulé ces rochers énormes; elle en a formé ces murailles dont la structure m'épouvante, dont la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du temps & à l'écroulement du globe. On peut donc suppléer à tout par le travail & la constance »?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois, & de l'argile,

l'argile, &, ſous mille formes diverſes, éblouiſſoit par-tout les yeux (*a*). « Ah! diſoit-il, en ſoupirant, ſi jamais l'avarice européenne vient à découvrir ces richeſſes, avec quelle avide fureur elle va les dévorer »!

Le culte du Soleil avoit à Cuſco une majeſté ſans égale. La magnificence du temple, la ſplendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choiſies (*b*), plus nombreux & plus impoſant, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère ſi auguſte, qu'Alonzo même en fut pénétré de reſpect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des feſtins, des ſacrifices uſités. Ce qui diſtinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleſte. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant ſa courſe au midi, ſe repoſe ſur le tropique, pour revenir ſur ſes pas vers le nord.

On obſervoit l'inſtant où le flambeau du

(*a*) Les Hiſtoriens ont pouſſé juſqu'à l'extravagance l'exagération de ces richeſſes. Il y avoit, dit Garcilaſſo, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) A Cuſco elles étoient au nombre de 1500.

jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son père : « Dieu bienfaisant, lui disoit-il, tu vas t'éloigner de nous, & rendre la vie & la joie aux Peuples d'un autre hémisphère, que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de toi; nous n'en murmurons pas. Tu ne serois pas juste si tu n'aimois que nous, & si, pour tes enfans, tu oubliois le reste du monde. Suis ton penchant; mais laisse-nous, comme un gage de ta bonté, une émanation de toi-même; & que le feu de tes rayons, nourri sur tes autels, répandu chez ton Peuple, le console de ton absence & l'assure de ton retour ».

Il dit, & présente au Soleil la surface creuse & polie d'un cristal (*a*) enchâssé dans l'or: artifice mystérieux qu'on avoit grand soin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croisés en un point tombent sur un bûcher de cèdre &

(*a*) Ils avoient le cristal de roche. Garcilasso dit que l'on tiroit le feu céleste avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

d'aloès, qui tout à coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des lois. « O Soleil, lui dit-il, ſi je ſuis né de toi, que tes rayons, du haut des cieux, allument ce bûcher que ma main te conſacre »; & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige ſe renouveler tous les ans, fait éclater les tranſports de ſa joie; chacun s'empreſſe à recueillir une parcelle du feu céleſte; le Monarque le diſtribue à la famille des Incas; ceux-ci le font paſſer au Peuple; & les Prêtres veillent au ſoin de l'entretenir ſur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*a*); & rien de plus majeſtueux que ce cercle immenſe, formé d'une floriſſante jeuneſſe, la force & l'eſpoir de l'Etat, qui demande à ſe reproduire, & à l'enrichir à ſon tour d'une poſtérité nouvelle. La ſanté, fille du travail & de la tem-

(*a*) Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem*).

pérance, y règne, & s'y joint avec la beauté, ou ſupplée à la beauté même.

« Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'eſt à préſent qu'il attend de vous le prix de votre naiſſance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, eſt obligé de la tranſmettre & d'en multiplier le don. Celui-là ſeul eſt diſpenſé de faire naître ſon ſemblable, pour qui c'eſt un malheur que de vivre & que d'être né. S'il en eſt quelqu'un parmi vous, qu'il élève la voix; qu'il diſe ce qui lui fait haïr le jour; c'eſt à moi d'écouter ſes plaintes. Mais ſi chacun de vous jouit paiſiblement des bienfaits du Soleil mon père, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire & à perpétuer le nombre des heureux ».

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour à tour, ſe préſentèrent devant lui. « Aimez-vous, obſervez les lois, adorez le Soleil mon père », leur dit le Prince; & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même: « Ah! ſi dans cette fête, Cora, tu paroiſſois, fille céleſte, tous ces charmes ſeroient effacés par les tiens ».

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en aperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'Inca daigne la raſſurer. « Hélas! dit-elle, j'eſpérois conſoler l'amant de ma ſœur: car ma ſœur eſt ſi belle, qu'on la réſerve pour le temple; & le malheureux Ircilo, à qui mon père la refuſe, venoit pleurer auprès de moi. Elina, me dit-il un jour, tu n'es pas auſſi belle, mais tu es auſſi douce: ton cœur eſt bon, il eſt ſenſible; tu aimes tendrement Méloé; je ſais combien tu lui es chère; je croirai la voir dans ſa ſœur: tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refuſai d'abord: Méloé, tout en pleurs, me preſſa de prendre ſa place. Qui le conſolera, ſi ce n'eſt toi? me dit-elle. Vois comme il eſt affligé. Je le veux bien, lui dis-je, ſi cela le conſole. Il le croyoit; il le promit. Eh bien, il vient de m'avouer qu'il ne peut jamais

aimer qu'elle, & qu'il la pleurera toujours ».

L'Inca fit appeler le père d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réſervez pour le temple; mais le Soleil veut des cœurs libres, & le ſien ne l'eſt pas. Elle aime ce jeune homme; & je veux qu'il ſoit ſon époux. Pour Elina, je prendrai ſoin de lui en choiſir un digne d'elle ».

Le père obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'eſt à lui qu'on accorde ſa main, ſa beauté ſe ranime; un doux raviſſement éclate ſur ſon front; & levant ſes yeux attendris ſur les yeux de ſon jeune amant: « Tu ne ſeras donc plus affligé? lui dit-elle. C'eſt tout ce que je ſouhaitois ».

Un nouveau couple ſe préſente; & tout à coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca: « Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez Oſaï de manquer à la foi qu'elle m'a donnée: c'eſt moi qu'elle aime. Elle va faire ſon malheur, en faiſant le mien ».

Le Roi, ſurpris de ſon audace, mais tou-

ché de ſon déſeſpoir, lui permit de parler.
« Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'étoit le temps de la moiſſon; je faiſois celle de mon père; on annonça celle du ſien. Hélas! diſois-je, c'eſt demain qu'on moiſſonne le champ du père d'Oſaï; mes rivaux s'y rendront en foule, quel malheur ſi je n'y ſuis pas! Hâtons-nous, redoublons d'ardeur pour achever la moiſſon de mon père. J'en vins à bout; j'étois épuiſé de fatigue; j'allai me repoſer: le ſommeil me trompa; & quand je m'éveillai, votre père éclairoit le monde. Déſolé, j'arrive; & je trouve Oſaï dans les champs, avec le jeune Mayobé, qui, dès l'aube du jour, avoit moiſſonné avec elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes point, & tu ne chéris point mon père, me dit-elle avec mépris: l'amour & l'amitié auroient été plus diligens. Elle ne voulut point m'entendre; & depuis, elle n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir. Mais elle m'aime encore; oui, ſois sûr qu'elle m'aime: car elle, qui jamais ne trompe, m'a dit ſouvent: Nelti, je n'aimerai que toi ».

« Oſaï, demanda le Prince, eſt-il vrai? — Non, jamais je n'euſſe aimé que lui; mais l'ingrat! il a négligé la moiſſon de mon

père, qui l'aimoit comme son enfant ». A ces mots elle s'attendrit. Tu l'aimes, & tu lui pardonnes, reprit l'Inca. Reçois sa main. Et toi, dit-il à Mayobé, cède-lui son amante; & pour te consoler, regarde: celle-ci n'est-elle pas assez belle? — Ah! si belle, qu'Osaï même ne l'efface point à mes yeux, dit le jeune homme. — Eh bien, si tu lui plais, je te la donne, dit le Prince. Y consentez-vous, Elina? — Je le veux bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas: car c'est la joie du mari qui fait la gloire de la femme. Ma mère me l'a dit souvent, & mon cœur me le dit aussi ».

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danses qui précédoient les sacrifices, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux. On vit un aigle assailli & déchiré par des milans, qui, tour à tour, fondoient sur lui d'un vol rapide (*a*). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca & au milieu de sa

(*a*) Ce trait est pris de Garcilasso.

famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais: « Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon père, cet oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui nous menace, & qui vient tomber sous nos coups ».

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. « Je vous suis, lui dit Huascar; mais cachez la frayeur qui se peint sur votre visage. Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de trembler ».

« Regardez, lui dit le Pontife avant que d'entrer dans le temple, ces trois cercles empreints sur le front pâlissant de l'épouse du Soleil ». La Lune se levoit alors sur l'horizon; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

« Prince, lui dit le Prêtre, ne nous déguisons pas la vérité de ces présages. Ce cercle de sang est la guerre; le cercle noir annonce les revers; & ce trait de fumée, plus effrayant encore, est le présage de la ruine ».

« Le Soleil, lui dit le Monarque, vous

a-t-il révélé ce malheureux avenir ? — Je l'entrevois, dit le Pontife ; le Soleil ne m'a point parlé. — Laissez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien qui reste à l'homme, l'espérance, qui l'encourage & le soutient dans ses malheurs. Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la nature, ne se doit jamais expliquer comme un signe prodigieux, à moins qu'il ne soit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'est pas ici le moment ».

CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laisser paroître le trouble élevé dans son ame, se montra aux yeux d'Alonzo plus ferme & plus résolu que jamais ; il le mena le lendemain dans ces jardins (*a*) éblouissans, où l'on voyoit, imités en or & avec assez d'industrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naissent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inouï de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

(*a*) Ceci est historique.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit passer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ses propres richesses. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Aparimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majestueux, associant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leur bois & de leur feuillage, un mélange rare & frappant. Plus loin, des bosquets, composés d'arbustes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici les arbres d'un verger, ployant sous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au devant de la main dont ils sollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une saveur précieuse, sembloient présenter à l'envi des secours à la maladie & des plaisirs à la santé.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triste & compatissant. « Ces beaux lieux, disoit-il, ces asiles sacrés de la paix & de la sagesse seront-ils violés par nos brigands d'Europe? & sous la hache impie les

verrai-je tomber, ces arbres dont l'antique ombrage a couvert la tête des Rois »?

Non loin de Cuſco eſt un lac que le Peuple Indien révère: car ce fut, dit-on, ſur ſes bords que Manco deſcendit avec Oello ſa compagne; & au milieu du lac eſt une île riante, où les Incas ont élevé un ſuperbe temple au Soleil. Cette île eſt un lieu de délices; & ſa fertilité ſemble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée, ni la vallée le Youcaï, qu'on appeloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. Là, mûriſſoient les fruits les plus délicieux; là, ſe recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le Roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer. « Inca, lui dit-il, ſeroit-ce

à vous de vaquer à ces durs travaux? N'en êtes-vous pas dispensé par votre ministère auguste? & n'est-ce point le profaner, que de vous dégrader ainsi »?

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé sur sa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu? & que vois-tu d'avilissant dans l'art de rendre la terre fertile? Ne sais-tu pas que, sans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, seroient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la société, & qu'elle a, de ses nobles mains, élevé nos murs & nos temples ».

« Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'inventeur de l'art, mais l'exercice n'en est pas moins humiliant & bas, autant qu'il est pénible: c'est du moins ainsi que l'on pense dans les climats où je suis né ».

« Dans vos climats, dit le vieillard, il doit être honteux de vivre, puisqu'on attache de la honte à travailler pour se nourrir. Ce travail, sans doute, est pénible, & c'est pour cela que chacun y doit contribuer; mais il

est honorable autant qu'il est utile; & parmi nous, rien ne dégrade que le vice & l'oisiveté ».

« Il est étrange cependant, reprit Alonzo, que des mains qui se consacrent aux autels, & qui viennent d'y présenter les parfums & les sacrifices, prennent, l'instant d'après, la bêche & le hoyau, & que la terre soit labourée par les enfans du Soleil ».

« Les enfans du Soleil font ce que fait leur père, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il est tout le jour occupé à fertiliser nos campagnes? Tu l'admires dans ses bienfaits, & tu reproches à ses enfans de l'imiter dans leurs travaux »!

Le jeune Espagnol, confondu, insistoit cependant encore. « Mais le Peuple, dit-il, n'est-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourrissent »?

« Le Peuple est obligé de venir à notre aide, dit le vieillard; mais c'est à nous d'être avares de sa sueur ».

« Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ses peines; & votre superflu... — Nous n'en avons jamais, dit le vieillard. — Comment! ces richesses immenses! — Ces richesses ont

leur emploi. Si tu as vu nos sacrifices, ils consistent dans une offrande pure, dont la plus légère partie est consumée sur l'autel : le reste en est distribué au Peuple. Tel est l'emploi que le Soleil veut que l'on fasse de ses biens. C'est lui rendre le culte le plus digne de lui : c'est sur-tout à ce caractère que l'on reconnoît ses enfans. Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous : c'est l'apanage de l'orphelin & de l'infirme. Le Prince en est dépositaire ; c'est à lui de le dispenser : car personne ne doit mieux connoître les besoins du Peuple, que le père du Peuple ».

« Mais, en vous dépouillant ainsi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'auroit pour vous la multitude, si elle vous voyoit vous-mêmes répandre avec magnificence ces richesses, qui vous échappent obscurément & sans éclat » ?

Le sage vieillard, à ces mots, sourit modestement, & ses mains reprirent la bêche.

Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence de mon âge : je vois que je vous fais pitié ; mais je ne cherche qu'à m'instruire ».

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne

ſais ſi le faſte & la magnificence inſpireroient autant de vénération que la ſimplicité d'une vie innocente ; mais ce ſeroit une raiſon de plus de nous dépouiller de nos biens : car, en nous flattant d'être aimés & honorés pour nos richeſſes, nous nous diſpenſerions peut-être de nous décorer de vertus ».

Alonzo quitta le vieillard, attendri de ſa piété, & pénétré de ſa ſageſſe.

Il témoigna le déſir de voir les ſources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner ſur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un Peuple nombreux, répandu ſur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'aperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'enſevelir pour les ſuivre dans leurs rameaux. « Ah ! dit-il, que les Caſtillans pouſſeront ces travaux avec bien plus d'ardeur ! Peuple timide & foible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en ſonder les abîmes, t'y creuſer un vaſte tombeau. Encore n'aſſouviras-tu point leur

impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, pareſſeux, & ſuperbes, deviendront tributaires des talens & des arts de leurs laborieux voiſins; ils verſeront dans l'Europe les tréſors de l'Amérique; & ce ſera comme le bitume jeté dans la fournaiſe ardente: la cupidité, irritée par la richeſſe & par le luxe, s'étonnera de voir ſes beſoins renaiſſans ramener toujours l'indigence: l'or, en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-même; le prix du travail, en croiſſant, ſuivra le progrès des richeſſes; leur ſtérile abondance, dans des mains plus avides, fera moins que leur rareté; & toi, malheureux Peuple, & ta poſtérité, vous aurez péri dans ces mines, épuiſées par vos travaux, ſans avoir enrichi l'Europe. Hélas! peut-être même en aurez-vous accru la misère avec les beſoins, & les malheurs avec les crimes ».

CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponſe d'Ataliba; elle étoit conçue en ces mots: « Si le Roi de Cuſco a oublié la volonté de ſon père, celui de Quito s'en ſouvient. Il deſire d'être l'ami & l'allié de ſon frère, mais il ne ſera jamais au nombre de ſes vaſſaux ».

Le jeune Ambaſſadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huaſcar au refus de l'Inca ſon frère; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois: « Explique-moi, lui dit-il, Inca, par quel privilége ton père eſt le ſeul, entre tous ces Rois, qui regarde en face l'image du Soleil? — C'eſt comme ſon enfant chéri, lui répondit l'Inca, qu'il a ſeul cette gloire. — *Son enfant chéri!* N'eſt-ce pas la complaiſance & le menſonge qui l'ont décoré de ce titre? — Tout ſon Peuple le lui a donné, & tout un Peuple n'eſt point flatteur. — Crois-moi, fait ceſſer, dit Alonzo, cette injuſte

distinction: tu sais bien qu'il n'en est pas digne. — Etranger, dit l'Inca, respecte & ma présence & sa mémoire. — Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je respecte un Roi que son fils va demain déclarer insensé, parjure, & sacrilége? N'a-t-il pas couronné ton frère? n'a-t-il pas violé les lois? Celui dont les derniers soupirs ont allumé les feux de la guerre civile entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans le temple du Soleil & de le regarder en face? Ou tu es injuste, ou il le fut: la guerre est ton crime, ou le sien. Choisis: car le Roi de Quito est résolu de s'en tenir à la volonté de son père ».

Un coursier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la première fois, que ne le fut le fier Inca, de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo à sa colère impétueuse. « Tu as donc reçu, dit-il au jeune Castillan, la réponse de ce rebelle? — Oui, dit Alonzo, &, grace au ciel, il est digne, par sa constance, d'être ton ami & le mien. Je le désavouerois, si, légitime Roi, il se fût rendu tributaire ».

Huascar, plein de colère, rentra dans son

Palais. Le reſſentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'élevèrent dans ſon cœur. Mais en y cédant, il falloit déshonorer ſon père, outrager ſa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature ſe ſoulevoit à cette effroyable penſée; & l'ame d'Huaſcar, tour à tour emportée par deux ſentimens oppoſés, ne ſavoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible que ſon épouſe favorite, la belle & modeſte Idali, le trouva livré à lui-même, & ſi violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, ſon fils, deſtiné à l'Empire; & ſes yeux, tendrement baiſſés ſur cet enfant, verſoient des pleurs. Le Roi, levant ſur elle un regard triſte & ſombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le ſujet de ſes larmes. « Hélas! je ſuis tremblante, lui dit-elle. J'étois avec mon fils; je careſſois l'image d'un époux adoré. Ocello, votre auguſte mère, arrive pâle & déſolée, le trouble & l'effroi dans les yeux. Tendre & malheureuſe Idali! m'a-t-elle dit, tu te complais dans cet enfant,

ton unique espérance; tu t'applaudis de sa destinée; mais, hélas! qu'elle est incertaine, & que le droit qui l'appelle à l'Empire est mal assuré désormais! Voilà qu'une paix odieuse met la volonté des Incas à la place de nos lois saintes; & l'exemple une fois donné, tout leur sera permis. Le caprice d'un homme, l'adresse d'une femme, le charme de la nouveauté, la séduction d'un moment suffit pour renverser toutes nos espérances. Le sceptre des Incas passera dans les mains de celle qui aura surpris un dernier mouvement d'amour ou de foiblesse. Le fils de l'Etrangère couronné dans Quito, & reconnu Roi légitime, rien ne peut plus être sacré. Ah! cher enfant, a-t-elle dit encore en pressant mon fils dans ses bras, puisse ton père, après avoir autorisé le parjure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainsi a parlé votre mère; & elle demande à vous voir ».

A l'instant Ocello parut; & aux reproches de l'Inca, qui s'offensoit de ses alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée,

elle gardoit au fils la haîne qu'elle avoit eue pour la mère. Le nom d'Atahuliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laisse son venin dans la plaie : on cesse d'aimer l'infidèle; on ne cesse point de haïr l'objet de l'infidélité. C'est avec cette haîne pour le sang de Zulma, que la plus fière des Pallas (*a*) s'efforça d'animer son fils à la vengeance.

« Eh bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder à l'orgueil rebelle de l'usurpateur de vos droits? Venez-vous d'annoncer au monde que les lois du Soleil doivent toutes fléchir devant les volontés d'un homme? que l'ivresse, l'égarement, le caprice d'un Roi fait le sort d'un Etat? qu'un père injuste peut exclure son fils de l'héritage auquel la nature l'appelle, & en disposer à son gré »?

« Je suis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, à ces dangereuses maximes; & si je dissimule l'iniquité d'un père, croyez que je m'y vois forcé ». Alors il lui dit les raisons qui s'opposoient à son ressentiment.

(*a*) C'est le nom qu'on donnoit aux femmes du sang royal.

« Ces raiſons ſpécieuſes, lui répliqua ſa mère, m'en cachent deux, que je pénètre, & que vous n'oſez avouer. L'une eſt l'eſpoir, qu'à votre tour il vous ſera permis de mettre la paſſion à la place des loix; & déjà de fières rivales partagent entre leurs enfans les débris de votre héritage & de l'Empire du Soleil. L'autre raiſon qui vous retient, c'eſt l'indolence & la molleſſe, la peine de prendre les armes, & la frayeur d'être vaincu: ainſi du moins va le penſer tout un Peuple, témoin de cette paix infâme; & de vaines raiſons ne l'éblouiront pas. Le règne de tous vos aïeux a été marqué par la gloire; le vôtre le ſera par une honte ineffaçable. Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage & leur conſtance, vous, par votre foibleſſe, vous l'aurez dégradé, vous en aurez hâté la décadence & la ruine; le ſang aura perdu ſes droits; & le premier exemple de ce lâche abandon, c'eſt mon fils qui l'aura donné! Eſt-ce-là honorer la mémoire d'un père? & pour lui, & pour vos aïeux, & pour ce Dieu lui-même, dont vous êtes iſſu, le plus coupable des outrages, n'eſt-ce pas d'avilir leur ſang? Si votre père eut

des vertus, imitez-les : s'il eut un moment de foiblesse, avouez, en la réparant, ce que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme, fragile, & une fois séduit par les caresses d'une femme; & après cet aveu, faites céder aux lois, qui sont toujours sages & justes, la passion, qui est aveugle, & le caprice passager, que le regret désavoue & condamne ».

L'Inca voulut insister sur les maux qu'entraînoit la guerre civile. « Non, non, dit-elle; allez souscrire à cette paix déshonorante que l'usurpateur vous impose; & s'il le faut, pour le fléchir, mettez votre sceptre à ses pieds. O malheureux enfant! s'écria-t-elle enfin en embrassant le jeune Prince, que je te plains! & qui m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton père »! A ces mots, elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement blessé de ces reproches, sortit, & fit dire à l'instant à l'Ambassadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il se hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ses instances furent vaines, & le soir même il fut remmené au-delà de l'Abançaï.

TABLE

TABLE

Des Chapitres du premier Volume.

PRÉFACE. Page xiij

CHAPITRE PREMIER. *État des choſes dans le Royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'Automne. Lever du Soleil le jour de ſa fête. Hymne au Soleil.* 1

CHAPITRE II. *Le même jour, fête de la Naiſſance. Atalibа, Roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés ſous la tutelle des Lois.* 7

CHAPITRE III. *Adoration du Soleil à ſon midi. Préſentation de trois Vierges conſacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, ſe dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Feſtin donné au Peuple après le Sacrifice.* 18

CHAPITRE IV. *Jeux célébrés après le Feſtin.* 24

CHAPITRE V. *Coucher du Soleil. Préſages funeſtes. Arrivée des Mexicains, neveux de Montezume, qui viennent demander un aſile à l'Inca.* 31

CHAPITRE VI. *Orozimbo, l'un des Caciques Mexicains, raconte à l'Inca les malheurs de ſa Patrie.* 37

CHAPITRES VII, VIII, IX, X, *Suite de ce récit.* 47, 55, 66, 75.

CHAPITRE XI. *Les Eſpagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractère*

de Pizarre, & ſon entrepriſe. Cent jeunes Caſtillans partent de l'Iſle Eſpagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina eſt à leur tête. Il emmène avec lui Barthelemi de Las-Caſas. Leur voyage, leur arrivée à Panama. 87

CHAPITRE XII. *Conſeil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Caſas y défend les droits de la nature & la cauſe des Indiens.* 100

CHAPITRE XIII. *En retournant à l'île Eſpagnole, Las-Caſas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Iſthme.* 118

CHAPITRES XIV, XV, XVI, *Suite de ce voyage.* 127, 136, 143

CHAPITRE XVII. *Pizarre part du port de Panama. Il aborde à la côte appelée* Puébloquémado. *Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Eſpagnols font brûler.* 153

CHAPITRE XVIII. *Deſcente de Pizarre ſur la côte de Catamès. Il paſſe à l'île* Del gallo. *Preſque tous ſes compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reſte que douze, avec leſquels il ſe retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du ſecours; mais il eſt rappelé lui-même.* 183

CHAPITRE XIX. *Avant de s'en retourner, il va reconnoître la côte & le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina ſe ſépare de lui, & reſte parmi les Indiens. Molina prend*

la réſolution d'aller à Quito, pour avertir Atalibà du danger qui le menace, & l'aider à s'en garantir. 176

CHAPITRE XX. *Voyage de Molina de Tumbès à Quito.* 185

CHAPITRE XXI. *Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.* 199

CHAPITRE XXII. *Pizarre de retour à Panama, prend la réſolution de ſe rendre en Eſpagne, pour faire autoriſer & ſeconder ſon entrepriſe. Pendant ſon voyage, Alvarado, Gouverneur de la Province de Gatimala dans le Mexique, forme le deſſein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaiſſeau avec deux Mexicains, la ſœur & l'ami d'Orozimbo. Ce vaiſſeau eſt pouſſé ſur la mer du Sud, & il y éprouve un long calme.* 207

CHAPITRE XXIII. *Il aborde à l'île Chriſtine.* 220

CHAPITRE XXIV. *Séjour des Eſpagnols & des deux Mexicains dans cette île.* 227

CHAPITRE XXV. *Le vaiſſeau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexicains ſe ſauvent à la nage & retrouvent Orozimbo.* 238

CHAPITRE XXVI. *La guerre civile menace de s'allumer dans le Royaume des Incas. Atalibà, pour engager ſon frère à le laiſſer en paix, veut employer la médiation d'Alonzo de Molina; & dans cette vue, il lui raconte comment ce Royaume a été fondé; ſes ac-*

croiſſemens ; le partage qu'en a fait entre ſes deux fils le Roi, père des deux Incas. 247

CHAPITRE XXVII. *Dans un ſacrifice fait au Soleil, pour le ſuccès de l'Ambaſſade, Alonzo voit Cora, l'une des Vierges ſacrées ; il l'aime, & il en eſt aimé.* 258

CHAPITRE XXVIII. *Eruption du volcan de Quito. Alonzo enlève Cora de l'aſile des Vierges ; il la ſéduit ; il la ramène.* 266

CHAPITRE XXIX. *Ambaſſade d'Alonzo de Molina à la Cour de Cuſco.* 279

CHAPITRE XXX. *Suite de ce voyage. Deſcription de Cuſco ; ſes richeſſes. Féte du Mariage, célébrée à Cuſco au ſolſtice d'hiver.* 288

CHAPITRE XXXI. *Deſcription des dehors de Cuſco. Entretien d'Alonzo avec un Prêtre du Soleil qu'il trouve labourant la terre.* 298

CHAPITRE XXXII. *Les eſperances de la Paix ſont tout à coup renverſées. La guerre ſe déclare entre les deux Incas.* 306

Fin de la Table du Tome premier.

00101973

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016